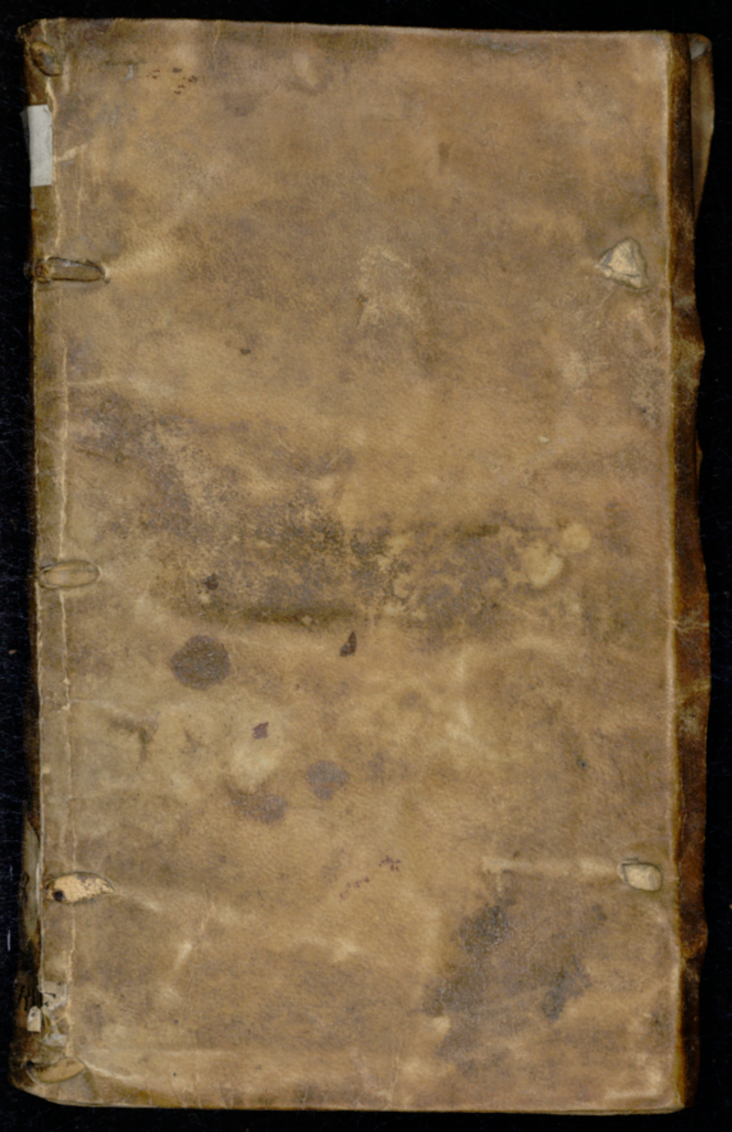

2642
Y
1208
RESERVE

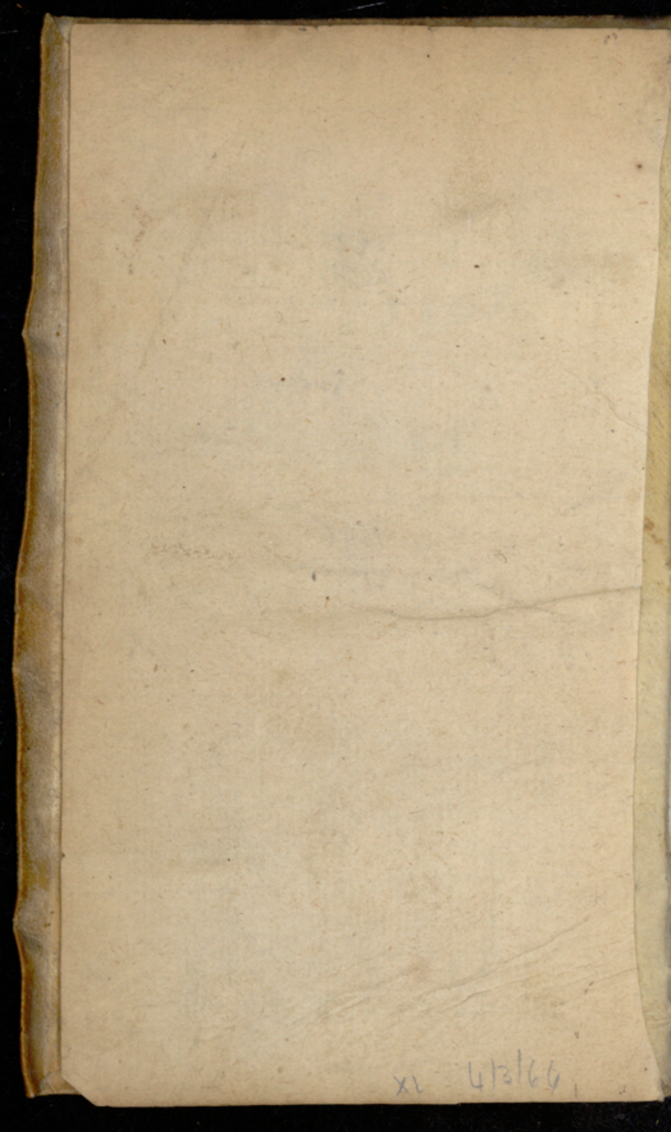




Rés.

invent.

1596

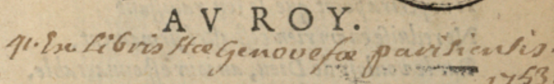


LA DERNIERE SEMAINE, OV CONSOMMATION DV Monde.

PAR.

M. Q. Sieur de la Tousche, Breton.

AV ROY.





A PARIS,
Chez François Huby Imprimeur, ruë sainct Iacques, à l'escu de Bourgoigne.

M. D. IVC.
AVEC PRIVILEGE.

A L'Autheur.

SONNET.

EN cest œuure diuin d'vn esprit admirable
Le sçauoir singulier paroist euidemment,
Ayant d'vn stile haut escrit diuinement
Les fais du souuerain d'essence perdurable.
Autant que le subiect l'œuure sera durable,
Il ne perira point que le feu rauissant
Ne reduise en vn rien cest astré firmament,
Par le vouloir de Dieu, au iour espouuantable.
Mal-gré tous enuieux des neuf seurs la faueur,
Et du nepueu d'Atlas d'Amphrise le Pasteur
Le fera cheminer par tous les coins du monde.
Cil qui soubs sa main tient le seuere destin
D'vn vouloir immuable a terminé sa fin
Au temps que finira ceste machine ronde.

QVADRAIN.

Icy paroist l'esprit d'vn nourrisson des Muses
Qui par elles nourry sur l'Helicon sacré
Doit estre d'vn chascun grandement admiré
Puis qu'on voit tant en luy de sciences infuses.

TOVSS. CHAVVELIN, Aduocat
au Parlement de Paris.



QVATRAIN.

D'autant que la face est de nostre esprit
l'image,
FRANÇOIS, vous ne sçauriez iamais
cognoistre mieux
Ce Parrain de mes vers, qu'a son front,
& ses yeux,
Monstrants qu'il est au vray, benin, vail-
lant & sage.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, il est permis au Sieur de la Tousche, Autheur de ce present liure intitulé, *La derniere Sepmaine, où consummation du Monde*, de faire imprimer vendre & debiter sondit œuure par quel Libraire où Imprimeur que bon semblera audit Sieur de la Tousche, pendant le temps & termes de six ans acomplis, auec deffences expresses à tous marchans Libraires, Imprimeurs, & tous autres de ce Royaume, de non imprimer, où faire imprimer, vendre ny debiter ledit liure, pendant ledit temps de six ans, sans l'expres consentement dudit Sieur de la Tousche, sur peine d'amendes arbitaires, & confiscation desdits exemplaires, & de tous despens, dommages & interests cõme est porté par sondit Priuilege Dõné à Paris, le xxvij. iour de Nouembre, mil cinq cens quatre vingt quinze, & de nostre regne le septiesme.

Par le Roy en son conseil.

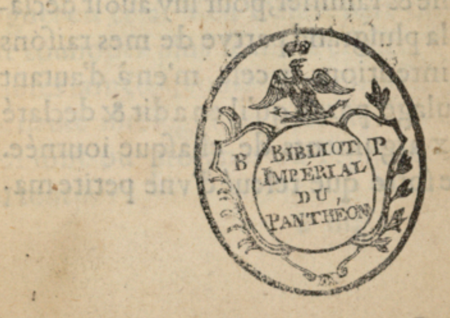
Signé, GOGVIER.

En vertu duquel Priuilege cy dessus, ledit Sieur de la Tousche à permis, & consenty a François Huby Imprimeur, d'imprimer & vendte ledit liute, pour vne impression seulement in douze, pour asseurãce dequoy ledit Sieur de la Tousche à soubsigné le present acte, dont l'original est demeuré vers ledit Huby. Faict à Paris, ce dixneufiesme iour de Decembre, mil cinq cens quatre vingts quinze.

Approbation des Docteurs.

NOus ſoubs ſignez Docteurs en la faculté de Theologie de Paris, certifſions auoir veu & examiné vn liure en vers François, intitulé, *La derniere ſemaine où Cõſummation du Monde*, par M. Q. Sieur de la Touſche, auquel n'auons rien trouué de cõtraire à la foy & Religiõ Catholique Apoſtolique & Romaine. En foy dequoy nous auons ſigné la preſente de nos mains, ce vingtieſme de Nouembre 1595.

Dadré. N. Richard.





ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.

Par l'Auteur.

AMy, Ie m'estois proposé de longue-main de premettre en cest endroit vne longue epistre liminaire, afin de satisfaire à vne infinité de doutes & obiections que l'on eust peu proposer, tant sur l'intitule de mõ œuure, que sur plusieurs autres particularitez en icelluy : sans que pendant l'impression d'icelluy quelque mië intime & familier, pour luy auoir declaré la plusgrand partye de mes raisons & intentions en cela, m'en à d'autant soulagé, par ce qu'il en a dit & declaré aux arguments de chasque iournée. De sorte que releué d'vne petite ma-

ladie cauſée, plus qu'autrement cõme ie croy, du ſoin & des veilles que i'apportay à la reueuë de ma copye, deuãt que de la faire mettre ſous la preſſe, ie me vey pareillement releué de ceſte peine. Donq il ne me reſte a dire ſinõ que ie ne fais point de doute que plusieurs m'eſtimeront temeraire d'auoir entrepris de traiter vn ſubiect tout autre qu'ont fait mes deuãciers, qui ont parlé en toutes leurs poëſies des choſes paſſees & aduenues, ſans en rien toucher aux cõiectures des choſes auenir. Mais d'autant que mon ſubiect eſt en partye appuyé ſur les liures approuuez de l'Egliſe, & que ce ſont choſes que l'on tient communément pour vrayes, il ſe trouuera moins à redire & arguer en cela. Veu d'autrepart qu'il eſt touſiours plus ſeant d'eſcrire s choſes ſainctes, combiẽ qu'elles ſ de haute intelligence, que de choſes qui ſont où profanes où reprouuées du tout.



AV SIEVR DE LA TOVSCHE SVR SON LIVRE DE LA fin du Monde.

O Combien souuent esloignée
Se trouue de l'intention
(Ayant pris sa perfection)
L'œuure qu'on auoit designée.
Nesse, d'vn cœur malicieux
Teignit la chemise d'Hercule
Pour le bruller: Mais plus il brulle,
Et plus vif il s'esleue aux Cieux.
Le dol, & la rage cruelle
Dont l'vn cuida venger sa mort,
Rendirent par contraire sort
De l'autte la vie eternelle.
Ainsi, Toy qui de l'Vniuers
Vous depeins la mort en ce liure,
La Tousche, tu le fais reuiure
Par l'ame de tes doctes vers.

Antonin Capuan Medecin.

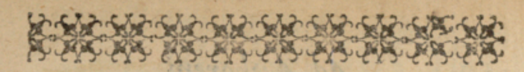
Ad Authorem.

BArtaſij ſacra Muſa refert de morte triumphum,
Lucida noctiferos fama fugitque rogos,
Dum noua naſcentis cãtat primordia mũdi
Numinis immẽſum cunctipotẽtis opus:
Quillius at finem vates dum pręcinit orbis,
Iudicis aduentum dictaque iuſta Dei:
Hoc illi laus maior erit, nempe vltima rerũ,
Quo ſunt principiis nobiliora ſuis.

Au meſme.

NOn Non ie ne croy pas que toutes choſes nées
Cõme tu le demonſtre, ainſi bornent leurs iours,
Quant tu vas t'acquerant en ſept breues iournées
D'vn immortel renom le perdurable cours.

IEHAN LE GOARSBE.



SVR LA SEMAINE OV Conſummation du Monde du Sieur de la Touſche.

SONNET.

Comme le medecin, pour couurir l'amertume
D'vn breuage faſcheux qu'il veut faire aua-
Au malade alteré, le faict entremeſler (ler
De ſucre, acelle fin que pluſtoſt il le hume:
De meſme en detrempant ta ſtincellante plume
Au miel que nous voyons de ta bouche couler,
La Touſche, tu nous fais auec la terre, & l'air,
Ardre, ſans que ce feu tăt ſoit peu no⁹ cŏſume.
Car bien que ta ſemaine ores chante la mort,
Or' la fain, or' la guerre or' vn plus grăd effort,
La douceur de tes vers nous en oſte la crainte:
Et tandis qu'vn chaſcun s'arreſte a les viſer,
Il ſent vn autre ardeur qui le vient embrazer,
Rĕdăt des derniers feuz la flăme en luy eſteinte.

De eadem ad eundem. Diſtichon.

Hinc tibi ne ſpères quæſtum, libitina, Pœtæ
Huic lucina fauet, carminibus que ſuis.

Io. BOVIN minor.

ARGVMENT GENERAL de l'œuure entier.

Au premier iour.

L'Auteur s'efforce de prouuer que le monde prendra fin.

Au second.

Il parle du premier signe qui en doit preceder la fin asçauoir, de la Guerre.

Au troisieme.

Du second signe, qui est de la famine.

Au quatriesme.

Du troisiesme, sçauoir de la Peste, & autres maladies.

Au cinquiesme.

De l'Antechrist.

Au sixiesme.

Du iour du Iugement.

Au septiesme.

Du grand Sabbat, qui est de l'Enfer, & du Paradis.

A l'Auteur.

SONNET.

TOn esprit eschaufé d'vn brazier non humain
Relaissant loin a part le subiet ordinaire,
De nos Pôetes Frãçois prend biẽ autre carriere,
Tirãt deuers vn mõt plus roide, & plus hautain.
L'vn d'eux apertement chante l'amour mondain,
L'autre dissimulé feint le laisser arriere,
L'autre fait beau semblãt d'entendre à la priere,
Et si tous ne font rien qui ne soit du tout vain.
Mais lors qu'en verité tu consommes le monde,
Tu bastis immortel, sur vne tour profonde
Vn temple heureux pour toy aux siecles à venir,
Temple sur qui les ans, la pluye, & le tonnerre
N'aurõt iamais pouuoir: où, nõ plus qu'vn lierre
L'on ne verra iamais toy ny ton los fanir.

DV TERTRE BOVYN.

Autre.

AVtant d'honneur que la Nature donne
Aux vers coulants du Renõmé Ronsard
T'est deu, la Tousche, & tout autant que l'art
De Dubartas, de gloire luy ordonne.

IV. EVEN. NANTOIS.



AD AVCTOREM huius Hebdomadis.

CARMEN.

SVnt qui marmoreis insculpunt gesta columnis,
Fortia virtutis præmia digna suæ.
Sunt qui cæruleo cõdunt ex ære sepulchra,
Cernere quæ possint postera secla diu.
Te maiora manent: hæc sunt ludibria vẽtis,
Mausoli tumuli gloria megna iacet.
Marmora frãgũtur, cõteritur omne metallũ,
Quã tibi dat Phœbus, fama perẽnis erit.

DE LA BOVCHETIERE HVS.



SVR LA DERNIERE SEMAINE DV SIEVR de la Tousche.

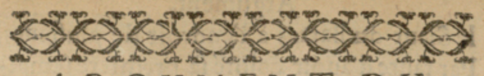
QVATRAIN.

PVis qu'en faisant vne semaine,
Ta renõmee entre en quartier,
Combien seroit ta gloire haultaine
Si tu faisois vn an entier?

AVTRE.

Tant plus on touche ton bel œuure
Sur la touche du Iugement,
Plus le lustre & l'or se decœuure,
De ton diuin entendement.

I. DE FONTENY.



ARGVMENT DV premier iour.



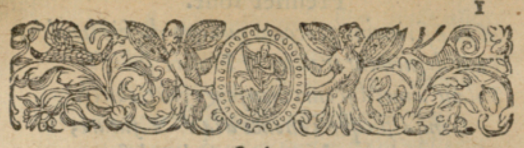
E ſubiect de cet œuure eſtãt quelque peu haut & difficile, l'Autheur s'eſtoit propoſé d'y adiouſter en marge des nottes à l'endroit de chaſque poinct, pour plus facile intelligence d'iceux: Ce que n'ayant faict toutefois, lon a eſté comme contraint, d'appoſer vn argument au commencement de chaſque iour. Et commẽçant à ce premier, le Lecteur prẽdra (s'il luy plaiſt) qu'en tout ce iour l'Autheur s'efforce ſeulement de prouuer que le monde prendra fin, comme il eſt cy deuant dit en l'argument general de tout l'œuure. Ce qu'il prouue par plusieurs raiſons, ſimilitudes, & inductions aſſez bien adaptées: encores que cela depend dauãtage de la foy & creance Chreſtienne, que de toutes les raiſons qu'on y ſçauroit apporter. C'eſt pourquoy l'Autheur en reuient là, s'arreſtant à ce qu'en ont eſcrit les Prophetes: Puis pour aſſeoir le fondement de ſon œuure entier, il vſe d'vne fiction fort à propos, en euitant le blaſme où eſt tombé

le Sieur du Bartas à l'endroit de plusieurs, Par faute d'auoir coloré sa premiere semaine de quelque fiction pœtique. Celle là donq de laquelle vse nostre Autheur est telle, qu'il feint sur la fin de ce premier iour, luy estre apparu en songe l'õbre d'vn vieillard se disant François de nation, qui luy monstra en vision le subiect des six iours ensuyuants, ce que le lecteur pourra voir plus au long s'il luy plaist.

L'AVTEVR.

CEux qui comme enuieux, font estat de reprendre,
Ains que de condamner l'ouurage que i'ay faict,
Sachent, qu'onques humain ne fist rien de parfaict,
Et qu'assez bien escrit qui se peut faire entendre.

Πασί μεν ἅδειν χαλεπὸν.



LA DERNIERE SEMAINE OV CONSOMMATION DV monde par M. Q. Sieur de la Tousche.

Av roy,

PREMIER IOVR.


AINCT *Autheur de cetout, toy qui peux seulement*
Te dire estre sans fin, & sans commencement,
Qui formant l'vniuers, les hommes, & les Anges,
Les feis comme subiets à trois Parques estranges,
Les Anges au pecher, Les Hommes à mourir,
Et le Monde a se voir par la flamme perir:
Ie, qui n'aguiere estois en vne peine extreme,
Voyant en mon sommeil le deluge supreme,
Les mœurs de l'Antechrist, & les signes diuers
Qui doiuent preceder la fin de l'vniuers,
Inuocque, ô tout puissant, ton aide fauorable

*Aux Escriuains traçans quelque dessein louable,
Pour dignement traicter ce Profete subiect,
Posant à mes discours mon songe pour obiect.
Donq affin que i'anonce a la race future,
Non quand, mais bien comment la celeste vouture,
Veufue de ses flambeaux, abandonnera l'air,
L'air quittera la terre, & la terre la mer,
De l'air de ta parole enfle moy le courage,
Des raiz de ta lumiere illustre mon ouurage,
Bref conduy de ta main les resnes de ma main,
Et verse dans ma bouche vn Ocean tout plain
De tes sainctes douceurs, que d'vn graue langage
Ie conduise le monde au dernier de son age,
Et d'vn vers infiny Prolongeant mon propos.
I'attache mes discours au iour du grand repos.
HENRY, mon puissant Roy, le premier Roy du monde,
Cependant que le Ciel tes beaux desseins seconde
D'actes plains de merueille, hez seconde empareil
L'œuure que i'entreprendz, à celle fin que l'œil,
N'y des mordans i'aloux la langue enuenimée,
Abboyantz tout de loin apres ma Renomée
N'en osent approcher : ainsi la froide peur
Chasse tes ennemis loin de ton braz vainqueur,
Ainsi ton peuple armé d'vne tenue alumelle,
Mettant les armes bas, apaise sa querelle,
Et l'Espagnol fuitif, tournant à coup le dos
A ta puissante main, te delaisse en repos.*

Quiconque fuz Gregeois qui soustins que le mõde,
Veu le cours æternel de la figure ronde,
Sans principe se meut, & que tant seulement
Cela doit prendre fin qui a commencement:
Tu n'euz onques du vray parfaicte cognoissance,
Car tu ne ni'rois pas que la Toute puissance
Peut de rien faire tout, & de son plain pouuoir
Reduire tout en rien, & nous peut faire voir
Vn tertre sans vallon, & chasque bout extresme,
Sans le milieu suiuant d'vne bousine mesme.

Mais pourquoy ne veux tu cõfesser aussi bien
Quand tu parles du Ciel, qu'il ne s'engendre rien
D'vn rien qui ne fut oncq, cõme des autres choses
Que le Ciel tient en soy visiblement encloses?
Quoy; n'est ce pas tout vn, ou si la terre a part
L'onde, Lair, où le feu, peuuent sans le regard
Du Ciel qui de son tour ces deux couples embrasse,
Fermes se maintenir, sans bouger de leur place?

Je ne veux ressembler à L'ignare paien
En ses raisons confuz, n'ayant autre soustien
Que l humain sentiment qu'i cy profane il iette
Pour baz: & fondement des discours quil proiette,
Ie croy plus volontiers, comme de l'vnité
Chaque nombre, descend, que de la Deité
Iadis a procedé la matiere feconde
Dont fut bastye apres ceste machine ronde:

C'est vn œuure de Dieu dont le beau bastiment
Me fait plus l'admirer, que son commencement,

Ne croyant qu'il importe a la chose creée,
Pour plus ou moins durer, d'estre ronde ou quarrée,
Ains comme le potier ne peut plus se forcer
A mouler vn vaisseau, qu'a le rompre & casser,
Ie croy que Dieu n'eut onq' plus de peine à parfaire
Qu'il aura quelque iour à ce monde deffaire,
Ayant tout fait de rien, & de mesme pouuant
Le rendre à son vouloir tel qu'il estoit deuant,
Outre que tout cela dont la forme s'altere,
Peu durable est subiect a perte de matiere.
C'est admirable ouurier qui d'vne artiste main
R'assembla tout le monde en nostre corps humain,
Nous fait toucher au doigt, soubmet a nostre veue
Ce que par l'espesseur d'vne nuit incognue
Nous cherchons a tastons, nous faisant voir a l'œil
Au miroir de nous mesme, vn monde tout pareil
A ce grand vniuers, dont l'obscure influence
Guide nos pas humains au train de sa cadence.
L'homme au Ciel arrondy, merueilleux animal,
Tout ainsi que le monde en son cours inegal,
Recoit commencement, qui par apres s'auance,
Se parfait, puis retourne au point de sa naissance.
Car comme l'vniuers par l'Eternel fut faict
En six iours, tout ainsi l'homme deuient parfaict
En six iours accompliz dans la viue matrice
De sa mere, ou l'esprit tout aussitost se glisse.
La spherique beauté de la voute des Cieux
Respond a nostre chef, a qui ses brillans yeux

Seruent ainsi que font les beaux bessons de Dele,
D'ornement en plain iour, & la nuict de chandelle.
Sa blanchastre saliue & ses fluides eaux,
Coulans l'vn de la bouche & l'autre des nazeaux,
Ressemblent aux glaczons, & aux vapeurs fondues
Qu'vn estage moyen soustient comme pendues
Entre nous & les Cieux, & son ventre au milieu
Luy sert comme la terre au monde de moyeu:
Plus l'estomac reçoit ainsi que fait la terre
Aliment de son Ciel, que dans soy il resserre,
Qu'il digere en partie, & partie luy rend,
Mais plus pur de beaucoup que de luy ne le prend:
Comme l'eau qui du Ciel sur la terre distile,
& que la terre apres rend en vapeur subtile,
L'homme ainsi que ce tout, ha sa flame, & son air,
Sa terre plus pesante, & son ondeuse mer,
De mesme que le Filz de l'immuable Pere,
Qui mortel se vestit de la fresle matiere
Du moite, chaud, venteux, & du sec element,
Bien qu'il fust engendré du verbe seulement:
Vray miroir de ce tout qui prist son premier naistre
Du verbe qui mu'ra la forme de son estre.
L'vn vient ores sur terre, & l'autre vn moment
Bien qu'homme tout parfaict, descend au monumẽt,
Tout ainsi que l'on voit que l'Estoile cornue,
Par diuerses saisons croist, & se diminue:
Car ce monde accourcy, qui est comme second
De ce grand animal en moindres si fecond,

Decroissant en ce lieu, pour croistre en autre place,
Non plus que ce grand tout, ne chãge que de face.
Comme ce bel oyseau dont les cerceaux diuers
Peints de mille couleurs, tirent parmy les airs
Tãt d'oyseaux apres eux, qui tous rauiz, admirent
Son plumage doré dans lequel ilz se mirent,
D'animé s'amortist, & d'vn si bel oyseau
Deuient cendre, & apres de cendre vn vermisseau,
Qui comme le fourmy, Ou ce long ver qui file
La soye au Tourangeau emprunte vne aile agile,
Et l'entement croissant, reuest en peu de iours
Le riche parement de ses premiers attours.
Voyre ainsi que le grain qui sous la terre ferme
Se pourrist, & apres en long tuyau se germe,
Du tuiau naist l'espy, puis dans l'espy le grain,
Que l'on mue en farine, & de farine en pain,
Dont l'homme se nourrit, qui par droit de nature,
Donne aux vers par apres, & naistre, & nouriture.
Or du nombre infiny de tant d'hommes mortelz
Diuers en aparence, aincois d'essence telz
Que l'homme plus parfait, que l'homme plus infime
Qui se trouue icy bas, de grand ou peu destime;
Comme du centenaire en ses pars diuisé,
L'essence d'vne part respond au composé,
Car cest vn corps seulet que la chose publcique,
En trois menbres party, sẽblant a l'hõme vnicque
Dont le peuple sacré tenant le premier rang,
Represente le chef, & les nobles de sang

Le fort de l'estomac, & ou la populace,
Cõme les piedz humains, tient la plus basse place.
Le nombre ny peut rien, ains lesquif de Charon
En prend mille außi tost, comme vn seul bucheron,
Thesmoin cest ôt pourry qu'en la raze campagne
Le Perse contemploit d'vne haute montagne,
Armé de fondes, d'arcz d'espieux, & de longs bois
Dont le fer menaçoit le rempart des Gregeois,
Il fourmilloit ainsi que sur l'herbeuse riue
D'vn estang applany, le poisson qu'y arriue
Par maints, & maints scadrons des caues du mitan
Vers les bords eschaufez, par les raits de Titan,
Car tant soit peu de temps, apres ceste reueue
La lumiere du iour fut rauie & tollue
A ce peuple amassé, dont leur Prince abondroit
Du coupeau de ce mont la mort auant ploroit.
Mais tout ne meurt à coup, la semence premiere
En elle se maintient iusqu'à l'heure derniere,
Encor que les assaults de mille & mille morts,
Triumphants des humains, les priuẽt de leurs corps,
Les reduisent en poudre, & les roußins d'Eole
Le esleuent en l'air, & de l'air iusqu'au Pole,
Or cassez de vieillesse, & or precipitez
Par vn malheur forain, or par neceßitez
Du destin rigoureux dont la Parque infidelle
Se sert pour nous voiler d'vne nuict eternelle:
Et bien que le desbord de mille, & mille mers
Vangeur de nos mesfaicts, feist que c'est vniuers

D'hommes ait presque veu ses entrailles desertes,
Ne sentant desia plus que les aix de leurs pertes,
Floter au gré baueux de l'ireuse Tethis,
De ceux la toutefois, bien qu'en nombre petitz,
Que la benigne main du Nocher brid-orage
Preserua dans l'enclos d'vn imbecible estage,
Ißirent les enfans qui du monde heritiers,
Partagerent entr'eux ses quatre coings entiers,
Et dont en peu de iours la semence feconde
R'engrossa par apres la matrice du monde.
L'espece de tous corps se conseruant tous-iours
En quelque indiuidu, sans voir fin à ses iours,
Plustost qu'vn dernier homme apres soy ne resserre
L'huis qu'Adã nous ouurit en entrãt sur la terre:
L'Architecte sans pair, des le commencement
De ce monde imparfait, crea tant seulement
Vn seul induidu de chaque espece rare
Dont ores ce pourpris abondamment se pare,
Car dans l'enclos sacré du printanier Eden,
Sa benissante main forma l'vnique Adan,
Qui par apres receut de sa coste animée,
Celle quil appella sa moitié bien aimée,
Et qui de son amour conçeut dedans ses flanz
Les peres de ceux la dont nous sommes enfans.
Grand pere des humains qui suiuant l'imposture
De l'ennemy flateur, obligeas ta nature
Tributaire a la mort, & qui par testament
Nous feis vn leg douteux de nostre sauuement,

Le monde ſans cela, ſeroit par aduenture
Pour durer a iamais dans ſa claire vouture:
Et, comme ores l'on voit la generation
Ne naiſtroit volontiers de la corruption,
Plus l'on ne verroit onq' la rigoureuſe Parque,
Nous forcer de paſſer dans l'infernalle barque.
Mais quoy, de tant d'humains qu'œillade le ſoleil,
Vn ſeul, tant fort ſoit il, n'euitera le ſueil,
Des regnes de Pluton, a qui les gens du monde,
Les brutes, les oyſeaux & les hoſtes de l'onde,
Doiuent vn ſeul tribut, qu'il ne quitteroit pas
A plus vile raiſon qu'au pris de leur trepas,
Tant la Parque eſt ſeuere, & porte grande enuye,
A tout ce qui cy bas prend vſage de vie.
C'eſt alors que ce tout, ſi ſeul il demeuroit
Sans qui plus l'admiraſt, inutile ſeroit,
Ainſi que les beautez des perles Indiennes,
Dans la ſombre epeſſeur des nuitz Cimeriennes,
Mais l'aigu picqueron qui chatouille le cœur
Des hõmes plus parfaicts, les rend ialoux d'hõneur,
& ſans qui tant d'ouuriers amateurs de louange,
Comme vn braue Phydie, vn docte Michel-Ange
N'euſſent onq apporté tant de ſuperbes traictz,
A la perfection de leurs rares pourtraictz,
Demande iuſtement qu'a chacun l'on reſerue,
Son los a celuy la pour ſa blanche Minerue,
Et ſa gloire a ceſtuy, pour les traitz les plus beaux
Qu'onques il deſploia ſur ſes diuins tableaux,

Et l'ouurier tout puissant, immortel, & tout sage
En fin aura basty vn si superbe ouurage,
Où en bosse, en peinture, il à si dextrement
Graué nostre demeure, & peint le firmament,
Pour apres que la mort inhumaine, & trop fiere,
Aura d'un crespe noir sillé nostre paupiere,
Les aigles, les hibouz admirent a leur tour,
Ceux cy l'astre nuital, ceux la l'astre du iour,
Où le peintre au departt d'vne Foire publicque,
Prudent auec la nuit fermera sa bouticque.
Vn mesme tan aillé d'vn hõneur plus qu'humain,
Iadis poussa les nerfs de l'eternelle main,
A mettre pour vn temps l'homme abregé du mõde,
Dedans l'estre voulté de la machine ronde.
Car comme vn cheuallier qui ha la force au braz,
Le courage en son sein, l'adresse au coutelas,
Mõté sur vn coursier qui du pied frappe a terre,
Animé par le son d'vne trompe de guerre,
Cestuy seul en chãp clos, s'arme en vain de fureur,
Sil manque d'vn obiect digne de sa valleur,
Ou si quelque Rolland d'auenture se treuue
Picqué du ver d'honneur, qui vueille faire espreuue
Contre luy seul a seul, & d'adresse & de cœur,
En vain le plus accord demeurera vainqeur,
Si loin de toutes gens, la poudreuse victoire
Ne guerdonne son braz d'vne fameuse gloire.
Ainsi le tout puissant long temps au para uant
que le Soleil premier aux Indes du leuant,

Commençast au matin sa bouillante carriere,
Pour atteindre en vn iour l'oposite barriere,
Ny que ce flambeau mèsme en changeant de maisõs
Nous feit quatre fois l'an eschanger de saisons
Eust en vain desplumé les temeraires ailes,
Coupé les gresles piedz des superbes eschelles,
Dont les Anges premiers qui deuantz par honneur
Obeir seulement à leur maistre & Seigneur,
Oserent demonstrer leur trop superbe enuye,
Contre le saint Autheur de leur premiere vie,
Et qui large en biens faictz, les fit non vitieux,
Premiers vsufruitiers du Royaume des Cieux:
Si apres le raport d'vn combat tant insigne,
Tesmoignage piteux de sa fureur diuine,
La victoire eust manqué d'admirables regardz,
Pour louer son vainqueur parmy tant d'estãdartz.
Encor que sans l'obiect d'vne troupe seconde
Ny du commun esmoy des hommes de ce monde,
Dieu seul, auant ce tout, dans son Eternité,
Peust, content, admirer sa iustice & bonté,
Sãs que pouure en tãt d'heur des hõmes ny des An-
Il eust autre besoin d'emprunter des louanges. (ges
Ie diray toutesfois que ce grand bastiment
composé de l'accord de chacun element,
Par vn arrest fatal à nos sens inuisible,
Est tout ainsi que l'homme, en ses parts diuisible,
Et que non autrement que nostre foible corps
Se perd par le discord de ses premiers accordz,

L'vniuers doit en fin voir faillir sa lumiere,
Et perdre la beauté de la forme premiere,
Car comme d'vne chose en cent pars departie,
La nature du tout respond à la partie,
De mesme sans se voir de raison despourueu,
L'hõme aux cheueux d'argẽt qui a maintesfois veu
Tous ces solides corps qui chargent la sur-face
De nostre humain palais, souuent changer de face,
Peut dire par raison que tout le monde entier,
Marchera quelque iour par vn mesme sentier,
Le temps aux dents d'acier, ayant puissance telle
De consommer le tout que la moindre parcelle.
Voy Saturne aux vieux ans morne, palle, & vouté,
Renfroigné de vieillesse, & carent de santé,
Qui porte d'vne main son enfant quil deuore,
Et de l'autre soustient vne faux, & encore,
Vn tortueux serpent, qui iamais ne desmord
Le long bout de sa queue en sa gueule retord:
Semblant que cest aspic poind d'vne faim extreme,
Sembouche peu apeu, se paissant de soy mesme,
C'est de la que i'apprendz, que le temps ia chenu,
Par sa ilme se ronge en son train continu,
Et qu'estant a peu pres ennuyé de son estre,
Glouton il mengeãt tous les corps qu'il fait naistre,
Donq pource ie dirois que le temps senuieillit,
Et que de plus en plus nature s'afoiblit,
Non que les rideaux peintz des tentes azurées.
Restroicissent d'vn point leurs glissantes orées,

Ou que le globe estroit que du pied nous foulons,
S'appetisse au tapir de nos fermes tallons,
Mais bien que du Phlegon la course vagabonde,
S'alentit peu apeu, ne limitant sa ronde,
D'vne course si pronte, ains que par les delaiz
Qu'il fait despanouir la chaleur de ses raiz
Dessus l'alme Ceres des hommes nouriciere,
Plus tard elle reçoit faueur de sa lumiere,
Si que par ce loisir la tardiue saison,
Differe au laboureur sa loyalle moisson,
Ceux qui par le trauers des humaines verrieres
Penetrent seulement aux choses plus grossieres,
Qui ne peuuent de l'œil, bien ouuert à son plain,
Cotter de point en point le progres, ny le train
Du soleil viste-lent, ou par mesme mesure,
Le degast d'vn flambeau, ny la lente ouuerture,
D'vn bouton printanier, non plus qu'au moite bord
De l'Euripe inconstant, son abord & desbord,
A peine me voudront ingenument admettre,
Que les Cieux ba-branslant al'entour de cest estre,
Marchēt d'vn pas plus lent aiourdhuy que deuāt,
Et qu'a lors que Phœbus empourpre le leuant,
Nos quadrans compassez a l'antique mesure,
Le deuancent hastifs de plus d'vne grosse heure,
Encores que ce Laps ne se remarque au cours,
Du flambeau iournalier qui mesure les iours,
Comme il fait en celuy dont la course bornée

De deux gondz oposez comprend toute l'année:
Non plus qu'ilz ne croiront que du commencement
La tout puissante main donna son mouuement
A cesteample rondeur, qui tournoiant ambrasse
Les trois freres germains de l'immobile masse.
Comme le braz humain qui de force & roideur,
Vire, agite, & esmeut la mobile rondeur
D'vne criquante roue, a premier il la pousse,
De sorte que l'effort d'vne telle secousse
Donnant commencement a son ploiable cours,
La fait faire d'vn coup, cent sur cent autres tours,
Mais au lieu que le coup de nostre dextre humaine
Est subiect à relais, si n'est qu'elle maintiene
Par vn soin aßidu son premier mouuement,
Le vueil de l'Eternel qui meut le firmament,
Est vn vouloir caché, qui ferme se termine
A ce point seulement dont il prend origine,
Sans quil soit de besoin, comme nos pere vieux,
Feindre vne intelligence achasque des hauts Cieux.
Mais a quoy mon esprit d'vne plume indiserte,
Et d'vn art sans profit, fait si notable perte
Et d'encre & de papier, en cuidant par ses vers
Faire preuue du vueil qui forma l'vniuers?
Lecteur pardonne moy, si poind de trop de cure,
Ie veux par la raison faire au ciel ouuerture,
Et si ie d'y qu'ainsy q'vn homme ingenieux
Occupe ores ses mains, or applicque ses yeux
A quelque beau chef d'œuure, ou par lart, & lusage

Il acquiere vn honneur digne de ſon ouurage,
Pour deffendre les murs de ſa large cité,
Qu'un tirant inueſtit d'vn & d'autre coſté,
Il fait amas d'argile, & ſi bien la façonne
Que la preſſant en rond il fait comme vne tonne
Longue aſſez de meſure, apposant au milieu
Vn bois couuert de terre en forme de moieu,
Si qu'vn moulle appreſté, l'homme ingenieux perce
Le muy plain de metail, & tout rouge le verſe
A l'entour de l'eßieu, ſi qu'vn beau canon fait,
Le laiſſe refroidir, puis ſon moulle desfaict,
pour plus parfaictement, la piece eſtant tirée
L'adoucir d'vn burin a la pointe acerée.
De meſme l'Eternel voyant que Lucifer
Iadis rebelle au Ciel, or' eſclaue d'enfer,
Remaſchant ſon orgueil, gronde, penſe & rumine
Vn nouueau ſtratageme, vne ſape, vne mine,
Pour taſcher de rentrer dans la cité de Dieu
D'ou par ſa felonnie il ſe voioit deſcheu,
Ingenieux parfaict, de l'idée premiere
De ſes diuins conceps extraia la matiere
Dont il baſtit ce moule, aßignant au milieu
La rondeur de la terre en façon de moyeu,
Qui ferme nous ſouſtient, & autour de laquelle
Il poſa par apres noſtre race mortelle,
Qui n'attend que le vueil de ceſt ingenieux,
Ce moule deſſaiſant, nous tire dans les Cieux,
Affin que les eſcueilz de noſtre humaine vie,

Receuans la douceur de ſa dextre polye,
Par apres dans les forts de ſa ſaincte maiſon,
Anges-faitz pour tousiours ſoions en garniſon.
Bien que le ſainct vouloir du Pere de nature
N'admet point de raiſon, n'ayant point de meſure,
Et qu'il ſemble a peu pres qu'il ait pris ſes eſbatz
A tant bien compaſſer ce monde haut & bas.
Ma Muſe arreſte toy, car celuy qui ſe penſe
Eſtre digne eſcollier de ſi haute ſience,
Ignare n'aprit onq que c'eſt temerité,
D'attacher ſes diſcours a la diuinité,
Et comme eſtant voilé des tenebres du monde,
Aueulge il ne remarque vne foſſe profonde,
Ou ſa bruſque raiſon le conduit à clos yeux,
Quãd il cherche a taſtõs les haut ſecretz des Cieux:
Tant s'en faut que l'eſprit puiſſe donner attainte
Iuſqu'au ſecret conſeil de la Maieſté ſaincte
Du ſouuerain Seigneur, veu qu'a peine il cognoit,
Cela meſme qu'il oit, gouſte, ſent, touche & voit.
Qu'il me ſufiſe donq que dans la docte eſcolle,
Des interpretes ſainctz i'entende la parole,
Qui monſtre la raiſon pourquoy le Dieu des dieux
Sans contrainte moula le grand œuure des Cieux:
Qui plus monſtre pourquoy de ſa bouche æternelle
Il menace a futur noſtre race mortelle,
D'vn general treſpas, & nous enſeigne encor,
Pourquoy c'et œuure doit ſoufrir pareille mor,
Ie croy que ſa grandeur qui n'a point de ſeconde

Est vn profond abisme, vne source feconde,
Vif surgeon de tout bien, qui sans peine produit,
Ce qui luy semble bon pour son propre deduit:
Quād Dieu eut fait ce tout lors par forme d'Oracle,
Iettant ses saincts regards sur son nouueau miracle,
Il dit parlant a soy, tout cela que i'ay fait,
Me semble entierement estre bon & parfaict.
Au seulet retentiz d'vne telle parolle,
Les ventz ia tremoussans sous l'vn & l'autre pole,
S'appaiserent à coup, la mer calme en deuint,
Et Ciel ia rodant lors sa course retint.
Voyla tout ce que peut l'esprit humain apprendre
Des motifs d'vn tel œuure, & ou pouroiēt s'etēdre
Les discours plus feconds des plus doctes humains,
Sans pouuoir toutesfois, cognoistre autre desseins
En Dieu, qui nous tient close, & loin de nostre veuë
La chose qu'il ne veut par nous estre cogneue.
Mais i'entends maintenāt l'accent d'vne chāson,
Qui parfaitte remplit, mon oreille d'vn son
Tout doux, & charmereux, qu'vne telle merueille
Desrobe lentement mon ame par l'oreille,
Sont les diuins accords, du Prophete Royal,
Qui de son pouce ourdit vn hymne triomphal,
Pour ce iour redouté, que i'ose, temeraire,
Dire, non quand sera, mais comme il se doit faire.
Ce grand Iuge, dit-il, qui pour salarier,
Celuy dont linnocence est digne de loyer,
Et qui pour aggrauer d'vn immortel supplice,

Le peruers qui n'adore autre Dieu que ſon vice,
De tant de nations qui du ſoir au leuant,
Et du nord au midy, reſpirent l'air viuant,
Guidez à la par fin en ſa ſaincte preſence,
Doit vn iour par l'effect d'vne dure ſentence
Partie en renuerſer dans l'Orque ſtygieux,
Et partie eſleuer ſur la voute des Cieux,
Afin de reparer les antiques ruines
De ceux qui furẽt faitz d'Anges vrayment diuines
Fouriers des malheureux, & qui d'vn mortel ſaut
Tõberent non moins bas qu'ils vouloiẽt mõter haut.
Cõme aux champs Hybleãs quãd vne dure eſpece
De rongearde vermine & ſaccage & deſpece
Les mouches & leur miel: ou quand deſſus le bord
De leurs paniers cliſſez, vne araigne au pied tort
Tend ſes filetz ſubtilz, & dreſſe des embuſches
A celles qui des chãps, retournẽt dãs leurs ruſches:
D'autant plus que la Parque, en toutes ces façons
Fait d'entre elles perir dans leurs baſſes maiſons,
Les autres d'autant plus mettent de diligence
De remplir le defaut de leur mignarde engeance,
Ainſi fait l'Eternel, & les Anges ſoigneux
De reparer la mort de leurs freres hideux.
C'eſt pourquoy ſoit de iour, ſoit pẽdãt noſtre ſõme
Chacun Ange du Ciel accompagne ſon homme
Nous guidans ſeurement par les orbes ſentiers
Du labirint humain, & qui fort volontiers,
Nous voyans aprocher d'vn mortel precipice

Prõptz nous dõnẽt la main pour faire teste au vice,
Sesforcent importuns, de nous rendre consorts
Deux mesmes, pour iouir de ces riches tresortz
Dont le Ciel les soudoye, & pour tenir la place
Des escadrons decheuz de leur antique race,
Au lieu que les Demons, dont les amas espars
Dans les quatre Elementz bloquent de toutes pars
Nostre fort chancellant, ou pour leur faire place
Dieu façonnant le monde, establit nostre race.
Le filz qui mescontent d'estre d'esherité,
Par son pere indigné de se voir irrité
Par son enfant ingrat, qu'vne gloire espoinçonne
D'attenter follement à sa saincte personne,
La fureur luy commande, & de iour & de nuict,
Vn despit immortel le bourelle, & le suit,
Il banit la raison de sa raison humaine,
Luy mesme n'ayant plus de demeure certaine,
Mais cache dans son sein vn enuy non mortel
Contre cil qui succede a son droit heritel:
Que si ces hostes noirs que l'Archer du tonnerre,
Iadis poussa d'vn coup au centre de la terre,
Ne preuoioyent assez que nostre genre humain
Bastit iournellemeut de leur perte son gain,
Et que du don nous faict par la diuine essence,
Nous pretendons vn iour auoir la iouissance
Ils ne se feroient forts de mettre empeschement
Au conseil salutaire, au sacré mouuement,
Qu'a toute heure en to⁹ lieux, leurs fidelles cõtraires

Sages nous vont donnants en nos communs affaires,
Ceux la doublans leurs coups, dautant qu'ils sçauēt
Qu'apres qu'a son hōneur le pere de tout bien, (bien
Aura comblé d'humains, de ces demons la place,
Le monde prendra fin, & nostre humaine race.
Car la race d'Adam, pour qui ce tout fut faict,
Prenant fin, aussi tost ce tout sera desfaict.
Muse, le long chemin, le temps de la bonace,
Qu'ores tu entreprends, qui calme la surface,
De ce large Ocean; par vn son importun,
Veulent qu'en t'aduançant sur le dos de Neptun,
Tu quittes le riuage, & que dressant ta voile
Tu prennes or' congé de la mere Cybelle.
C'est par trop s'arrester à parler bassement
D'vn subiect si profond, il faut plus hautemenn,
Ces discours entonner, & laisser en arriere
Les ombres d'icy bas, pour tendre à la lumiere.
Le vueil non limité qui engendra ce tout,
Plus libre que deuant, en trouuera le bout,
L'Aeternel ne voulant astraindre sa puissance,
Aux debiles proiects d'vne humaine science:
Ainçois par induis ioinct son diuin pouuoir,
A l'inuisible sort de son libre vouloir,
Mais craignant que l'effect, de sa iuste puissance
Tallonnant son vouloir, ne surprist l'ignorance,
Des aueugles humains, & qu'vn desordre tel
Ne leur nuisist par trop, ce bon Pere immortel,
Ainsi comme l'on voit vn debonaire prince,

Grandement irrité par ceux de sa prouince,
Ne donne tout à coup, carriere à sa fureur,
Mais, humble, preferant la voye de douceur,
A cent mille malheurs, que sa iuste-cholere,
Causeroit par l'effort d'vne force guerriere:
Leur enuoye vn cartel, ou en reffus d'accord,
Les menace a bon droit, d'vne soudaine mort.
De mesme l'Immortel despesche, viste, en terre,
Ses courriers auant soy, qui arriuants grand'erre,
Donnent aux obstinez maint aduertissement,
Qu'il vient tenir en bref son dernier iugement.
O iour plain de fureur, quand mon ame glacée
De trop grande frayeur, applique sa pensee,
A ce comble de maux, que le Ciel rigoureux,
Versera, sur le chef des hommes malheureux,
Tous mes sens estonnez au dedans se retirent,
Et mes poumõs serrez, dans mes flancs ne respirẽt.
Celluy qui redoutant que l'horreur de ce iour
Le prist au despourueu, feit bastir une tour,
Aux fondements profonds, & de large estendue,
Dont la cime en hauteur, outrepassoit la nue,
Temeraire, pensoit espier ce moment,
Qui peut à peine choir dans nostre entendement,
Ny des Anges du Ciel, quãd le filz de Dieu mesme,
Dict, qu'aucun ne le scait, fors son pere supresme,
La Nature, dict il, en la corruption,
Tient vn ordre pareil, qu'en la creation
Parfaicte en vn moment, bien que la pollissure

Des ouurages plus beaux que produit la nature,
N'aparoisse accomplie en moins d'vn tourne main,
Mais du matin au soir, & du soir au demain
S'augmente peu apeu, si que comme la rose,
N'estant or' qu'vn bouton, sera demain esclose:
Tout ainsi lentement se fanit le vermeil
De sa couleur pourprine, & desrobe à nostre œil
Ce quelle à de plus beau, puis seche deuenue
Oste l'odeur au nez, & l'obiect à la veue,
Car ce qu'en temps diuers la nature parfaict,
Par momentz continuz en aprez le desfaict.
Ce sont les arcs boutans desquelz il estançonne
Les murs mal proiectz de ceste Babilonne,
Presumant tout ainsi, qu'en six iours seulement
Le tout puissant auoit fait ce grand bastiment,
De mesme qu'esgalant mille ans à la iournee.
Six mille ans borneroient son age destinee.
Mais toutes ces raisons que pour les fondements
D'vn si graue subiect, ny tous les arguments
Qu'ils mettent en auant, n'ont point telle efficace
Que pour me desuoyer de la fidelle trace,
De nos sages ayeux, ie prenne autre guidon
Que le phare sacré de l'Eternel brandon:
Car quand vers les flambeaux de l'escharpe tracee
De signes bien tournans, i'esleue ma pensee,
Et ferme soustenu des ailes de la foy
Estant comme rauy, ie medite à par moy,
Quel peut estre cestuy dont la puissance extreme

Accompagne les pas de sa grandeur supreme:
Je confesse ingenu, que mon humain deffaut
Rampant sur le limon, ne peut monter si haut.
Et voulant discourir d'vne si grande chose,
Mon esprit estonné retient ma bouche close,
Ie croy fort volontiers que son diuin pouuoir
Esloigné de nos sens, ne se peut onques voir:
Que graué dans l'effect, qui tout ainsi que l'onde
Qui represente à l'œil vne face seconde,
Imparfaitte la rend par la reflection
Du branle qui corrompt sa vray' dimension,
Ne rendant que l'image & la seule aparence,
Sans en rien demonstrer de la propre substanc.
Ainsi l'œil qui contẽple vn grand chesne abbatu
Par l'effort du tonnerre, ignore la vertu
De cest air enflammé, qui penetre sans pointe
Et couppe sans tranchant, ou il donne attainte,
Sans que l'esprit humain cupide & desireux
D'entendre les motifs d'vn coup si dangereux,
Emploiãt maintz discours raisons, doutes, ꝓblemes,
Pour descouurir cela, que les chartres supremes
Reffuzent à nos sens puisse onques voir à iour
Les arrestz par escrit de la cœleste cour.
Mais sans voir le cachet, seulement il admire
L'empreint sur la douceur d'vne ovalle de cire,
Car qui mesureroit a l'aulne de nos sens,
Le pouuoir infiny de ses faictz tou-puissans,
Ce seroit denombrer les hostes de Neptun,

Les oisillions de l'air, & plus ne faire qu'vn
De la terre & des Cieux, ioignant leur estendue
A celle la qui n'est qu'en leur centre pendue.
Et de vray tous nos sens pouroient en cest endroit
Aueugles, embrasser le faux pour le bon droit,
Tant ilz sont imparfaictz, donq à l'ame estonnée,
La foy seule en ce cas est pour guide donnée.
Entre les cas douteux, il ne s'en trouue point
De plus seur que la mort, & moins seur que le point
Auquel selon la loy esgallement fatalle,
L'esprit s'enuolle à mont, le corps en bas deualle,
Qui fait que nous deuons asseurement tenir
Du monde vniuersel le deces à venir,
Encores que du iour la precise venue,
Aux espritz plus aiguz soit du tout incognuë.
Le Deluge premier, qui par vn prompt desbord
Des Cœlestes marests, et des pluies du nord,
Se ioignants à Neree, emplit presque le monde
Des flots haut empoulez d'vne mer vagabonde,
Nous menace à patron, d'vn deluge second,
Ou, non comme en celluy, le Ciel en pleurs se fond,
Mais qui rouge de feu, darde sur nostre teste
Les funebres esclairs de sa dure tempeste.
Vienne quand il plaira à sa sage grandeur,
Le Pere de ce tout, pourueu que la roideur
De son bras punisseur, tant soit peu s'amolisse,
Ie ne veux toutefois, retarder sa iustice,
Ny que tant de pechez dont les sales humains
Souillent

Souillẽt leurs cœurs impurs, & infectẽt leurs mains
Demeurent impuniz, puisqu'vne telle peste
Ne sçauroit aprocher de la clarté Cœleste,
Bref puis que nos espritz par le vice polluz,
Ne tienent point de rang au nombre des esleuz.
Mais las! quand il viendra, seulement ie desire
Que'n iugeant nostre cause, il despouille son ire.
A peine auois-ie dit ces choses, que soudain
La nuit aime-repos donna treue a ma main,
Et sur le point qu'on void l'Aurore matiniere
Atteller les roussins du char porte-lumiere,
Pour de neuf parcourir le trauers spatieux,
Sãs faire alte en endroit, du grãd Cirque des Cieux,
Ie veys en sommeillant au trauers d'vne nue,
Vn vieillard qui portoit vne barbe chenue,
Son frond estoit noircy des raiz d'vn long esté,
Ses hàbitz incogneuz sentoient l'antiquité,
Bref si ie ne me trompe, au lieu d'vn parfait homme,
Ie croy que ce n'estoit qu'vn apparent fantome,
Resemblant tout a fait à ces Bardes Gaulois,
Qui chenus deuinoient le futur par les bois.
Ie le pensois ainsi, quand d'vne voix peu forte,
S'aprochant de mon lict, me parla de la sorte:
Mon amy, ne crain point, car tel que tu me vois,
Qui suis vn Esprit nud, I'ay vestu d'autrefois
Vn mesme habit que toy, lors que ie prins naissãce,
Au giron plantureux de ta mere la France:
Ie ne te conte point, quelz furent mes parens,

Leurs noms, ny leurs moyens, si petitz, ou si grãdz,
Mais, dautant que ie voy l'extresme fascherie,
Ou te plongent les maux que soufre la patrie,
Que tu vis en esmoy, ne voyant point de bout
Aux malheurs que la Frãce esprouue tout par tout
Affin que, par l'obiet d'vne plus grand misere
Que celle que tu vois, tu la laisses arriere,
Je te veux maintenant faire voir de tes yeux,
Vn terrible secret, que iay veu dans les Cieux.
Ce dit, il me monstra par seix diuerses portes,
Seix grandes visions, de seix diuerses sortes,
Par l'vne on remarquoit, dans vn vray champ de (mars
Les cõbatz durs à voir d'vn mõde de soudars
Par la plaine couroit le sang a grosses ondes,
L'air flambant redoubloit les plaintes vagabõdes,
Des soldarts aggrauez du faiz de leur harnois,
Et sur qui cent cheuaux marchoient tous a la fois.
Par l'autre ie voiois, ô merueille incroiable,
Vn monde autant ou plus que cestuy miserable,
Qui ça, qui la courãtz, cherchantz de tous costez,
Dequoy saouler leur faim, par les lieux desertez,
Par le pais cogneu, par les forestz sauuages,
Par les mõts, par les airs, & par les grans riuages,
Mais tout estoit sãs chairs, sãs fruitages, sãs grains,
Sãs poissons, sãs oyseaux, pour ces pauures humains.
La troisiesme seruoit d'vne emboucheure estroite,
A vne autre estendue, en place toute droicte,
Là bon Dieu, ie voyois terraçez a l'enuers,

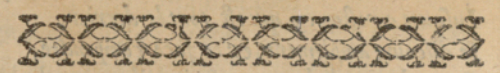
Vn milion d'humains frappez de maux diuers,
Qui tous pasmez estoient, despourueuz de remède,
Pour se pouuoir en rien donner secours, ny ayde.
Dans vn quatriesme enclos par vnion ces trois,
Sous vn felon Tirant, regnoient tous a la fois,
Tirant maudit du Ciel, & donc l'aigre puissance,
Par vn cæleste octroy, guerroioit l'inocence,
Terraçoit les vertus, & donnoit aux meschants
Licence de tout faire en la ville, & aux champs:
Son pouuoir estoit grand, par la donnant a croire
Aux humains, qu'il estoit le mesme Roy de gloire,
Mais soudain ie le uey par vn grãd coup d enhaut
Sur la terre escrazé, choir vn terrible saut.
De là ce bon vieillard me tirant par la destre,
Me fit marcher trois pas tout contre vne fenestre,
Trois pas ie reculay, & n'osant aprocher
De ce cinquiesme enclos, de peur de trebucher
Au subit tremblement de la terre mouuante,
Il me tira de force a la porte fumante
D'vn grand champ alumé ou le Ciel degoutoit,
En estincelles de feu, ou l'homme sanglotoit,
Les oyseaux soupiroient, & par les mers profõdes,
Les poissons respiroient des plaintes vagabondes,
Bref ou l'amas complet des autres animaux,
Taschoit en se plaignãt, d'amolir tant de maux.
Là mesme tost apres, i'aperceu dans la nue
Vn si luisant Soleil, que ma debile veue
Ne peut oncques porter le moindre de ses raiz,

Parquoy baiſſant les yeux deſſouz vn ſi grand faiz,
Ie veiz en vn vallon toute l'humaine race,
Dont les vns aſſurez, tenoient a mont leur face,
Et les autres craintifs, ayantz en bas les yeux,
N'oſoient, ou ne pouuoiẽt les dreſſer vers les Cieux,
Mais tout en vn moment c'eſte grande lumiere
Diſparut, & ſoudain ceſte eſpeſſe fourmiere,
D'humains là ramaſſez, diuiſee en deux partz,
Et l'vniuers fondu, tromperent mes regardz.
Ieſtois demeuré court, & penſois en moy-meſme,
Auoir veu des humains le naufrage ſupreme,
Quil ne reſtoit ia rien, & qu'en meſme moment,
L'hõme, & le mõde auoiẽt gaigné leur monuemẽt,
Quand derechef guidé par ma vieille Sibille,
Ie iettay mes regardz ſur vne double ville,
Dont l'vne part dreſſée au haut d'vn aſpre mont,
Cõmãde a l'autre aßiſe au creux d'vn val profõd.
Celle la dans le Ciel paroiſſoit radieuſe,
L'autre au contraire eſtoit obſcure & tenebreuſe,
Et dedans celle-cy, le peuple infortuné
Soupirant maudiſſoit le iour qu'onq'il fut né:
Au lieu que dedans lautre on oioit l'alegreſſe,
Qu'enſemble demenoit la citoiene preſſe.
C'eſt tout, me diſt icy mon Prophete chenu,
Nous ſommes a ce coup au dernier champ venu,
Mais il te reſte encor d'auoir l'inteligence,
De tous ces hautz obietz, donq preſte moy ſilence,
Et rebroſſons chemin, afin que du premier,

Iusques a c'estuy cy qui est tout le dernier,
Ie discoure amplement, & te face compendre,
Ceque de tant d'obiets ton esprit doibt apprendre,
Ce dit, il me fit voir pour la seconde fois,
Ces sept champs separez ou nagueres i'estois,
D'iscourant hautement dessus l'inteligence,
De chaque de ces champs, & dont la souuenance,
M'induit à rediger maintenant par escrit,
Ce que par ses propos, ce bon vieillard m'aprit.

Fin du premier iour.

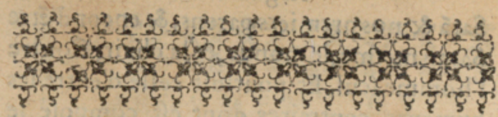




ARGVMENT DV Second Iour.

APres que l'Autheur s'eſt efforcé par pluſieurs raiſons, de prouuer que le Mõde finiroit, Il parle maintenant du premier ſigne qui doit preceder ſa fin, à ſcauoir, de la Guerre : & ce, ſuiuant ce qu'il feint luy eſtre apparu en sõge. Mais auant que de commencer il blaſme quelques Poetes de noſtre aage, qui font eſtat de repiẽdre ceux qui ont eſcrit de l'amour, eſtans eux meſmes reprehenſibles, en ce que de leur part, ilz opinent aſſez mal de la Religion Catholique & Romaine, emploiantz parmy leurs œuures beaucoup de Diſcours qui ſont du tout reprouuez: Et apres auoir manifeſté ſon deſſein, en ſa façon d'eſcrire, blaſmant à la parfin & les vns & les autres, Il commence Par la Premiere guerre d'entre l'Eternel, & Satan qui ſucõba par ſon orgneil, & demerite. D'ou Il dit que toute autre guerre a pris naiſſance, cõme ayant eſté la Premiere ſource de tous maux. Par aPres il parle de celle d'entre

Satã & nos premiers parens, & encor d'étre Satan mesme, le monde, & la chair, Contre l'homme seul. Et poursuit celle d'entre les humeurs contraires dont est composé le corps humain la guerre que sõt le Ciel & les quatre Elemẽs, à l'hõme. Celle de frere à frere, de ville a ville, & de Royaume a Royaume, là ou il fait vne ample description des horribles effects de la Guerre. Et bref, il finit par vne deploration de la Frãce, & des malheurs qui y regnent a present, faisant sa priere à Dieu a ce quil luy plaise appaiser son ire & destourner les maux que supporte la Pauure France.



SECOND IOVR,

De la ſemaine de M. Q. Sieur de la Touſche,

DE LA GVERRE.

QVe ie hay ces eſprits, dõt la voix charmereſſe
Cenſure de ſi pres la bouillante ieuneſſe,
De nos Cygnes Gaulois, qui paſſent leurs beaux iours,
A plaindre les regretz de leurs tendres amours,
Car ſi neſt que ie voy que la trompeuſe amorce,
De ces Eſprits pipeurs, cache ſous ſon eſcorce,
Vn haim enuenimé, dont le fer tant ſoit peu
N'aparoiſt, ains qui nuiſt deuant qu'eſtre aperceu:
Ie louˀrois volontiers leur humaine cenſure,
Et comme eux, blaſmerois l'impudicque lecture
De ces vers plains de feu, qui tombez entre mains,
Eſlancẽt aux lecteurs l'ardeur dõt ilz ſont plains,
Ayãt touſiours pẽſé quil les vaut mieux deffẽdre
Que de les expoſer a la ieuneſſe tendre.
Mais d'autant que peut nuyre a l'egaré nocher,
De ramer vers les feuz d'vn Capharé rocher,

Plus tost que la roideur de ses courbes antennes
Ne le conduise au port des folastres Syrenes,
Nos peu sages lecteurs soufrent autant de tort,
Qui postposent vn mal à l'Eternelle mort,
Quand molement flattez par la douce parolle
D'vn Pœte naissant d'vne infidelle escolle,
Ilz refusent craintifs, l'air brulant, & le son
D'vn vers rēply d'amour, pour prendre vne leçon,
Dont leffect merueilleux rēd l'esprit hydropicque,
Le corps pasle d'effroy, & l'ame letargique.
L'vn des deux n'est pas bon, & l'autre ne vaut riē,
Celuy la sert d'amorce, & cestuy de lien,
Mais il vaut beaucoup mieux s'abstenir de biē fai-
Que de prēdre cōseil d'auecq'son aduersaire. (re
I'ay nagueres peut estre employé quelque temps
A produire les fleurs de mon ieune printemps,
Dont les rares profitz font que moins ie reuere
En huy, qu'au parauant, les fureurs de Cythere.
Ce tant peu toutesfois que mon pouce sonneur
A passé de loisir à chanter son honneur,
N'a iamais rien produit à la simple ieunesse,
Qui fust pour le subiect, indigne de la presse,
Mais ie veux maintenant que la posterité,
Lise par mes escritz l'ardeur qui m'a domté,
Et quel soin maistrisoit mon esprit & mon age,
Lors que ie bastissois ce l'amentable ouurage.
Le coq annonce-iour apeine auoit sonné
La diane champestre au labeur adonné,

Quand le prompt souuenir de ma crainte passée
Pour tãt d'obiectz nouueaux, me reuint en pensée,
Et que pour esclaircir à tout le genre humain
Ce desastre futur, ie prins la plume en main.
Le signe qui premier menace de ruine
Le bastiment parfait de la ronde Machine,
C'est le glaiue tranchant, dont l'effort inhumain
Souuent tire apres soy & la peste, & la faim,
Celuy la plus hardy de sa pointe acerée,
Faisant breche sur nous pour leur donner entrée.
Le glaiue fut iadis par l'Ethnique, & Paien,
Pour offrande sacré au grand Dieu Thracien,
A qui l'artiste main d'vn soygneux Praxitelle,
Joignant ses beaux concepz a l'œuure manuelle,
Graua dedans les yeux vn instinct de fureur,
Vn glaiue dãs la dextre, & sur son chef vainqueur
Enfonça dextrement vn morion qu'ombrage
La queue à filz peignez d'vne iument sauuage.
Je ne veux en ce lieu, pour chanter les fureurs,
De ce Dieu des combatz, emprunter les douceurs,
Dont le sacré troupeau des neuf tendres Pucelles
Pollist mignardement ses chansons les plus belles:
Mais afin, ô Phebus, que tous ceux que tu vois
De ton œil iournalier, puissent ouir ma vois,
Par l'airain tortueux d'vne horrible trompete,
Je veux or annoncer la sanglante deffaite,
Apres tant de combats, dont cest aueugle Mars
Menace les humains par tout le monde espars.

Soit que, comme ont chanté les Charites d'Homere
Iupiter a bon droit se dit estre le Pere
Du felon Thracien, ou que Iunon sa sœur
Le conçeut par l'effect d'vne odorante fleur:
Ie n'ay totallement l'ame si chatouilleuse,
Que bouschant mon ouye a la fable menteuse,
Du Payen abuse, Ie vueille estroictement
Priuer l'antiquité de tout entendement:
Ie diroys volontiers qu'vne enuie pareille
A celle de Iunon esprise de merueille,
Voyant que son espoux sans leurs cõmuns esbatz,
Seul, auoit enfanté la desse Pallas:
Iadis esperonna d'vne profane gloire
Lucifer dans les cieux, auant toute memoyre,
Qui de soy presumant, abandonna son lieu
Pour tascher d'occuper le siege du grand Dieu,
Et que, non autrement que Iunon la Deesse
Enfanta le Dieu Mars au lieu de la sagesse,
Cestuy s'estant rendu seul autheur de sa mort,
Voulant deuenir maistre engendra le discord.
Deslors premierement prit naissance la guerre
Conçeue dans le Ciel, qui du depuis en terre,
Vomit sur les humains, ô Dieu quelle pitié;
Son venin rauissant soubs ombre d'amitié,
Qui fut lors du combat dont l'antique victoire
Contre nous se poursuit & apres la memoyre,
De noz neueux tardifs continura son cours,
Iusques au dernier soir de l'astre enfante-iours

Du depuis, les bourgeois de la cité du monde,
Ont tousiours retenu la semence feconde
De maintz debatz cruelz, qui dedans, & dehors,
Font guerre a nostre esprit, font guerre a nostre (corps,
C'est delà que sourdit vne enuye implacable
Entre l'homme, & la chair & le monde & le Dia- (ble,
Ou cestuy plus rusé, bien souuent a propos,
Des deux autres se sert comme de deux supostz,
Pour tendre ses filetz a la raison humaine
Soubz les diuers obiectz d'vne apparence vaine:
Ainsi que par l'effort de maintz attraictz mignars
D'un parler contrefait, & des charmeurs regardz
D'vne gente Lais, dedans nostre poictrine
Il attise l'ardeur de la torche Cyprine,
Afin que nostre vueil par sa flamme domté
Enfraigne le Ceston de nostre chasteté,
De mesme quil estalle en nostre fantasie
Les plus riches valleurs des tresors de l'Asie,
Et mille vains honneurs, dont les pipeurs appas
Pochent les yeux de l'ame, & entrauent noz pas,
Mais ces trois cõbatantz ne cherchẽt la victoire
Du corps, ains de l'esprit, si n'est par accessoire,
Bien que du moindre d'eux, l'instinct, & mouuemẽt
Ne peut, sans nuire au corps, nuire à l'entẽdement,
Il suffit que celuy qui secretement brasse
L'entreprise d'vn fort, ayt le chef de la place
De son inteligence, attendu que cettuy
Peut aisemẽt gaigner ceux qui marchent souz luy.

La prison toutefois ou nostre ame est enclose,
Non plus que l'ame mesme, oncques ne se repose,
Mais les quatre Elementz, dont les effectz diuers
Composent la beauté du petit vniuers,
Luy causent bien souuent vne guerre seconde
Entre son air, sa flamme, & sa terre, & son onde:
Voyre par le debat des contraires humeurs
Qui se logent chez nous, naissent tant de rumeurs
Qu'a peine entr'eux suruient la plus petite haine,
Que le bruit aussitost a nostre ame n'attaigne,
Mais ces quatre germains vniz dans nostre corps,
Ne luy apportent point tant de sortes de mortz,
Que les mẽbres parfaictz qui plainement cõposent
Cest estre spacieux ou les hommes reposent.
Cest Element glouton qui de sa flamme abat
Les Cedres du Liban, & qui renuerse a plat
Les plus superbes tours, dont les pointes aigues
Touchẽt ou peu s'en faut iusques aux blãches nues,
Cent fois le iour attaque, & plus souuent de nuict
Surprend l'homme eniuré du repos de son lict,
Cõme il aduient souuẽt qu'au milieu d'vne ville,
Par lacte paresseux d'une seruante vile,
Vn feu subit s'esprend enuiron la minuit.
Qui sans l'estonnement de la flamme, & du bruit,
Du feu qui viuement en s'esleuant craquete
Contre les bois sechez d'vne large couchette,
Goulu, consummeroit deuant le iour esclos,
Le tout, ou la plus part des toictz de cest enclos.

Je ne mourray Iamais qu'en faueur de Lucine,
Ie n'aye veu Vulcan ialoux de sa Cyprine,
Apres auoir doré de maintz feux passagers
La mouuante rondeur des celestes planchers,
Descendre sur noz toictz, espiant la demeure
Du Bastard Cuisse-né, pour apres d'heure, en heure
Attendre la minuit, que d'vn voile oublieux
Le Somme au doux repos luy eust bandé les yeux:
Bachus ayant laissé pres de sa mole couche
Vn charbon allumé dans le creux d'vne souche,
Vulcan s'en aprocha, qui d'vn lert soustement,
Attisant ce charbon, mit tel embrasement
Dās cest humble palais, qu'en l'espace d'vne heure,
Il consomma Bachus. sa couche, & sa demeure:
Les motifs de ce coup, furent qu'auec Bacchus
Souuent il aperçoit sa compagne Venus.
Ainsi ay-ie de l'œil veu depuis peu d'annees
Cendroier en un iour neuf a dix maisonnées
D'hommes qui petrissoiēt atout leurs roides braz,
Du salpestre ensoufré pour le Dieu des combatz,
Quand Vulcan remaschant son antique querelle,
Ietta dans vn mortier vne viue estincelle
De feu, qui aussi tost produisant son effect
Les poudriers & leur toict consomma tout a fait.
Ce boiteux Lemnien qui ne vit que d'vsage,
Se rend souuentefois ministre de la rage
Des superbes tyrans, pareilz à ce luizart
De marques estoillé, qui dans la flame n'ard,

Ains qui iournellement vit, & prend nourriture
Du feu qui meurt plus tost qu'ētamer sa charnure:
Telz que furent iadis le prince Agrigentin,
Et le bruslant Neron fleau du peuple Latin.
Ce venteux element qui de sa course inesle
Deuance la roideur de la viste arondelle,
Oultre qu'en secouant la bride a ses cheuaux,
Il descharge sur nous mille sortes de maux,
Ores souflant ça bas mainte fieureuse peste,
Et ores sur noz chefz horriblement sa tempeste,
Il recele, & nourrist dedans ses vagues flancz
Maints scadrōs emplumez, dont les voleurs volātz
Aportēt aux humains beaucoup plus de nuisance,
Que les tigres felōs vsātz de violēce. (aux chātz
Ceux dōt l'aile moins forte, ains qui par leurs be-
Surmōtēt les plus grādz, fouragēt par noz chāptz,
Tant ilz vont a la fois, en moins d'vne Iournée,
Le reuenu non meur d'vne parfaicte année.
Les Corbeaux coustumiers de faire iniure aux
Par le fair abattuz, se paissēt de leurs corps (mortz
Rauissantz (trop cruelz) l'honneur de sepulture
Aux humains, que ceux la priuent de nouriture.
Ie ne puis qu'en ce lieu ie ne mette en auant,
Les combatz annuelz que les Nains du leuant
Reçoyuent chasque iour de l'escadre volante
Des grües au long bec, qui d'vne aile mouuante
Singlent l'air dru menu, virants a toutes mains,
Puis fondent tout a coup sur ces demyz humains.

Les nochers qui brulez du charbon d'auarice,
Courent aux bordz Indois, pour fouiller la matrice
De la terre commune, a qui tous les metaux
Sont baillez pour nous estre entierement egaux:
Ne sont dignes desmoy, puisque la seule enuye
D'acroistre leurs moyens leur fait rendre la vie.
Aux griffons impiteux qui ont comme en depos
Les tresors du leuant, & qui comme en champ clos,
Dans le sombre profond des plus basses carrieres
Liurent aux estrangers maintes batailles fieres,
De peur qu'e rẽplissãs & leurs cœurs, & leurs yeux,
Ilz ne perdent le soing des richesses des Cieux.
Mais dea, si L'air venteux ses postillons desserre
Contre les citoyens de l'immuable terre,
Il ne se rend plus doux a ceux qui trop souuent
S'exposent sur Thetis a la mercy du vent,
He? bon Dieu que la soif d'vne auarice extreme
Deualle d'importuns dessous la face blesme
De l'Ocean fasché, de voir que sans repos
Les terrestes bourgeois luy seillonnent le doz:
Ie croy qu'autant, ou plus que la benigne terre,
Par vn iuste trespas, dans ses flans ne resserre
D'humains ses nourissons, les infidelles eaux
En cachẽt dãs leur sein, leur donnãt pour tõbeaux,
Or la moite froideur d'vne sombre carene,
Et tantost l'estomac d'vne lourde Balene,
En faisant quelque fois vn esgal partement
Entre les citoyens de l'ondeux element.

Tairay-ie maintenant les deluge des eaux,
Qui par le prompt desbord des plus petiz ruiſſeaux,
Vont noyant bien souuẽt de leurs secretz rauages,
Maintes villes, chaſteaux, campagnes, & vilages:
Ou ſoit que l'Ocean, pour lauer les humains
Tachez de mille maux, & ſalles, & vilains,
Rompant en maintz endroitz l'anciene concorde
D'entre la Terre & luy, ſur elle ſe deſborde?
Le reſpect que l'enſant doit à ſa propre mere,
Fait que ie ne me rendz Cenſeur par trop ſeuere
Des defauts de la terre, à qui meſme les Dieux
Doyuẽt ainſi que nous, & leur eſtre, & leurs mieux
Craignant que ie ne ſemble auoir par imprudence
Perdu de ſes beaux dõs l'heureuſe ſouuenance.
C'eſte ſtable rõdeur dont la plus moindre part,
De ſoy, ne meut onq' ſans l'aide de noſtre art,
Ne nous nuit preſque point, ſi la main importune
Des humains inconſtans n'aquiert ſon infortune:
Ie ſcay quelle produit maintz tiges froidureux,
Et quelle cabe en ſoy maintz poiſons dangereux,
Que la dextre peu caute, & l'œil auſſi peu ſage
Des humains biẽ ſouuẽt ſerre a leur grand domage,
De meſme qu'autre part le chœur Theſſalien
Par le moyen ſecret d'vn art magicien,
Obſerue les ſaiſons de l'inconſtante Lune,
Pour de nuict recuellir la fueille non commune
Du treſle Medean, s'armant contre nos cœurs
De cẽtz charmeurs apaſtz qui ſur nos ſẽs vainqueurs

Dõnẽt prõptz dãs nos corps, ou leur force traitresse
Se rend en moins d'vn rien de la place maistresse.
Ie porte quelque enuie à ces fiers animaux
Citoyens des forests, & aux ombreux rameaux
Dont la sombre espesseur cache soubz ses fueillages
Le giste recelé de cent bestes sauuages:
Les troupeaux indomtez des Lyons courageux,
Des Ours Hyrcaniens, des Tygres outrageux,
La nuict apres le iour, serfz de la Parque blesme,
Aux hommes desarmez, font vne guerre extresme.
Les serpens venimeux dont l'infecte poison
Ouure a l'ame souuent les huis de sa prison,
Nuisent plus que ceux la dont la puissance a perte
Se peut mieux euiter que vne force couuerte.
Je tairay l'infiny de mil autres façons
D'animaux emparquez dans l'enclos des buissons
De ce mõdain pourpris, qui despourueus de rage,
Ne laissent toutesfois de nous faire dommage
Non moindre que ceux là dont l'inuaincu Thebain
Remporta la victoire a tout sa forte main.
Mais quoy? le vol leger de ma Muse empennee
Ne sçauroit arester la course destinee
Des Planetes rodans par le cirque des Cieux,
Pour peindre en ce tableau le feu pernicieux
Des flãbeaux qui dardãtz sur nous leurs estincelles
Obligent nostre vye a cent peines mortelles?
Si l'Esprit qui soygneux de preuoir son trespas,
Mesure nostre vye au sublime compas

Du cœleste contour, est digne de creance,
Monstrant l'espreuue au iour d'vne telle science,
Pourquoy redouteray-ie auecques le suport
De maintz fermes Atlas, de dire que la mort
Est proche du berceau de l'enfant qui s'attire
Du second a marry, lors que le Dieu Satire
De son sang affamé, cherche par les maisons
De l'oblique sentier du pere des Saisons,
Les enfans nouueaux-nez que sa femme Cybelle
Repaist du blanc nectar de sa douce mãmelle?
Hé? combien ay-ie veu, soubz l'astre de Venus
Iadis naistre d'enfans, qui plus grands deuenuz,
Se sont depuis baignez dans l'ondeuse marée
Des plaisirs adorez en l'isle Cytherée?
Soubz vn feu si plaisant nasquit ce croy-ie bien,
Le Roy, bien que non Roy, du peuple Aßirien,
Qui pour entretenir ses impudicques flames,
Filoit au beau milieu d'vne troupe de femmes.
Ainsi le filz naissant pẽdant le chaut quartier
De Mars le furibond, est fait son heritier
Par l'aage r'allumant dans sa chaude poictrine
La sanglante fureur du feu qui le domine.
De là ce grand Attil fleau du peuple Romain,
Ne respirant que flame, eut vn cœur inhumain
Dont l'aueuglé transport, & l'ardente furie,
Feit du sang des Chrestiens regorger l'Hesperie.
L'homme qui toutefois vse de la raison
Comme il faut, n'est iamais subiet a la saison,

Et la part que le flux de son astre l'incline
Soit abien, ou a mal, l'esprit en luy domine.
Je ferois dauantage vn long departement
Des maisons que Phebus parcourt obliquement,
Et de tous ces flabeaux d'ont la force, & puissance
Domine les humains des leur prime naissance:
Si n'est qu'entreprenant ce vol audacieux,
Ie craindrois que l'ardeur de tāt de brillātz yeux,
Ne feit fondre à mon dam les ailerons de cire
Dont ma Muse a plain vol deuers les astres tire.
Donq afin de chanter les estranges combatz
Des hommes sans pitié, Muse descendz plus bas,
Et me chante a bon droit, que ce qui fait la guerre
A l'Hōme, comme l'air, l'eau, le feu, & la terre,
Ne luy sont si cruelz, ains luy font moins de tort,
Que l'homme qui felon, huche a plain cry la mort
Encontre son germain, & qui poussé de rage,
Arme le monde entier contre son parentage.
Je ne veux apres l'or des plus rares espritz,
Recoucher de nouueau dans mes plombez escritz,
Les plorables malheurs que l'impiteuse Guerre
A causé dés Adam aux hommes sur la terre,
Le desir qui me poind de faire voir au iour
Ce tant peu de trauail, qu'en vn si brief seiour
Iay en peine conçeu, ne naist d'aucune gloire
De vouloir delaisser mon nom a la memoire,
Ains vn extreme vueil de pouuoir profiter
A noz neueuz futurs, me semond l'enfanter.

Bien que du tout confuz, ayant la ſeule face
Diſtincte par ſes traictz d'vne imparfaicte maſſe:
Car ie veux maintenant pour les hommes derniers,
Peindre ſur ce tableau tous les actes guerriers
Qui crainctz, precederont l'entiere departye
Des parts dont fut iadis la Machine baſtie.
Le debat fraternel ou l'impie Caïn
Trempa ſa main au ſang de ſon frere Vterin:
Le tumulte enflammé que Rome veid s'eprendre
Pour l'vn, & l'autre effort du beau pere, & du gẽ-
Les Puniques cõbatz dõt la perte eſt ſãs pris, (dre:
Qui ceſſez par trois fois, & par trois fois repris;
Et bref les maux cõmuns qu'vne ardeur importune
D'arondir ſon empire aux bornes de la Lune,
Aporte auec ſoy, ne ſont que paſſe-temps,
Au regard des malheurs que ſur la fin du temps,
Les debatz enfantez d'vne gloire mondaine,
Du feu d'ambition, d'vn enuy, d'vne haine,
Cruelz aporteront a noz tendres neueuz,
Ne pouuants dechaſſer la guerre de ches eux.
L'appetit dereiglé de finement ſoubstraire
A ſon propre germain ſa part hereditaire,
Incite les humains viuantz ſans equité,
d'obſcurcir par faux faitz la pure verité:
Et bien ſouuent ſemond que de force l'on vſe,
Par deffant de trouuer quelque pipeuſe ruſe.
Car celuy qui ne peut par vn faux apparent
Oſter le droit acquis a ſon propre parent,

Emprunte iniquement de la terre velue,
Le ſuc porte-poiſon de la froide cigue,
Voire par trop cruel ſe monſtrant affamé,
Du ſang de ſon prochain par le fer entamé,
Il bouſche tous ſes ſens, hors mis que de ſa deſtre,
Il trame les meffaictz quil ne veut pas cognoiſtre,
De crainte que ſon œil empeſchaſt que ſa main
Cruelle, n'eſpandiſt le ſang de ſon prochain.
Vn Lion Nemean n'irrite dauantage
Sa force contre vn autre armé de meſme rage,
Que l homme enuenimé d'vn courage inhumain,
S'enflamme quelqu e fois encontre ſon germain.
Le goſier aboyāt des oiſeaux Stimphalides (vuides,
Aux yeux doux, & puceaux, aux ongles croches-
Encor qu'auidement il fourage les metz
Du Thracien Phiné, que les loups affamés,
Dreſſant a chaque pas des embuches traiſtreſſes
Aux troupeaux s'ebergeants pres des foreſts eſpeſ-
Celuy la puniſſeur d'vn crime paternel, (ſes:
Et ceux cy comme duits d'vn inſtinct naturel,
Ne ſont dignes de blaſme, ains le ſommeilleux vice
Du berger, & du Prince, excuſe leur malice.
Mais que peut on penſer d'vn cruel aſſaſſin,
Qui pourſuiuant les pas de ſon proche voiſin,
Ores au plus profond d'une ſombre valée,
Ores en la faueur d'vne nuict eſtoillée,
Le prend au deſpourueu, & pour auoir ſon or,
Sans pitié l'achemine aux horreurs de la mor.

Le commun dit tresbien, que l'homme charitable
Est comme vn Dieu second a l'hõme son semblable,
Mais qu'estant sans pitié, l'on voit tout au rebours
Qu'il est a son prochain cent fois pire qu'vn Ours.
Les tumultes ciuils qui sur le dernier aage,
Dissoudront l'amitié, rompront le parentage
Des bourgeois mi-partis, ne nuiront seullement
Aux moteurs insensez d'un si grand troublement,
Mais ainsi que l'effect du moindre mal de teste,
Par nos conduitz rameux decoule emmy le reste
De nos membres pendantz, de mesme que le mal,
Naturel, ou fortuit, qui prend source d'aual
L'entement glisse amont ceste creuse fiscelle,
Iusqu'ace qu'il n'attouche a la tendre ceruelle:
Les Papes hommes-Dieux, les Rois, les potentatz,
Les prestres de Themis, & bref tous ces estats,
Dõt le nõbre est sãs nõbre, & qui par leur trafique,
Maintienent la grandeur de la chose publique,
Des moindres aux plus grãds, diuiseront entr'eux,
Malheur commun a tous, les cendres de ces feuz.
Les auares bourgeois d'vne ville lointaine,
Voulants faire profit de la commune haine
De deux autres cites, attendent que le sort
Ayt rangé le mal-heur du costé le moins fort,
Puis dans les deux ensemble, entrent a l'auẽtage,
Ou l'affamé soldat brise, ront, & sacage
Les plus superbes toits, les temples, les autels,
Des riches habitants & des Dieux immortels

Il assomme, il massacre, & sa lame impiteuse
Coupe sans recognoistre, a la voix larmoieuse
Des meres, l'enfançon rauy d'estonnement
Se iecte a quatre piedz, criant amerement,
Se voyant delaissé par sa chere nourrice,
Qui cherche son asyle au fond d'vn precipice.
La dame a qui l'honneur est mille fois plus cher
Que les sales plaisirs d'vne bourbeuse chair,
Qui ferme dans son cœur, pallist plustost de crainte
De voir par vn meffaict sa renommée esteinte,
Que suporter l'effort des tourmentz plus cruelz,
Que luy sauroient offrir des boureaux criminelz,
Voyant sa chasteté proche d'estre rauye,
Choisit plus tost la mort, qu'vne honteuse vye.
Les hardis citoyens que le trompeur espoir
De remettre tout sus, semond de leur deuoir,
Leur met l'acier au poing, soufle dans leur courage
Vn trāsport, vne ardeur, vne force, vne rage,
Font teste à l'ennemy, combattans main a main,
Le sort par vn long tempts va, reuient, incertain,
Comme les flotz esmeuz sur le doz de Neptune,
Mais en fin la roideur de la foulle importune
Des ennemis pressez, s'auançant pas a pas,
Fauce les rang bourgeois du combat desia las.
Ia la plus part s'enfuit, Mais celuy qui demeure
Ne pert rien dauantage en tombant tout a l'heure,
Que ceux a qui la peur de promptement mourir,
Met des aisles aux piedz afin de mieux courir,

Comme

Comme soubs le buis verd d'vne grasse campagne,
Vn Lion rugissant, & sa fiere compagne,
Contemplants le debat de deux ieunes Taureaux,
Ardens de cōmander sur leurs tēdres troupeaux,
Aussi tost que l'vn deux, bien qu'égaux de corsage,
Perd auecques son sang, la force, & le courage,
Ces deux frais champions, qui ont presque de l'œil
Contre les combatans fait vn combat pareil,
Se remettant sus piedz, & de leur ongle croche
L'vn & l'autre equippé pres du vainqueur aproche:
Les timides troupeaux, & le lassé vainqueur,
Ceux là estans sans force, & cestuy cy sans cœur,
Aduisans ia pres eux, & l'vne & l'autre fere,
Ne se donnent loisir de s'armer de colere,
Chacun tire à sa part or' d'vne, or' d'autre main,
Pour euiter la dent de ce couple inhumain;
Mais c'est courir en vain, car ceste troupe errante,
N'euite à la parfin leur machoire sanglante.
Ia cil que la douceur d'vne otieuse paix,
Rend content du profit, & fasché du relais,
Entēdāt batre aux chāps, voyāt que l'on remue,
Et la terre solide, & la flotante nue,
Pour atteindre l'escu, pour descouurir l'estoc,
Cestuy cy dessoubz terre, & l'autre de son croc,
Où ses preux deuanciers dépitez de la guerre,
Les auoient separez, l'vn en l'air, lautre en terre:
Est trainé du desir qui tire les marchans,
De leur riche trafique, & fait quiter les champs,

Au rustique abusé, s'armant sur esperance,
De pouuoir en vn iour faire vne ample cheuance:
Si que sa femme aimée, & ses enfans plus chers,
Eux par leurs tendres cris, elle par ses baisers,
Ne sçauroient l'arrester, oyant en mainte place
Faire bruire l'airain, & retentir la casse.
Le marchant qui souloit guider auparauant,
Son esquif inconstant vers les feux du leuant,
Ou soit pour le charger de sucres en Candie,
De bresil au Perou, ou d'yuoire en Indie,
Fera voile autre part, & pour changer son or,
En fer, plomb, & acier, tirera vers le Nor',
Pour agraffer son ancre à la riue Escossoise,
Ou bien pour se terrir dessus la coste Angloise.
La Noblesse attendant le retour par trop pront,
De ce coureur de mers, met maintenant au rond,
Et tantost au manage, vn roussin d'Alemaigne,
Or vn coursier de Naple, or vn genet d'Espaigne:
Le soin accoustumé qui bien souuent de nuict
La tiroit cy deuant du repos de son lict,
Pour aller descouurir la beste forestiere,
Auant que le Soleil demonstrast sa lumiere,
L'esueille à autre effect l'induisant d'appeller,
Ses seruiteurs à soy, à celle fin d'aller,
En faire quelque essay, leur proposant en lice,
L'industrie & la force, en diuers exercice:
L'vn d'étreux fort de bras se mõstre à loin ietter
Vne pierre pesante, ains l'autre à bien dompter

Vn barbe montagnard ennemy de pareſſe,
Fait ſur vn bon eſpoir paroiſtre ſon adreſſe:
De ces deux il en fait celuy là fantaſsin,
Et monte ceſtuicy ſur vn puiſſant Rouſsin,
La force luy ſemblant n'eſtre pas tant requiſe,
A l'homme de cheual, cõme vne adreſſe exquiſe.
Au bruit que ce marchant eſt à bord de retour,
Le Noble tout premier abandonne ſa Cour,
Le bourgeois ſa Cité, la vile populace
L'humbleſſe de ſes toitz, bref chacun ſi amaſſe,
Pour de luy ſans demeure acheter cherement,
Les nuiſibles outils de leur propre tourment.
Le Noble deſireux de s'armer & de viure, (ure
Vẽd ſa terre au bourgeois, le bourgeois pour le ſuy-
S'en demet en vn tiers, & le tiers par eux pris,
Pour d'eux ſe redimer, la reuend à non pris:
Ainſi l'homme champeſtre amateur de licence,
Secoue tout à coup le ioug d'obeiſſance,
Qu'il doibt à ſon ſeigneur, le priuant de ſon deu,
Tantoſt par felonnie, & or' par deſadueu,
Afin que ſans ſeigneur, ſans contrainte, & Iuſtice
Gendarme deuenu, il puiſſe entrer en lice.
Du mont Sicilien les forgerons noirciz,
Aux corps nudz de chaleur, aux mẽbres endurcis
Du trauail continu, dãs leurs fourneaux recuiſent
Ces metaux frais fondus, & flambans les aiguiſent
En coutelaz trenchans, l'air du coup retentiſt,
L'acier rouge en petille, & leur bras s'alentiſt.

Tout baigné de sueur: bref chaque d'eux pantele,
A force de forger mainte lame nouuelle:
Ilz changent au iourd'huy la my-courbe grosseur
D'vn soc rude, & pesant, en la dure espesseur
D'vne l'arge cuirasse, & la battent sans cesse,
Pour la rendre à profit plus roide & moins espesse:
Bref tous ses ferremens dont l'actif metayer,
Se sert pour charpenter, pour tailler, pour sier
Ses merrains plus grossiers, ses entes, ses herbages,
Ores pour s'en seruir à de nouueaux vsages,
Les fait remettre au feu pour chăger ses marteaux,
Sa serpe, sa coignée, & sa sie & sa faux,
En lames de cuissotz, en brassars, en cullottes,
En reluisans espieux, en casques, & menottes.
Ià pour prendre chemin, & quitter de ce pas,
Les Nobles, leurs palais, les bourgeois, leurs estatz:
Et le lourd paysan, son fascheux labourage,
Mettans tous en oubly moyens, & parentage.
Au pleureux departir des peres inhumains,
Leurs enfans my-pasmez leurs baisotent les mains,
Le cœur creue de dueil aux plus chetiues femmes,
Tout de mesme qu'il fait aux plus puissătes Dames.
Celle qui peu pudique, ard d'vn autre brandon,
Que de son lict nopcier, qui met à l'abandon,
Son corps & son honneur, naguere en la presence
De son loyal espoux ne ploroit son absence,
D'effect, ains desguisoit son aise d'vn feint dueil,
De sa moitte saliue en arrousant son œil.

Mais ores se voyant priuée d'esperance,
De iamais le reuoir, pert toute patience:
Car il n'est point de cœur tellement endurcy,
Qui d'vn dernier Adieu ne deuienne transi.
Dõcques l'on bat aux chãps, les trõpettes sanfarẽt,
La cauallerie marche, & les piettons démarent,
Aux pas ferme, & doublé du cheual genereux,
Les scadrons sont couuerts de nuages poudreux,
Le bruit s'estend en l'air, & la terre ce semble,
Gemissant soubz le faix, cõme peureuse en trẽble,
De là plus en arriere, on apperçoit de rang,
Les regiments de pied marcher tous flanc à flanc,
Le chef qui va deuant d'vne démarche graue,
Faict porter deuant soy vn bouclair aussi braue
Que celuy qu'autre fois le Telamonien,
Suportoit au deuant du mur Neptunien.
Le soldat suit apres, le tambour, puis l'enseigne,
Qui marchant au milieu l'arrieregarde meine,
Tout y va rang à rang, & l'vn n'oseroit pas
Deuant l'autre auancer le moindre de ses pas,
Bref l'on y void par tout, aux costez, en arriere,
Marcher cent escadrons de la mesme maniere,
Le son du fifre aigu s'esclatant hautement
Releue tant soit peu le creux estonnement
De la casse tonnante, ainsi qu'en vn bocage,
L'Aquilon trop pressé dessous l'espois fueillage,
Singlant impetueux au trauers des rameaux,
Rend vn son presque tel que cil des chalumeaux,

Si qu'alors au berger oyant ce bruit, il ſemble
Ouyr le ſon du fifre, & du tambour enſemble.
Le commun rendez-vous, là où de toutes parts
Aborde par milliers vn monde de ſoldarts,
Eſtant deſia remply de differens genſd'armes,
En degrez, en valeur, en monture, & en armes,
Les chefs vont au conſeil, où chacun d'eux entrant
Et de bouche, & de pied, faict hõneur au pluſgrãd:
C'eſt ceſtuy qui propoſe, & qui de rang amaſſe
Les voix des aßiſtans, c'eſt ceſtui-cy qui braſſe
La perte de ſon preſme, & qui pour empieter
Le Royaume voiſin, faict à meſme porter
Deux cens doubles canons, cent de legere taille,
Ceux là pour batre en mur, ceux cy pour la bataille
Qui de munitions fournis parfaictement,
N'attendent pour marcher que le commandement.
Deſia l'aduis commun de la noble aßiſtance
Opinant au Conſeil, tient place de ſentence,
Et chaque d'eux yſſant afin de mettre au champ,
Retourne à ſon quartier dreſſer les ſiens en rang,
Tout remue à la fois, & comme la lumiere
Du chaleureux Phœbus reſueille vne fourmiere,
Ainſi le camp entier deçà delà diſcourt,
L'vn ſoldat vient deçà, l'autre delà s'encourt,
L'vn cerche ſon eſpieu, l'autre ſa banderolle,
Ceſtui-cy ſon eſtoc, ceſtuy-là ſa piſtolle,
Les tambours, les clairons, leur donnans le ſignal
De ſe ranger à pied, de monter à cheual,

Tous délogênt ensemble, or en iettant sa veuë
Sur ceux-cy esloignez d'vne demie lieuë,
Il semble au regardant que ce peuple qu'il void,
Est vn grand bois touffu qui se meut en l'endroit.
Cet ôt ayant franchy sa loingtaine frontiere,
Apperçoit tout à coup vne armee contraire,
Les coureurs opposez, & d'vne & d'autre part,
S'aduisans tout de loing, demeurent à l'escart:
La disposte rumeur à la course emplumée,
Vole à mesme moment vers l'vne & l'autre armée:
L'on s'appreste au combat, & pour dresser son cãp,
Chacun à qui mieux mieux eslit le plus beau chãp.
Desia de toutes parts la trompette hautaine,
Et les tambours tonnans tempestent par la plaine,
Leur son enseuelit les horreurs de la mort,
Il enhardit le foible, & renforce le fort,
Faisant que le soldat tout transporté de rage
S'eschauffe dans l'ardeur de son propre courage,
Si que le souuenir de ses mols enfançons,
Ny de sa tendre espouse, au bruit de tant de sons
N'entre oncq' dãs sa pensée, ains par la forme noire
De sa mort ia conceuë, il perd toute memoire.
L'vne auant-garde donne, & choque rudemẽt,
L'autre ferme en ses rangs la soustient viuement,
La meslée se faict, qui d'estoc, qui de taille,
A coups de coutelats l'vn sur l'autre chamaille:
Les pietons mi-partis poussez d'vn mesme soing,
Soustiennent à l'enuy les cheuaux tout de loing,

De meſme que l'on void que la cauallerie,
Par mutuel ſecours ſouſtient l'infanterie:
Ainſi qu'au fõd herbeux de deux maigres couſtaux,
Quand deux loups affamez aſſaillẽt deux taureaux,
Ceux-cy, pour ſe garder de leur patte crochue,
Au beau milieu du chãp ſe ioignent queuë à queuë,
L'vn de ſon front armé, faict que les aſſaillans
Ne peuuent entamer ſon voiſin par les flancs:
Et ceſtuy tout ainſi empeſche de ſa branche,
Que l'autre au deſpourueu ne ſoit pris par la hãche.
Le corps de la bataille auance de ce pas,
La furieuſe rage en enuoye au trépas,
Qui tombent dru, menu, ſur la ſanglante place,
On ne void rien que morts outrez de paſſe en paſſe,
L'vn gemit cheut à terre, à qui les combatans
Enfoncent en marchant ſon harnois dans les flãcs,
L'autre tout deſarmé deçà delà chancelle,
Les coups deſſus ſon chef tombent comme la greſle:
On ne void que harnois de pouſſiere couuerts,
Et dans le ſang eſpars les morts cheuts à l'enuers,
De meſme que l'on void les eſpics cheus à terre,
Dans vn grãd chãp de bled, que l'effort du tõnerre
Secouant rudement les celeſtes nuaux,
A couuert tout par tout d'ondes, & de marteaux.
L'on pourſuit, l'on auance, & parmy ces vacarmes
S'entend confuſement le cliquetis des armes:
L'iſſue eſt incertaine, & leur contraire effort
Rend ceſtuy maintenant, or' celuy-là plus fort,

De long temps l'on ne void l'inconstante victoire
Promener par le camp la triomphante gloire,
Mais comme au beau milieu de l'ireuse Thetis,
L'Aquilon, & l'Autan d'vn diuers siffletis,
Tournent or' d'vne part, virent tantost de l'autre,
Vn leger galion vers le Nort & vers l'Austre:
Le long combat encor' ne promet rien de seur,
Mais d'vne, & d'autre part chancelle le bon-heur.
Outre que les fureurs de la Parque inhumaine
Sans esgard, ny respect, moissonnent ceste plaine,
La nuict les y surprend, qui de son voile obscur
Oste le peu qui reste à l'insolent vainqueur,
Qui n'est encores las, ains parmy l'ombre noire
De la trompeuse nuict poursuyuant sa victoire,
Se decoupe soy-mesme, en cuidant offencer
L'ennemy qui s'enfuit, & qui pour s'auancer
Iette ses armes bas: les vainqueurs pesle mesle
Recommencent entr'eux vne dure querelle:
Bref la retraitte on sonne, afin de composer
Vn gros de ce qui reste, & pour aller poser
Le siege autour des murs de la cité prochaine,
Ou à longs attirails cent canons l'on ameine.
Les *citoyens frappez du seul estonnement*
De leur perte nouuelle, ouurent subitement
Aimans de beaucoup mieux se rẽdre tout à l'heure
Qu'irriter l'ennemy par vne aigre demeure,
Il faut parlementer, la composition
Est telle, que l'on sort à la discretiõ

Du superbe aßiegeant, le soldat entre en ville,
Il tourmente son hoste, il viole sa fille,
Mettant le feu par tout, voire pour contenter
Son affamé desir de prendre, & emporter
Tout le plus bel auoir & la riche fortune
De l'auare marchand, sans cesse il l'importune,
Maintenant par le feu, tantost par le fronteau,
L'*abaissant iusqu'au sueil de son proche tombeau.*
Le *pauure hõme se plaint, se deult, & se lamẽte*
Des maux par luy receus de ceste gent meschante,
O bons Dieux, ce dit-il, si onques la pitié
Paruint iusques à vous, & si la mauuaistié
Des humains qui cent fois sont plus bouffis de rage
Que nul autre animal contre sa propre image,
Vous est à contre-cœur, faictes creuer les cieux
D'vn foudre punissant ces hommes vicieux.
Hé, ne permettez point que ceste gent felonne,
Bataillant autre part, comme chez nous moissonne
De vos temples l'encens, d'vn pere le bon-heur,
De ses filles le prix, de sa femme l'honneur.
Le *soldat ce-pendant qui d'vne riche proye*
Est tant & tant chargé, que peu fort il en ploye,
Se retire à lents pas, quand le Prince enflammé
De l'ardeur que la gloire a dans luy r'allumé,
Reduisant par apres en sa gaye memoire
L'*honneur deuant acquis par vne grand' victoire,*
Desseigne la poursuyure, & r'entrant au conseil
Propose derechef aux aßistans son vueil.

L'aduis pris, & soudain la trompette sonnée,
L'on approche des murs d'vne ville esloignée
De celle-cy ia vuide, aussi tost que le bruit
Des tambours frappe l'air, le païsan s'enfuit,
Et pour donner passage à la troupe homicide
Des soldats débandez, dans sa charette il vuide
Son toict meublé d'enfans, & roulant son harnois
Se sauue auec ses biens dans l'espesseur d'vn bois:
L'autre tout esperdu ne sçait ce qu'il doit faire,
Et sur l'euenement d'vn si douteux affaire
Pousse, & ferme son huis, resolu de tenir
Contre ces fiers brigands qu'il apperçoit venir:
Mais la roide espesseur d'vne forte muraille
Est biẽ peu, sans l'appuy de quelque chef qui vaille,
Et non d'vn refroidy qui comme ce fermier,
Demeure tout transi sur son propre fumier.
Le soldat importun voyant que la menace
Ne luy peut preparer d'entrée en ceste place,
S'anime de courroux, & pour forcer ce fort,
Adiouste en menaçant, effort dessus effort:
Le cœur de l'assailly par la peur diminue,
Redoutant en soy-mesme vne plus grand' venuë
De semblables dragons, puis ouure à cõtre-cœur,
Et s'excuse, en flattant son insolent vainqueur,
Qui prõpt donne dedans, tournoyant dãs sa dextre
Vn brillant coutelas, & en l'autre vn cheuestre,
Frappe, iure, & tempeste, assomme, & iette au col
Du laboureur mi-mort, ce funeste licol:

Sa femme qui le void, sa pleurarde famille
Pleine d'estonnement, deçà delà fourmille,
S'escrie en s'enfuyant, Hé, bon Dieu quel malheur,
Ce-pendant qu'au dedans ce massacre-voleur
Tourmente, geine, & bat, & de fer, & de flamme,
Cet homme à qui, cruel, il ne laisse que l'ame.
Tandis que le soldat vogue ainsi à l'escart,
L'armée peu à peu marche vers le rampart
Qu'en faueur de la nuict, peu deuāt que l'Aurore
Le palais des humains de sa clarté redore,
Le Prince faict blocquer par ses cheuaux legers,
Qui preuenans le iour, preuienent tous dangers.
Ils font des tranchemens, pour seruir en partie
De barricade aux coups, & contre la sortie
Des soldats du dedans: le gros vuide de paour,
Peut alors sans danger arriuer en plain iour:
Bref le canon venu, d'vne prime abordade
L'on faict donner la salue à mainte canonade.
L'on void à cet effect, pres du foudre tonnant,
Le prudent canonier, qui dans ses mains tenant
Vne pelle à long pied, au bec faict à gouttiere,
Pour charger le canon de souffreuse matiere,
Met la bourre dessus, la presse à roides coups,
Et pour en mettre encor, met le boulet dessoubs:
La piece tost chargée, il prepare l'émorche,
Et de son boutefeu la meche arriere approche,
Le feu tost s'y esprend, qui la trace suyuant
Petille, flambe, & fume, & de là plus auant

Entre iusques dedans, la poudre qui s'empoulle
Par la force du feu, le boulet auant roulle,
Qui sortant frappe l'air, & d'vn tel frappement
Estonne le venteux, & le sec element.
Ce rampart que le bruit des horribles vacarmes
Que n'aguere auoiët faict ces furieux gensd'armes
En plain champ de bataille, & à qui la rumeur
D'vn fort par ceux cy pris n'aportoit poït de peur,
Voyans à la parfin l'ennemy à la porte,
Ne s'estonnent non plus, ains ont l'ame plus forte,
Et d'espoir despourueus d'auoir aucun secours,
Au mortel desespoir ont leur dernier recours.
Le soldat du dehors ne rouillant en paresse,
Occupe ses deux bras, & trauaille sans cesse,
Minant la contr'escarpe, afin de descouurir
Le flanc du mur caché: l'autre pour se couurir
D'vn fumier esleué, non loing de la muraille,
D'vne beche au bec plat, & iour & nuict trauaille:
Les autres ce-pendant dressent maint gabion
Au lieu plus eminent, pour pointer le canon,
D'ou le maistre de camp ordonnant la battrie,
De l'aube iusqu'au soir, faict battre de furie:
Au coup de ce belier, le plus seur fondement,
De là ville en tressault, & de l'estonnement
Le bourgeois en fremit: or la breche estant faicte
Le prodigue soldat, pour y donner, s'appreste,
L'aßiegé se retranche, & voulant repousser
L'assaut de l'ennemy ia prest de l'enfoncer,

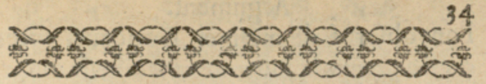
L'vn armé d'vn long bois, ferré d'vne cuirace,
Au lieu plus eminent de la breche se place:
Les autres pour frapper & dedans & dehors,
Se rangent aux costez, & remplissent les forts
De mousquets large-ouuerts; l'assaillant se prepare,
Qui marchãt en bon ordre, à l'impourueu desmare,
Descend dans le fossé, puis soudain grimpe à mõt:
Le plomb de toutes parts dessus sa teste fond,
Les piquiers s'opposans poussent à la trauerse,
Les plus forts de tels coups tombent à la renuerse,
Qui morts, & qui blecez: c'est alors qu'au besoin
Les mousquets du dehors pour attaindre de loin
Aux piquiers ba brãlans, ils rabatent leur meche,
Et mirãt, les font cheoir du plus haut de la breche.
Ainsi que sur Ida où sont maints bois sacrez
De Pins haut esleuez, & d'odorans Cyprés
L'on void souuentefois qu'il aduient que Borée,
Armé de cent soufflets, frappant dans vne orée
De ces grands bois touffus, les cimes haut & bas
Flotten au gré du vent, qui d'vn plus roide bras
S'efforçant tout à coup, de son air inuisible
Tronce cent arbres vers, puis tout au trauers rible.
L'assaillant prend courage, & ne voyant ia plus
Ces hardis opposans, qui de leurs bois aigus
Le faisoient trebucher du plus haut de la breche:
Malgré le contr'effort du soldat porte-meche,
Il plante au plus haut lieu son uolant estendart,
Et le soldat pressé grimpe sur le rampart,

Qui tout rouge de sang, malgré les canonades,
Pour entrer plus auant franchit les barricades.
Le superbe Romain, qui dessous sa grandeur
Feit trembler autrefois la terrestre rondeur,
Apres auoir souffert dans sa puissante ville
L'effort tumultueux d'vne guerre ciuile,
Veit, ainsi que verront, nos plorables neueux,
Piller les saints tresors des temples de leurs Dieux,
Egorger leurs enfans, forcer leurs preudes femmes,
Et sur leurs toits cõmuns onder les rouges flammes:
Mais tout cela n'est rien, au regard des malheurs,
Qu'atrainent apres soy les guerrieres fureurs
D'vn Roy qui entreprend par l'aide de Bellonne,
Ranger le monde entier soubs sa riche couronne.
L'implacable souhait, qui de nuict & de iour
Brusle les plus grands Roys de nostre bas seiour,
Attisant dans leurs cœurs, allumãt dãs leurs ames
Mille mondains brasiers, mille honorables flames,
Rendra les successeurs du Turc Mahometan,
Enflammez du desir de ioindre à leur Autan
Les peuples supposez aux douceurs de Zephire,
Ceux qui dessus leur chef entẽdent tousiours bruire
Le froidureux Borée, & ceux là en pareil
Qui voyent les premiers se leuer le Soleil.
Les furieux assauts, qu'en l'isle Rhodienne
Solyman fait liurer à la garde Chrestienne
De valeureux soldats, qui soustindrent leurs murs
Plus d'vn an, cõtre vn õt de trois cẽs mille Turcs.

Le chaleureux combat, que la flotte nauale
Du Sultan menaçant & l'Espagne, & l'Itale,
Receut de nos Chrestiens, faisans du sang des siens
Rougir les flots marins sur les bords Candiens:
Ny les douteux combats que le Sophy de Perse
Reçoit ores sur terre, ores sur l'onde perse,
Du mesme Solyman, ne ressemblent qu'esbats,
Comparez à l'aigreur de cent mille combats,
Qu'aux siecles à venir ceste gent inhumaine
Nous donra pour auoir du monde le domaine.
Mais, las, desia mon œil, desia tous mes cinq sens
Voyent tous ces malheurs en nostre aage presens,
Qu'est ce q̃ cet ennuy, qu'est ce que ceste angoisse,
Qui nostre France abat, la talonne, & la presse,
D'vn si preignãt assault, qu'il semble que les cieux
De ses aises passez se monstrans enuieux,
Ayent contr'elle esmeu l'Italie, l'Espagne,
Les Flamẽs, les Anglois, l'Escosse & l'Allemagne,
Pour d'vn commun discord emporter son butin
Vers Midy, vers minuit, vers le soir & matin,
Ne luy laissant rien plus à futur heritage,
Que le desert affreux d'vne plaine sauuage?
He! d'où viẽt ce méchef, hé d'où viẽt tout ce bruit,
Qui faict que le François soy-mesme se destruit,
Ainsi qu'aux champs Thebains l'yuoirine semence
Soy-mesme se deffit tost apres sa naissance? (chãs,
Quoy; d'où viẽt qu'auiourd'huy les villes aux mar-
Les chasteaux aux seigneurs, les bourgades des chãs

Aux pauures contadins, ny mesme les bocages
N'õt põit de seur acces pour leurs hostes sauuages?
Je ne veux recercher dans mes vains pensemens
L'inscrutable secret des diuins iugemens,
Mais le glaiue trenchant que la dextre incogneuë
De Dieu, passe souuent au raz de nostre veuë,
Pour seruir de menace à celuy qui ne croit,
Ny ce qu'il void à l'œil, ny ce qu'il touche au doigt
Est ainsi que ie croy, postillon de son ire,
Nous signant de la main, auant que vouloir dire
Ce qu'il pretend de nous, & qui nous fera veoir
L'effect de ses desseins, plustost que les preuoir.
Mais biẽ qu'en plein midy l'espesseur d'vne nue
Souuent rende à nos yeux la lumiere incogneuë,
Si est-ce toutesfois que l'on void tost apres
Titan sur nostre chef estendre ses beaux rais.
Celuy dont la voix saincte abiure la cholere
Des parens aux enfans, & du germain au frere,
N'est oncques enflammé d'vn si ferme courroux,
Qu'il vueille pour tousiours chamailler dessus nous:
Il nous appelle à soy, il nous tient porte ouuerte,
Craignãt moins son ennuy qu'il ne fait nostre perte:
Mettons les armes bas, & piquez d'vn remord,
Abhorrons, bien qu'à tard, les horreurs de la mort.
Changeons le fil trenchant de nos funestes lames
En coutres verses-terre, & nos mortelles flames
En vn commun brasier d'vne saincte amitié,
Plustost que peints de sang, sans horreur, ny pitié,

D'ayeul, ny de cousin, de parent, ny de frere,
Repaistre de nos morts la Parque mortifere.
Que nous sommes peu cauts de mesme par le fer
L'vn l'autre nous pousser aux abysmes d'enfer,
Race pire cent fois qu'engeance de vipere,
Qui mourans déchirons le sein de nostre mere,
Au lieu que celles là, vengeresses d'vn tort,
Reparent en naissant de leur pere la mort:
Et nous espoinçonnez d'vne mortelle enuie,
Achetons son trépas au prix de nostre vie.
Mais toy, Dieu des combats, toy dõt la seule voix
Peut boucher les canons, & briser les longs bois
Des pl⁹ rudes guerriers, peux tu voir tãt d'alarmes
Sans qu'il tombe du ciel quelques benignes larmes
Sur ce rouge buscher, où le corps enflammé
De nostre France gist à demy consommé!
Seigneur, qui preseruas d'vn si proche naufrage
Le Prophete Ionas, Daniel de la rage
Des Lyons affamez, & les trois enfançons
D'vne ardante fournaise, où par maintes chansons
Ils monstrerent combien la plus dure bourrasse
Des tyrans plus felons, peut aupres de ta grace,
Mets fin à nos debats, & fay que desormais,
Iusqu'aux derniers combats, nous viuions en paix.



ARGVMENT DV Troisiesme iour.

IL semble que l'Autheur ayt à dessein voulu suyure, & imiter le Sieur du Bartas en ses commencemens: adioustant vn exorde au front de chaque iournee, comme l'on peut veoir en tout cet œuure. Ce que toutesfois les anciẽs Grecs, ny Latins, n'ont faict, cõme Homere & Virgile, & ceux qui les ont ensuiuy de Pres, au nombte desquels l'on peut mettre à bon droit le Sieur de Ronsard en sa Franciade: Là où ayant imité de fort pres ces anciens, il poursuit ce qu'il entreprẽd d'escrire, de liure en liure, sans perdre vn seul vers hors le subiect qu'il traicte. Mais quant à l'endroit de nostre Autheur, il n'en a pas fait de mesme, attẽdu que là où la diuersité des subiects se presente, comme icy, il est quelque fois de besoin d'vser d'auant propos, voire mesme quand la chose se presenteroit au milieu d'vn liure. Et qui voudra viser de pres les nombres poëtiques desquels les anciens ont vsé, il trouuera qu'ils

l'ont obſerué de meſme. Doncques apres qu'il a premis la ſuitte de ce troiſieſme iour, où il veut traicter de la famine, il prend vne belle ſimilitude des nautonniers, qui voulans entreprendre ſur mer vn long voyage, deuant que démarer muniſſent leurs vaiſſeaux de viures neceſſaires : inuoquant a ſon aide la Muſe, à ce qu'elle luy departe, & l'entretienne de ſes douceurs pēdant qu'il ſera parmy la famine, laquelle il commence par le deperiſſement des amas que les hommes feront pour cuider reſiſter à ce mal à venir. En apres il faict vn denombrement des defauts de toutes choſes, comme des iardinages, fruictages, miaux, vins, bleds, & beſtail. Puis adiouſte vn plaiſant diſcours de la chaſſe, à laquelle il dit, que l'homme en vain aura recours, de meſme qu'à la fauconnerie & à la peſche, menaçant d'auantage d'vn defaut de toutes bonnes eaux, pour la retraicte qu'elles ferōt dans la mer, qui eſt leur ſource & origine. & finit par vne exclamation qu'il fait ſur les dōmages qu'aporte la guerre aux hommes.



TROISIESME IOVR, DE LA SEMAINE DE M. Q. Sieur de la Tousche.

DE LA FAMINE.

MOn esprit estonné, qui n'agueres voyoit
Ce tout plain de fureurs, qui, craintif, m'espioyt
Quelque asseuré moyen d'issir de tant d'alarmes,
Apres auoir quitté le pesant faix des armes,
Par la faim arresté, se troune en vn destroit
Non moins dur à passer que cil où il estoit.
Mais comme le nocher, qui veut d'vne tirade
Outrepasser les mers de l'vne à l'autre rade,
Qui poussé d'auarice, & soustenu du vent,
Hazardeux, va cercher les tresors du Leuant,
Prouuoyant au futur, plustost il ne desplace
Sa nef encrée au port, que premier il n'amasse
Ses viures annuels, & que son creux vaisseau
Il n'emplisse des mets qu'il ne trouue sur l'eau.
Ores que i'entreprens de ma plume indiserte,
Arpenter les longueurs d'vne plaine deserte,
Qui pour termes prefix, de l'vn à l'autre bout,
A icy le trauail, & là l'honneur debout:

Il me fault implorer la faueur, & la grace
Que la Muse depart aux mignons de Parnasse,
Quād d'vn feu tout diuin elle fond dās leurs cœurs
Le miel plus doucereux de ses sainctes liqueurs.
Clio mon doux espoir, si tu as quelque cure
De moy, ton nourrisson, espanche sans mesure
Dans ma plume alterée, vn torrent sauoureux
Du Nectar ondoyant de ton mont plantureux:
Donne moy maintenant qu'esloigné de l'orage,
Sur le port affermy, que sans craindre la rage
De l'aboyante faim, ie parcoure en ce iour,
Tout le plain infertil de nostre humain seiour.
Le felon Thracien tant soit peu ne demeure
En vn mesme quartier, qu'il ne face en peu d'heure
Degast de toute chose, & qu'au plus en vn iour
Il n'aualle glouton, tous les mets d'alentour.
Ce vent arraze-tout animé de cholere,
Ne comblera de feu de sang, & de misere
La seule Europe, ou bien ce qu'vn seul Orison
Comprend soubs son regard de l'humaine maison:
Mais tout ce globe entier portera sus sa face
Le miserable empreint de sa dure bourasse.
Doncq commēt se feroit, que tout le genre humain
N'essuyast par apres les horreurs de la fain?
Mars engendra la faim, de qui la bouche pasle
Rend vne voix aiguë ainsi qu'vne Cygalle,
N'ayant vis que les dēts, point de iouë, & les yeux
Dans la teste enfoncez: ses noirastres cheueux,

Brouillez, sales, poudrez d'vne relante crasse,
Luy couurent à demy la frayeur de sa face:
Ses membres aiguisez n'ont plus rien que les os,
Elle porte vn bissac sur la voulte du dos,
Vn baston dans la main, & sa peau de bazane
N'a pas plus d'espesseur qu'vne tendre membrane
Si que voulant marcher, la force luy defaut,
Et cheute, à peine peut se releuer en haut.
Outre qu'elle ressemble au prophane Thessale
Qui a la bouche plaine, & deuant qu'il aualle
Ce qu'il masche à demy, brusl.nt, tend ia la main
A vn second morceau pour esteindre la faim.
Ceux qui mieux auisez, & à qui la fortune
Donra plus de moyens qu'à la pauure commune,
Preuoyans ce malheur, empliront leurs greniers
De froment, & de vin leurs humides celliers,
Ioyeux se promettans qu'vne telle disette,
Pour vn tẽps seulement rendra leur grange nette
De gerbes & raisins: frustrez de tant de soin,
Deuant bien peu de iours en auront grand besoin:
Auenant que la dent de quelque aspre vermine
Execute enuers eux la iustice diuine,
Ou qu'vn air corrompu degaste entierement
Leurs magazins remplis de vins & de froment,
Leurs portraicts tout ainsi formez de leur semence
Succedans aux malheurs d'vne telle souffrance,
Non moins qu'eux estonnez, n'ayans aucun espoir
De les pouuoir iamais dans leurs granges reuoir,

Car quand vn mal commun couure toute la terre,
Soit de peste, ou de faim, d'here sie, ou de guerre,
Qui sont tous fleaux du ciel, le sage ne doit pas
Esperer du secours des choses d'icy bas.
L'hõme qui contre Dieu met tous ses sens en armes,
Qui voulant faire teste à ses iustes alarmes,
Se couure d'vn plastron, & craignãt son courroux
S'arme, non pour fraper, ains pour parer les coups:
N'est si desnaturé que la troupe barbare
Des rebelles germains de l'impie Briare,
Qui coniurez entr'eux pour faire guerre aux dieux,
Les trones desracinez dardoient contre les cieux.
Car la nature a mis comme vn grain de semence
Dedans nos cœurs humains, la commune deffence,
Non pour luy resister, mais bien pour repousser
Les coups d'vn bras mortel qui nous veut offencer.
Mais pour-neãt faict l'hõme amas de toute chose
Pour euiter la faim que le ciel luy propose,
Son tout deuient à rien, & ses moyens humains,
Puis qu'il faut to⁹ souffrir, demeurẽt du tout vaĩs.
C'est par le seul accent d'vne priere tendre,
Que l'homme desarmé peut de Dieu se deffendre,
Non pour le mettre à dos, & cuidant retarder
La peine qui nous suit, ne daigner l'œillader.
Desia le iardinier obseruant la cadence
Du temps à quatre vis, pour prester la semence
De ses chous potagers à l'auare Pluton,
Ne verra dans son clos le plus chetif bouton

Que la

Que la terre luy rend, en retour de la graine
Que sa dextre courbée y a mis à grand' peine.
Ou si par cas aduient que par les sourds efforts
De la viue nature, il resorte au dehors
Quelque germe apparent, la fueille en sera morte,
Deuant qu'à son entier de la terre elle sorte:
De mesme que celuy que l'estroicte rigueur
Du maistre, ou de la loy, stimulé à contrecœur
D'accomplir, diligent, quelque mandat contraire
A l'opposé vouloir de son ame aduersaire,
S'il le faict, ce n'est pas qu'il y prenne plaisir,
Ains, tant plus on le presse, & plus faict à loisir,
Et se voyant contraint, il destruit en vne heure
L'œuure qu'il a basty par si longue demeure.
Au lieu de tãt d'herbiers qui foisonnẽt chez no9;
Dont la force est si grande, & le manger tãt doux,
Les iardins plus feconds, dessur la fin de l'aage,
Ingrats, ne produiront que maint tyge sauuage:
L'on n'y pourra cueillir desormais le Soucil,
Le Safran horloger, le noirastre Persil,
Les poignans Espinars, les iaunastres Arroches,
Les Aulx aspremẽt sains' ny les piques-Bouroches.
Mais les fruicts plus cõmuns, dõt s'enflera pour lors
La terre ingrate aux siẽs, c'est qu'au lieu de raifors
Elle recellera dans sa froide poitrine
Maint trõc bouffi d'aigreur, mainte estrãge racine,
Et pour le saint raport d'Oignõs & de Porreaux,
Produira du Glayeul, & du Ionc fils des eaux.

Le naueau sauuager, & le pourpier sauuage,
Tiendront place, l'vn d'eux de ce plaisant fruitage
Qui de goust different, ainsi comme de nom,
S'appelle ores sucrin, or' concombre, or' melon:
Et l'autre de ce tronc dont le rouge branchage
S'appareille au courail desnué de fueillage.
Si les siecles derniers font naistre des humains
Esclaues de leur goust, comme l'on en voit maints,
Dont le friant gosier, & la bouche alterée,
Demandent leurs apprests à la saulce sucrée,
Ceux-là souhaitteroient par sus mille autres vœuz
N'estre nez si à tard nos arrieres-neueuz,
Mais pouuoir cõme nous couurir leurs ciches tables
De poignans artichaux au goust si delectables:
Car l'aide exterieur, par qui les hommes duits
A faire croistre en bref, de tels tyges, tels fruicts,
Bien peu leur seruira, & puis que la Nature
Les veut entierement priuer de nourriture.
La Nature ie dy, non la sourde vertu
Que le souuerain moteur donne au moindre festu
Qui se meut icy bas, mais le Tout-puissant mesme,
Titré du nom commun de nature supresme:
C'est luy qui débondant ses celestes marests,
Pourrist quãd il luy plaist le grain dãs nos guerets:
Et qui, pour au besoin humecter nostre terre,
La rosée du ciel plus lentement desserre.
Plaindray-ie le defaut de cent diuerses fleurs,
Qui repaissent nostre œil de leurs viues couleurs,

Et nostre froid cerueau ioyeusement confortent,
Par leur souëfue odeur que nos sens y apportent,
Plus qui par leurs blazõs, font or' paroistre au iour
Les peints entremetteurs d'vne secrette amour?
De leur goust ambrosin, qui biẽ souuent embasme
Et nostre corps mortel, & nostre immortelle ame,
Le pillard escadron des fillettes du ciel
Confit le sucre doux de son celeste miel.
C'est vous qui voletans de fleurette en fleurette,
Gouspillez les douceurs de l'odorant hymette,
Pour d'vn si bel amas des mieux flairantes fleurs,
Composer à loisir vos diuines douceurs:
Mousches, l'hõneur des chãps, si vo⁹ n'estes faschées
D'ouyr le sort futur de vos vuides ruchées,
Formez, ie vous supplie, auant ces longs hyuers,
Du miel pour restaurer l'appetit de mes vers,
De peur qu'entreprenant ceste longue iournée,
Ma plume encore à ieun, ne se trouue estonnée
Au milieu de son vol, si que n'ayant rien faict,
Mon œuure encommencé ne demeure imparfaict.
Or doncq' quãd ce viendra que les blõdes auettes
Sortiront au matin de leurs tendres ruchettes,
Afin de remporter tout l'émail printanier
D'vn iardin bien fleury, dans leur vuide panier,
Elles ne trouueront la doux flairante roze,
Le Lis espanoüy, la violette écloze,
Le thyn doux, le saffran, l'odorant serpollet,
L'encensier romarin, & le sanglant œillet,

Ny l'amas infiny de cent mille autres plantes,
Dont le ius est amer, mais les fleurs odorantes:
Ainsi le Pin touffu, honneur du buis prochain,
Le Cypres tousiours verd, & le Cedre hautain,
Priuans de leurs saueurs ces mignardes Abeilles,
Priueront nos neueux de leurs douces merueilles:
Car elles qui sans fin viuent de leur labeur,
Ne trouuant où succer la plus petite fleur,
Ne les repaistront plus de ces mets delectables,
Que l'hõme d'an en an , dessert de sus leurs tables.
Mais quoy, voulant franchir le buisson espineux
De ce desert parterre, apparoist à mes yeux
Le fraizier despeuplé de fueilles & de fraizes,
Et le mol framboisier de ses douces framboises.
Sus quittons ce iardin, & pour mõter plus haut,
Dãs le verger prochain iettõs nous d'vn plain saut
Sur ces arbres touffus, sus quittons ce parterre,
Où ie me suis par trop panché contre la terre.
Bon-iour arbres fruictiers, entes dignes de pris,
Sur tous les autres trõcs de nostre humain pourpris
Ornement d'icy bas, doux arbres que Pomonne
Charge de fruicts diuers maintenant en automne,
Tantost au renouueau, or' pendant la moisson,
Et ce que plus i'admire en l'arriere saison:
Les tyges mouelleux, pleins d'humeur & de gresse,
Ainsi que l'Orenger, & cet arbre qui laisse
Sans fueillage son fruict, & qui ne rend profit,
Iusqu'à ce qu'il ne soit dans son arbre confit:

Figues qui aussi peu nuisent à la personne
Qu'aucune autre douceur que produise l'automne:
A peine apporteront des fruicts en autre temps,
Veu qu'ils ne floriront au retour du Printemps.
Faudra-il que l'honneur des vergers de Cythere
Cede au piteux effort d'vne telle misere,
Et que d'or'senauant au plus gay de l'Esté,
Leurs arbres soient priuez de leur douce beauté?
Parmy tant de fruictiers, ie voy ia ce me semble,
Le pommier desnué de fueille, & fruict ensemble:
Le poirier iouxte assis, qui en toutes saisons
Rapporte maintenant des fruicts de cent façons,
Ne chargera son bois de la plus maigre sorte
De fruicts, q̃ sur le tard, maint bastard no⁹ aporte.
Nos neueuz parcourans leurs vergers spacieux,
N'y verrõt plus de fruits, biẽ qu'ils ietẽt leurs yeux
D'arbre en arbre, taschans par leurs belles allées
Rencontrer la douceur des lotes emmiellées,
Du pepineux Grenad, le fruict du Chastaignier,
De l'Oliuier tardif, & celuy du Coignier,
Ou le doux Abricot, la Serise vermeille,
Le Citron aigre-doux, ny l'Orenge pareille:
Bien qu'à fin de monstrer à nos pauures neueuz
Le naturel diuers de ces entes pommeux,
Chacun arbre, au retour de la nouuelle année,
Reprendra le vergay de sa robbe ordonnée.
Ie tais à mon escient la sauoureuse noix
Que par les champs Latins le chantre sulmonois

Toucha si doucement sur les nerfs de sa lyre,
Que ie n'ose apres luy ses louanges redire.
Mais bref, quel creuecœur nostre posterité
Receura, contemplant que par luy la beauté
De tant d'arbres mi-morts, la bonté leur defaille,
Se parans seulement de mainte verde escaille?
Soit que le ciel, alors de nos crimes vengeur,
Face qu'ils ne pourront produire aucune fleur,
Ou qu'à demy fleuris, son estroicte puissance,
Des chenilles, sur eux iette en grande abondance.
Et quand auray-ie faict, il me faut derechef
Tant soit peu rabaisser, & ma face & mon chef,
Pour de pres admirer la sarmenteuse vigne,
Au bois tort despeuplé de sa grappe rosine.
Le tyge bordelois, le sep Canarien,
Desormais ne rendront leur ius Nectarien,
Et la souche empourprant l'areneuse campagne
Du terroir Bourguignon, lors deuiēdra brehaigne.
Ma plume ne sçauroit assez vous regretter,
Pitoyables neueux, en voyant vous oster
Ceste douce liqueur, qui vous estant rauie
Rauira quant & soy la moitié de la vie.
De ce Nectar sucré, l'homme à chaque moment
Tire en ses maux communs vn prompt medicamēt,
Pourueu qu'en sa douleur, prudent, il se gouuerne,
Prenant ores le goust du delicat Falerne,
Le Cecube tant doux, le rude Surentin,
Le subtil Lesbien, & le gros Mamertin,

Au lieu que vous priuez de ces ioyeux breuages,
Ne verrez dãs vos chãps que des vignes sauuages.
Par le sacré moyen de ce gobeau mortel
Nous beuuons chaque iour le sang de l'Immortel,
Qui par l'effect diuin de saincte eloquence,
La substance du vin change en sa propre essence:
Breuage qui maintient l'homme dessus ses pas,
Et preserue l'esprit de l'eternel trespas.
Le boiteur Theïen eust voulu d'auenture
N'auoir oncques mouillé dans la rouge teinture
Du trompeur Nysean, sa bouche, & moins encor,
Auoir par luy humé sa pepineuse mort;
Breuage qui remply d'vn poison mortifere,
Aide au traistre germain à tollir à son frere
La raison, pour de là plus aisément pouuoir
Luy oster à la fois son ame, & son auoir.
Mais pource tel humeur n'est põit digne de blâme,
Non plus que l'or bruslant, ny la brillante lame,
Desquels celuy là nuist à l'auaricieux,
Comme faict cestui-cy à l'homme furieux:
Car tous ces beaux outils que la nature, & l'aage,
Nous ont mis entre maĩs, pour les mettre en vsage,
Sont biens indifferens, qui n'apportent iamais
Aux paisibles humains ny bon heur, ny mauuais:
Car tout ce qu'autrefois l'Eternelle sagesse
Mist dans ce grãd enclos pour aider nostre adresse,
Il le feit bien de soy, pourueu que nostre soin
En vsast sagement, quand il auroit besoin.

Non loin de ce vignoble, en la plaine estendue,
Marche le laboureur courbé sur sa charrue,
Qui d'vn long soc ouurant de la terre le sein,
Engrosse maints seillons d'vn infertile grain:
Pareil, ou peu s'en faut, au trompeur Sisiphide,
Plus sage toutesfois qu'il ne sembloit stupide,
Qui de peur de franchir son riuage Itachois,
Semoit du sel marin sur le sable Gregeois.

Ce long fer emoulu dont il ouure la terre,
Estoit auparauant vn flambant cymeterre,
Par qui ce dur ouurier, suyuant le camp de Mars,
Jadis auoit souuent le sang humain espars.
Hé! comment oses-tu, retourné de la guerre,
Fendre le sein pourpré de ta mere la terre,
Que du sang innocent de ton propre germain
Tu as tout fraischement baignée de ta main?
Malheureux contadin qui n'aduises la peine
De tes cruels mesfaits, te suyure par la plaine:
Espuise, si tu peux, la profonde largeur
De l'Ocean voisin, & d'vn veillant labeur,
Humecte iour & nuict ta campagne sterile,
Taschant par ce moyen la rendre plus fertile:
Voire encor d'abondant, donne luy si tu veux
De l'estable d'Augé, tout le chaume bourbeux,
Et le limon fecond que la course subite
Du Nil Ethiopien, verse contre l'Egypte.
Puis aidé par l'effort d'vn lourd accouplement
De bœufs contre-tirans, ouure profondement

Ton esmotté gueret, &, guidé d'esperance,
Preste luy à profit ton ingrate semence:
Tu ne retireras la moitié seulement
De ton sort principal, bien que ce soit froment
Inhumé soubs l'ardeur des sablons de l'Afrique,
Ou soubs la chaude humeur de la terre Pontique,
Ou bien soubs l'air fecond des champs Italiens,
De la Thrace, d'Egypte, ou des Siciliens:
Ainsi l'orge, le mil, la paumelle, & l'aueine,
Ne pourront te donner recompense à ta peine.
Mais au lieu qu'au retour de l'ardente saison
Tu esperes cueillir vne riche moisson
De ton champ cultiué, l'yuraye assoupissante,
Les chardons herissez, & l'espine poignante,
Y naistront à foison, si qu'au temps renouueau
Tu n'auras de besoin de pressoir, ny de fleau
Pour faire entrer chez toy la fille de Cybele
Où le fils Iouial de la Grecque Semele.
O terre nourriciere! ô mere des humains,
Helas! pourquoy rēs-tu nos labeurs du tout vains?
Qui te meut auiourd'huy de retenir, brehaine,
Du laboureur chetif, & la peine, & la graine?
O marastre cruelle! ô mere, mere non,
Qui, felonne, te rends digne d'vn autre nom
Subiect à tout reproche, & qui, s'il ne s'en trouue
De plus dur, és au moins digne du nom de Louue.
Le plus hideux corbeau qui s'esclost dedans l'air,
Le poisson plus infect qui naisse dans la mer,

Ne sont abandonnez de Thetis la Déesse,
Et de Iunon sa tante à la seconde tresse,
Celle-là le nourrist de son alme boisson,
Et celle-cy repaist le sien de maint flocon
De moucherons volans, qui poursuyuās leur perte,
Se rengent volontiers dedans sa bouche ouuerte.
Que si parmy le cheur des fidelles Chrestiens,
Se trouuent iusqu'alors quelques mornes payens,
Qui bouschans leur ouye à la saincte parole
Des messagers diuins, s'adressent à l'idole
De la blonde Ceres, ou du pere Bacchus,
Pour germer leur semence, & meurir leur verius.
Ce Bacche controuué, ny la feinte Blediere,
Insensibles, n'orront leur funeste priere,
Pour d'vne corne plaine, & d'vne large main,
Leur departir des vins, ny leur paistrir du pain.
Puis que le Tout-puissant desormais ne prend cure
Des siens propres, ce semble, ains impiteux endure
Que le bat importun de leurs tristes clameurs
Frappe le ciel sans cesse, & toutes leurs rumeurs
Ne peuuēt l'esmouuoir: mais plus l'homme s'escrie,
D'autant moins il l'entend, & tant plus il le prie,
Plus il va de ses vœuz destournant son regard,
Opposant au deuant vn espois boulevard.
Nos neueuz ia contraints, par faute de farine,
Māger leurs chairs sās pain, & par defaut de vigne
Boire de l'onde pure, emmeinent leurs troupeaux
Dās les prez nets de foin, & guidēt leurs aigneaux

Sur les coustaux bruslez d'vne roide montaigne
Qui faict ombre de iour à la basse campagne:
Mais en fin tout se perd, le tout deuient à rien,
Et ne souffre pas moins celuy qui a du bien,
Qui le vil crocheteur, qui n'a autre cheuance,
Qu'vn ardent appetit de suffire à sa pance.
Outre que le bestail en paissant s'amaigrit,
Et plus pauure deuient, tant plus on le nourrist:
Le Loup plus maigre encor, que la faim, & la rage,
Tirent du sombre toict d'vn esgaré bocage,
Est tousiours aux aguets, se campe nuict & iour,
Derriere vn buis touffu des ombres le seiour,
Espiant le moment qu'vne gente bergere
Appelle d'vne voix artistement legere,
Le berger accroupy sur le rude coupeau
Du mont, où il repaist son affamé troupeau:
Le Loup à peine attend que, pour voir sa cõpagne,
Le bergerot descende au pied de la montagne,
Qui sautelant d'ardeur, se pasme qu'il ne voit
Celle dont la chanson n'agueres il oyoit:
Que tout subitement, ce fier brigand n'essaye
De brosser par dessoubs, ou de franchir la haye,
Qui, prõpt, de l'autre part, en mois d'vn tournemãi
Esgorge ce troupeau ia presque mort de faim.
Nos Pasteurs delaissans nostre Eglise deserte,
Font, helas! trop souuent vne semblable perte,
Indignes d'vn tel nom, qui de nuict & de iour
Deuroient à tous moments surueiller à l'entour

De leurs foibles trouppeaux, que la Fere sauuage
N'estende dessur eux sa plus cruelle rage;
Oysifs, passent leurs ans à la court de nos Roys,
Pendant que le Lyon, qu'est tousiours aux abbois,
Tasche en mille façons, par faintes non pareilles,
D'engloutir tout à coup leurs debiles oüailles.
Le *berger aduerty par l'amoureux flambeau*
Precurseur de la nuict, de reuoir son troupeau,
Prend congé de s'amie, & chantant, s'achemine
Vers la moitte roideur de sa rouge coline.
Tout premier, deuant soy maint flot impetueux
Du sang de son troupeau se presente à ses yeux;
Plus auant, il aduise escarté sur la plaine,
Or' la teste de l'vn, or' d'vn autre l'a-laine,
Cy les pieds, l'à le ventre, & plus loin vn quartier:
Bref de mille Moutons il n'en trouue vn entier.
L*à s'arrestant pour veoir vn si piteux carnage,*
De son gré il se donne au transport de la rage,
Vn triste desconfort, vn mortel desespoir
Saisit ce malheureux, & luy oste l'espoir
De pouuoir desormais prolonger dauantage
Sa vie, ayant perdu son dernier heritage.
Vn Ours non loin de là, par la faim becqueté,
Et par elle banny de son antre voulté,
Sãs crainte de personne, aux bœufs puissãs s'adresse,
Bœufs qui ont beaucoup plus de force q̃ d'adresse:
Cestuy, bien que hardy, ne leur liure l'assault
En front, mais de costé, s'eslançant d'vn plain sault

Dessur leurs larges flancs, puis de sa dent mastine,
Et de ses croches-pieds, leur descouure l'eschine:
Le bœuf poinct de douleur, se sentant despourueu
De sa force sans art, par vn art non preueu,
Mugit horriblement, frappe l'air de sa teste,
S'esmouche de sa queuë, & de l'ongle tempeste:
Bref cedant au combat, & de l'escrime las,
Est contraint à la fin de se laisser choir bas,
Pour prester le sanon à la dent furieuse
Dont incise sa chair ceste fere impiteuse.
Son voisin estonné, cil d'aupres, & le quart,
De ce choc esperdus, s'eslancent à l'escart:
Le vainqueur tire apres, & d'vne aspre poursuitte
Faict tant, qu'aucun d'entr'eux sa cholere n'euite:
Tous tombent par vn mesme, ains non d'vne façon,
L'vn d'eux sans resister, meurt glacé de frisson:
L'autre plus eschauffé, voyant l'ennemy suyure,
Auant que de mourir, vn vain combat luy liure:
Car, helas! ce luy est vn piteux reconfort
Que d'accroistre son mal, en differant sa mort.
Le bouuier attendant que l'Aurore dorée
Ouure la porte au iour, pour descendre en sa prée,
Trouue, las quel malheur; les plus fiers animaux
Hostes bruns des forests, les chiens & les corbeaux
Sur ses bœufs acharnez, bandez de telle sorte,
Qu'ayãs leurs vẽtres pleins, chacũ sa piece emporte.
Pendant que cestui-cy retarde ores ses pas,
Et d'vn œil plein d'esmoy, vise vn si piteux cas,

Le renard cauteleux des l'aube matiniere
S'attire du profond de sa creuze tasniere,
Puis, secret, aprochant de l'arriere maison,
Se tapist contre terre à labbry d'vn buisson,
Tost apres que le cocq a sonné la diane,
Esueillant le chappon, la geline, & la cane,
Chasque descend du ioug, & l'vne or', lautre apres,
S'apprestent pour aller au fumier aux marests,
Lors que ce fin chasseur s'approche de la trappe
Ou ils fillent de rang, ou de ranc les attrappe,
Les saigne sans couteau, & si tout à la fois
Il ne les peut trainer dedans le proche bois,
Diligent, en vn lieu tant soit peu ne seiourne,
Ains pour tous les auoir, il va, vient & retourne.
Ie vous laisse à penser, amiables lecteurs,
Comme quand à la fois suruiennent trois malheurs
A vn pauure homme seul, pleurard, il se lamente,
Se voyant au besoin frustré de son attente:
Mais quoy le laboureur ne pert pas seulement
En vins, en grains, en chairs, pour son propre alimẽt
Ains son seigneur direct de qu'il tient à louage,
Autant, où plus que luy, participe au dommage.
Le pitault inciuil de qui chacun se rit,
Est cil dont le labeur les grands Princes nourrist,
C'est de luy que l'on voit la pompeuse noblesse
Emprunter le plus beau de sa grande richesse,
Et sans l'aide duquel, ny de ses durs labours,
Des minutes sans pain nous ferions des iours.

C'est le tendre mouton qui nous vest de sa laine,
C'est le bœuf trauaillant qui seillonne la plaine,
C'est l'auette aime-champs qui nous paist de sõ miel,
Bref c'est l'oiseau nicheur qui bastit nostre hostel,
Ou plutost le bidel qui l'auoine de semence
Dont le barbe à relais faict apres la despence.
Donques ce mal commun n'attaint pas seulement
Le paysan qui sert d'humble soubassement
Au grãd corps politicq', mais sans riẽ recognoistre,
Il n'attaque plutost le seruant que le maistre,
Ains reduict tout a vn, en faisant que Midas,
Comme un plus pouure, meure au milieu de l'amas
De ce riche metal, dont la couleur dorée
Est plus que l'Eternel des hommes adorée.
I'anonce ces malheurs à noz lointains neueux,
Qui sur l'age dernier, se verront despourueux
De tous viures communs, que la faim immortelle
Fera courir sans pied, fera voler sans aile,
L'enfant comme le fort, le gouteux aussi tost
Que le sain, & le vieil que l'homme plus dispost.
Autres plus proches buts ne borneront leur course,
Que les feus Cypriens, & l'Antartique, & l'Ourse,
Car ce malheur venu, les affamez Anglois
Changeront de demeure auec les Indois,
Et verra l'on courir le More chez le Schyte,
Et le Schyte affamé, chez le More d'Egypte.
Or toy qui retenu dans ta propre maison
Par l'espoir incertain d'vne vaine raison,

Grand veneur, te promets au moyen de la chasse
Chasser la pasle faim qui te plastre la face:
Hebete, tu ne vois que sans pain tu ne peux
Tes chiens entretenir, ny de mesme sans eux
Tarder le pas aile de la Bische Sauuage,
Du lieure au pied leger, ou du cerf au long aage.
Tends autant que voudras tes filets, & tes rets,
Aux chãps pour le Lapin, pour le daim aux forests,
Celuy là refusant ton gosier famelique
De mets assaisonnez à la saulce Persique:
Craintif, demeura plustost vn iour entier
Tapy dedans l'obscur de son caué terrier,
Qu'en taschant de faulser ta barriere percée,
Son corps y demeurast, & sa vie enlacée.
Si par force tu veux le faire yssir dehors,
Soigneux, y apportant efforts dessus efforts,
Alors vn chien basset gresle de faim y entre,
Qui de la beste faict curée pour son ventre:
Et le Furon apres, traçant d'vn nez plus seur
Les recoins estroicts de ce dedale obscur,
Pour se saouller du sang de la beste cachée,
Fiche ses blanches dents dans sa gorge escorchée.
Le Daim peureux de mesme, en aduisant de loin
Vn rempart tout nouueau, le franchit sans besoin,
De bonne heure prenant le plain d'vn grãd espace,
Sans estre tallonné d'vne abboyante chasse.
Mais il change d'apprests, & dés l'aube du iour
S'arme de son espieu, prend vn cor à maint tour,
Apparage

Apparage ses chiens, & diligent, attache
Les courants deux à deux, &, meine par l'attache
L*es leuriers au pied prompt, faisant cõduire au pas*
L*e limier plus pesant, de peur qu'il ne soit las,*
Deuant qu'au bois entrez on luy lasche la nasse,
Pour d'vn abboy tonnãt suyure vn cerf à la trace:
Ainsi trotte menu cet amas different
De chiens, qui rouge, noir, qui basset, & qui grãd,
Le charroy suit apres, qui au grand de sa charge
Porte fourches, filets, leuiers, & toille large:
L*es cheuaux attelez auant tirent de rang,*
Le dernier aux reins forts porte sur chaque flanc
L*e tymon faict à dos, couché dessus la selle,*
Le premier attaché à la longue fiscelle
R*espondante aux tymons, fumeux, marche deuãt,*
L*e second tire apres, le troisiesme grauant*
Ses pas sur le sablon, est suiuy d'vn quatriesme,
Qui pantelant d'ardeur trauaille tout de mesme:
Les rouës tournent court, & leur tour aduancé,
L*aissent vn double trac, où elles ont passé.*
Ja du bois il approche, où la meute arriuée
Des chiens forts à tenir, tient l'aureille leuée,
Le veneur tout premier entourne de ses rets
Les orées du bois, y delaissant expres,
Au lieu plus descouuert, vne large passée,
Pour inuiter au cours la venaison chassée
De son giste profond, les deux flancs de ce cours
Sont bordez de leuriers tapis en maints destours,

A qui, chauds du desir d'entrer dedans la course,
L'oreille se releue, & le crin se rebourse.
Les filets apprestez, il faict entrer dedans
L'espesseur de ce bois, les limiers clabaudans,
Vn tas de chiens mestifs, vne bande menuë
De coureurs aboyans par la forest chenuë,
Qui çà, qui là flairants, estonnent de leurs voix
Les vagabons Siluains, & les Nimphes des bois.
Ores, comme deuant, la forest sauuagere
Ne cache le daim prompt, ny la biche legere,
Le cerf au pied venteux, le cheureil plus mignard,
Ny les pas frais empraints du sanglier gras a lard:
Les ventres affamez de l'escadre sauuage,
Qui cruel ne se paist que d'vn rouge carnage:
Ores des bœufs puissants, tantost de gras moutons,
Au deffault de ceux-cy, se sont repeuz gloutons
De leurs concitoyens, que par apres l'on trouue
Piece à piece paitris au ventre d'vne louue.
Ainsi quand le veneur de l'espoir appasté,
Se promet tost de veoir vn cerf des chiens hasté
Entrer au cours flanqué d'embusches trompeResses,
Son espoir le deçoit, & ses vaines finesses
se dissipent en l'air, ains le vent coustumier
D'issir par ceste brecbe, au bruit de son limier
Seul en bruiant s'enfuit, car vne mesme rage
Que celle du veneur, a conduit au village
Ces hostes forestiers qui maigres, & dispos
Preferent iour, & nuict, leur repas au repos.

Cestuy donques forcé de leuer son embusche,
R'assemble ses filets, & de son corne huche
Ses limiers haletans, l'à suruient tout à coup
Vn ours beant de faim, suiuy d'vn maigre loup,
Qui, huez des bergers, se sauuent de vistesse,
Au trauers de ceux cy, dans la forest espesse:
Les leuriers descouplez legers courent apres,
Et le reste des chiens le suit aiusi de pres,
Lon oit vn bruit confus, & la nymphe enfantee
De leurs diuers abbois, vagabonde est portée
Or d'vne, or' dautre part, puis en vn seul endroit
Elle s'arreste court: l'à soudain tire droit
Le veneur my pasmé, qui, l'espieu dans la destre,
Trauerse lespesseur de la forest champestre:
Il recontre à labbort dans vn vallon ombreux,
Ses leuriers accrochez dessus l'ours genereux,
Qui sanglant se deffend, & cheut à la renuerse,
Du pied repousse l'vn, & de l'autre outreperse
Le cuir au poil r'assis, le veneur s'approchant,
Luy met dans le gosier le bout d'vn fer tranchant,
Si qu'estant au besoin despourueu de defence,
L'ame parmy le sang luy coule de la pance.
Cestuy mort, plus auant, de cent pas volontiers,
Le loup enuironné de mestifs, & leuriers,
Furieux se debat, & escumant de rage
Soustient contre ceux-cy, qui faute de courage,
Craignants sa dent mastine, & son accrochement,
L'attaquent tout de loin par abbois seulement:

Le secours au besoin aussi tost leur arriue,
L'assailly le voyant, plus rudement estriue
Contre ces importuns, faisant tour au trauers
Pour gaigner viste au pied, les poursuiuants legers
Drus, auancent le pas, le poursuiuent, l'attaignent,
Et hardis, de plus pres qu'au parauant le ioignent:
C'est donques à ce coup que ce fier animal
S'abandonne à la mort pour abbreger son mal,
Et soufre, patient, que son ame on luy tire
Par le gosier ouuert, pour l'oster de martyre.
Mais le peu de profit que l'affamé veneur
Sur le soir presque esclos, remporte du labeur,
Que soigneux il a pris en sa course champestre,
Luy sert tant seulement pour sa meute repaistre,
Et le gain coustumier que, marchant, il tiroit
Des sauuageres peaux que naguere il serroit,
Les eschangeant en or, & changeant l'or encore,
En vins, em chairs, en pain, defaillant, l'induit ore
A mespriser du tout les plus douillettes peaux
Des dains, ourses renards, cerfs, biches, louueteaux.
Luy donques de ce pas, estonné, se despite,
Laisse tout en lendroit, & quitte sa poursuitte:
Vn nouueau pensement succede à son ennuy,
La disette le geine, & croit que desmeshuy
L'on ne puisse trouuer sur le dos de Cybelle
Chose qui peust suffire à sa faim immortelle.
Son ventre toutefois outreperse des dards
D'vne poignante faim, luy met en main des arts,

Le fournissant à coup d'inuentions nouuelles,
Afin d'emplir le creux de ses larges fiscelles.
Car comme le Renard, pour euiter sa mort,
Faict en terre deux trous par ou il entre, & sort:
Et le Schyte, dit l'on, marchant à la bataille,
Met deux cordes à l'arc, de peur que l'vne faille:
Le marteau, tout ainsi, de l'abboyante faim,
A minuict, en plain iour, luy martelant le sein,
Le fera de rechef, pour sa bouche repaistre,
Auoir recours au plomb, au feu, fer, & salpetre:
Et desia m'est aduis que reuestu de blanc,
La saquebutte en main, & l'acier sur le flanc,
Ie le voy du matin, quand la blanche rosee
Cheute du ciel prochain, a la plaine arrousee,
Se trainer lentement parmy de grands herbiers,
Affin de descouurir quelques frians gibiers:
Là suruient vn cheuureil, aussi tost il l'aduise,
Et le chien abbatu, en mirant il le vise,
Le rouet vire-bruit, & du prompt virement
S'esprend sur le fouyer vn feu qui viuement,
Glisse dans le canon, ou sa flamme restrainte
Pousse le plomb dehors pour luy donner attainte:
Mais la beste craintiue, oyant le premier bruit
Du rouet desbandant, tout aussi tost s'enfuit
dedans le parc prochain, Nature, au grand dõmage
De cest archer, rendant chasque beste plus sage.
Ou, si fortuitement il l'attaint de ce coup,
Il n'en demeure maistre, ains vn fameilleux loup,

Ce pendant que cestuy va chercher au village,
L'aide d'vn contadin pour enleuer ce gaige,
Suruient accompagné d'vn affamé second,
Qui le logent entier dans leur ventre profond.
Or il faut que l'essay de sa main importune
Donne treue à Cybelle, & visite Neptune,
Pour voir si moins ingrat, que Bacchus, ny Ceres,
Courtois, il luy fera de plus riches apprests.
Tous ces maigres naigreurs qui, notez de paresse,
Ne se rangent au gros de la flottante presse
Des bourgeois de Tethys, quand le Pontique bord
S'appreste pour donner iusqu'au solaire port,
Non comme au parauant, demeureront arriere
Croupis sur les rochers, ou dessous la fondriere,
Mais contraints desormais de poursuiure son flux,
Ne reuiendront plustost qu'auecques le reflux,
Tels sont le Congre noir, les Seches escorchées,
La Raye, le Mulet, les huistres enrochées,
La lamproye de mer, le rouget, le mulart,
Le saumon prou charnu, la sole & le haubart,
Qui, comme au parauant, ne couurants le riuage
De leurs scadrons noueurs, euiteront la rage
De maints nouueaux pescheurs, qui pallissants de (faim
Tascherõt de les prẽdre au filets, & a l'haim.
Ie ne veux en passant, comme par oubliance,
Couurir sous le bandeau d'vn paisible silence,
Que ce monstre marin, dont l'enorme grandeur
Ne reçoit de pareil sous la large rondeur

Du Ciel au sein vouté, tant soit peu ne s'arreste
En vn lieu desormais, ains bruit, court, & tẽpeste
Dessous l'humide sein de la perse Tethys,
Redoutant les nochers, & leurs poignants outils,
Ou si fortuitement, aueugle, il se rencontre
Soubs leurs courbes vaisseaux, ferme, il se heurte cõ-
D'vn effort si puissant, qu'il abisme souuent (tre
Les pescheurs importuns qui le vont poursuiuant.
Mais le vieillard Nerée, ingrat, ne rescompẽse
Tous ces reffus qu'il fait à l'humaine indigence,
Par le don seulement d'vn doucereux gobeau
Tiré par l'alambic de l'amer de son eau.
La mer, qui tout ainsi que la veine du foye
Despenciere du sang, chez nos membres l'enuoye
Par maints estroits canaux, naguere diuisoit
Par la terre son eau, qu'elle subtilisoit
Par les rares tamis des roches entr'ouuertes,
D'ou naissent par endroits milles sources couuertes
De gazons verds-moussus, a present la retient
Dans l'espace borné du plain qu'elle contient.
L'homme demeure a sec, & quand la soif allume
Dans sa bouche vn tison, adonc, contraint, il hume
Quelque humeur espoissie, ou du fangeux bouillon
Qui reste au fond dormant d'vn escarté vallon.
Desia vers nulle part du monde ne se treuue
Riuiere, lac, estang, viuier, marest, ny fleuue,
Voire le Po fumeux, comme le Rhin germain,
La Seine bourguinonne, & le Tibre Romain

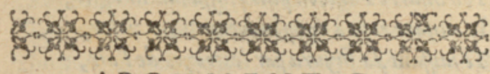
Le Rosne Lyonnois, & plus, ces quatre sources
Qui humectent l'Eden de leurs biaises courses,
Se retirent de nous, & tarissans leur eau,
Retournent pour iamais dãs leur premier berceau.
L'air, non moins que la mer, opposite & contraire
Aux humains affamez, ores desdaigne traire
Quelque goutte d'humeur de l'espoissy ramas
Qui flotte en l'air moyen, pour no⁹ moüiller ça bas.
Cestuy, plain de voleurs dont la chair sauourée
Donne contentement à la bouche alterée
D'vn Luculle Romain, autant, ou plus que font
Les coureurs d'icy bas, les nageurs d'Helespont,
Ia reserre la bride à leurs courses isnelles,
Qui du tout volontiers leur coupera les ailes,
Craignant qu'à l'impourueu, descendans icy bas,
L'homme ne les surprist par ses subtils appas.
Le tendre passereau, la douce colombelle,
Le sauuage ramier, la rousse tourterelle,
Le merle au poinzon d'or, l'allouette au bec creux,
Et le doré Phaisan au goust sy doucereux,
Loin loin de noz appasts, sous-fourrez de cordelles,
S'esloignent maintenant a longues tires d'ailes,
Vers vn air tout nouueau, ou l'on ne pourra plus
Les prendre au tresbuchet, aux filets, à la glus.
La becasse au long bec, pour fuir nos pantieres,
Craintiue, eschangera nos ombres forestieres
Aux marests incogneuz d'vn pais estranger,
De mesme que feront le Cygne riuager,

Le de-

Le delicat Heron, & la Cane dépeinte,
Cherchans vn mesme ciel, pour vne mesme crainte.
Hé! que feras-tu donq', peuple desconforté,
Car si tu te reclame à ton brach moucheté,
Pour leuer la Perdrix craintiuement debile,
Ton bisarre Faulcon plus puissamment agile,
L'auisant tout à coup moyennement voler,
Te laissant, la suyura par les voyes de l'air,
Et pour soy, non pour toy, en ayant fait la prinse,
Mesprisera soudain ton ingrate maistrise.
L'hõme pauure de soy, qui n'a pour tout secours
Que l'aide de ses mains, qui vit de ses labours,
Non comme l'ôt brutal qui sur la terre herbeuse,
Parmy l'air roussoyant, & dans l'onde baueuse,
A ses mets preparez, ne fait point de repas,
Qu'il ne le se prepare au trauail de ses bras,
Mais n'ayant de quoy faire apprest pour sa despẽce,
En vain de ses labeurs espere il recompense.
O dommage commun, par qui l'enfant soigneux
De rendre à ses parens les bien-faicts receus d'eux,
Ne peut conduire à chef le deuoir qui l'incite,
Tu fais que desormais l'opulent ne merite
Enuers le souffreteux, tu fais que l'enfançon
Affamé, ne se paist de l'air d'vne chanson,
S'aduisant au besoin qu'au lieu d'vne mamelle,
Dans son sein mal vny, sa nourrice recelle
Vn bissac plain de vent, ô dure pauureté!
Par toy demeure esteint le feu de charité,

Et l'homme en ta presence a l'homme ne peut faire,
Bien qu'il ait bon vouloir, plaisir en son affaire,
Et bref, par ton malheur, dedans ce champ desert
Ma graine se consomme, & ma peine se pert.

Fin du troisiesme iour.



ARGVMENT DV Quatriesme iour.

C'Est vne chose repetee en plusieurs endroits de l'escripture saincte, que ces trois signes doiuent preceder le Iugement dernier, oū fin du Monde, asçauoir la Guerre, la Famine, & la Peste: des deux premiers desquels l'Autheur à parlé aux deux iours precedents. Maintenant il parle du dernier qui est la Peste, soubs laquelle il comprēd toutes sortes de maladie: faisant icy vn traitté des principales, & plus communes, par les quatre saisons de l'annee, comme elles sont coustumieres de regner, & aduenir en icelles. Ce que au parauant qu'il commence, il s'excuse tacitemēt enuers nos medecins, soubs la personne empruntee de Phœbus, qui, comme l'on dit, monstra premier, & enseigna la medecine

aux hommes: Disant que ce qu'il en escrit maintenãt, n'est pas pour mespriser leur art, d'autant qu'il faut rapporter ce qu'il dit au temps aduenir lors que le monde voudra prendre fin. Au parsur il dit en passant, sur la fin de ce iour, qu'il craint d'ẽcourir la cẽsure des hommes entendus en la Medecine d'auoir entrepris de traitter ce subiect, veu qu'il n'en auoit onc faict profession, la où il prend occasion de clorre, & fermer ceste iournee.





QVATRIESME IOVR DE LA SEMAINE DE M. Q. Sieur de la Tousche.

DE LA PESTE.

PODALIRE *qui vois qu'auiourd'huy ie mesprise*
Les reigles de ton art, que sans profit i'espuise
Tes tresors donne-vie, & que ie cueille en vain
Les simples reparans l'aise du corps humain,
Et dont souuentefois l'instinct des brutes mesmes
S'aide contre l'effort de leurs douleurs extresmes:
Pense que ce n'est pas vn enuieux desir
De mespriser ton art, qui me faict or' choisir
Ce langoureux subiect, pour apres la famine,
Vouloir, en me doulant, blasmer la medecine:
Mais c'est le sort futur qui, s'opposant direct
A vos diuins efforts, enfante ce subiect,
Conceu dedans mon ame, où la mordante enuie
Ne peut encontre aucun prendre source de vie.
Toy, Phœbus, qui premier donnas cõmencement
A cet art non humain, dont tu peux iustement

Te dire estre l'autheur, si en ce ie m'oublie
De le dire inutil, pere ie te supplie
Ne le prendre à l'estroit: car ie ne pense pas
Que tout ce que l'on voit soubs ton doré compas
N'imite ton vouloir, & comme ta lumiere
Nous fait voir de tous corps la naissance premiere,
Que de mesme absc͂osant les rais de tes beaux yeux
Tu ne tires à coup l'ame qui est en eux.
Car ie sçay que c'est toy qui de ta face ardante
Chaque iour donnes vie à chaque verde plante
Qui tapisse nos champs, & que mesme tu fais,
Par la rare vertu de tes scintillans rais,
Que le Dictame prend auecques sa naissance
Au retours du Printemps, la secrette puissance
De garentir le cerf de ses mortels abbois,
Si tost apres le coup il le masche vne fois.
Mais de mesme ie sçay qu'en retirant ta force
Que maint tyge fueillu cache soubs son escorce,
Toy-mesme causeras que tous ces plants diuers,
Sans vertu faniront auecques l'Vniuers.
Par toy d͂oques, Phœbus, mainten͂at ie m'excuse,
Car sans toy ie ne veux que ma piteuse Muse
Entame ce subiect: Sus donc, diuin Sonneur,
Tallonne mon dessein d'vn celeste bon-heur,
De peur que l'air mauuais, pesteux, & lamentable,
Par où ie passeray ne me soit dommageable.
Le criné conuaincu par l'attestation,
De cent yeux deposans de sa condition,

Apres que le remord de tant de malefices
La faict manifester ses moins coulpables vices,
Le Iuge bien souuent non moins dur que clement,
Apres maints doux propos, applique le tourment,
Pour contraindre cettuy qui de son gré refuse
Hautement confesser le faict dont on l'accuse:
Il luy baille or' le feu le cuisant iusqu'à los,
Maintenant luy retord les bras contre le dos,
Puis pour tiers appareil, peu deuant qu'on le meine
Iusques au lieu public, luy baille vne autre geine,
Telle que bien souuent le crime n'attent pas
Ny l'heure, ny le lieu, de son borné trespas.
L'Eternel tout ainsi aux bõs plus doux que pere,
Mais aux fiers assasins plus cruel, & seuere (reur
Que tous ces vieux tyrãs dõt les faits plains d'hor-
Au moindre souuenir nous font trembler de peur,
Voiant les mains du fils plus dur qu'vne vipere
Teinctes au sang natal de son caducque pere,
Le frere conuaincu d'auoir trop inhumain
Tollu sa portion à son frere germain,
Bref l'homme sans soucy auoir par deference
Perdu de ses beaux dons la viue souuenance,
Dieu, dy-ie, pour ce faict indigné iustement
Contre l'homme cruel, trompeur, sans sentiment:
Apres que la douceur d'vne voye modeste
N'a peu nous destourner vers le fanal celeste,
Il s'est, non sans raison, irrité contre nous,
Soudain mettant au champ son plus aigre courroux

A celle fin de rendre & visible, & notable
L'horreur de noz pechez, & sa loy equitable.
Tantost par le succes de maints aspres combats,
N'agueres par la faim, ores par le trespas,
Car apres que l'effort d'vne cruelle guerre
A du sang des humains trempé toute la terre,
Qu'ils ont senty depuis le conflict inhumain
D'vn general deffaut, d'vne commune faim,
Or' pour derniere attinte a bon droit vengeresse,
L'homme iniuste supporte vne telle detresse,
Qu'encores qu'il ne soit esloigné du trespas,
Il luy faut auant temps franchir ce dernier pas.
Muse mon seul espoir, ma compagne fidelle,
Desbouche maintenant la source perennelle
De ton nectar diuin, & fay qu'en ton appuy,
Medecin tout nouueau, ie visite auiourd'huy
Les mallades futurs, ou le mary sans blasme,
Perira despourueu du secours de sa femme,
Le pere de l'enfant, le frere du germain,
Le cousin du cousin, le filleul du parrain,
Qui pour effectuer leurs desseins charitables,
Seront lors despourueuz de remedes curables.
Or ce tiers chastiment dont le ciel irrité
Menace de cent maux nostre posterité,
Ne fera moindre eschet, ne fera moins d'outrance
A ces chetifs mortels, que la dure puissance
De l'indomtable Mars, ou que la pasle faim,
Coniurez ennemis de nostre genre humain.

Car l'homme souffreteux, le laboureur agreste,
L'honnorable bourgeois, & le Noble plus leste,
Seulets n'espromueront ses rigoureux efforts,
Mais les sceptres dorez des Princes les plus forts,
Soubs-mis au cas futur d'vne tempeste telle,
Cherront dessoubs le faix d'vne peste mortelle:.
Peste qui seruira de sergent ameneur
A l'impiteuse mort, Comme vn chien au veneur,
Le Faulcon haironnier au gibayeur sans chasse,
La glus à l'oyseleur, au pescheur la filasse,
Qui tous peuuent surprendre en autant de façons
Le Lieure, la Perdris, des oyseaux, des poissons,
Tant le cruel destin, sur la fin de nostre aage,
Vomira contre nous, & d'enuie, & de rage.
Au vigoureux Printẽps, que les arbres gõmeux
Poussent hors de leur tronc maint fueillage rameux
Par l'effort naturel de l humeur qui redonde
Du fond là où s'estend leur racine feconde:
La bilieuse humeur qui regorge en nos corps,
Au fleury renouueau paroist par le dehors,
D'où naissent tant de clous, de morennes, de galles,
Si chaudes au dedans & au dehors si salles,
Que l'infecte poison de leur noire liqueur
Causera bien souuent vn dernier mal de cœur
A nos dolents neueuz, que la cendre menue
De l'escorce du Saule en farine moluë,
Et mise dans l'aigreur du vieillard Dircean
Cuit aux rais Titanins par l'espace d'vn an,

Pour de ce liniment enduire la partie,
Qui, grosse de tumeur, n'est encores partie:
Bien peu profiteront à l'homme, dont les clous
Produiront à foison de la roigne, & des pous,
Sans que le feu sacré d'vne ardente priere
Le puisse deliurer d'vn si puant vlcere.
Ie ne nie pourtant, comme font tant d'esprits,
Or' d'vne bouche impure, ores par leurs escrits,
Que des Saincts bien heureux la faueur secourable
Ne nous soit bien souuent en nos maux profitable,
Lors qu'ils daignēt, de grace, enuers le S. des saints
Implorer guerison pour les hommes mal sains.
Le respect naturel où ma chere Bretaigne
M'oblige volontiers, commande que i'enfraigne
Le silence rustic que me veut imposer
Vn ignare soupçon, qu'en voulant exposer
Les belles raretez que ie remarque en elle,
L'*estranger n'estimast ma plume peu fidelle,*
S'*aduançant, sans autheur, de produire en auant*
Tant de miracles saincts qu'elle a faict cy deuant.
I'en appelle à tesmoin, en preuue si commune,
Tous les francs citoyens de Brest à Pampelune,
Sinon tous, ains autant que l'Euripe en vn an
Va de fois & reuient chez son pere Ocean:
Ceux cy dignes de foy, & dont l'experience
Estaye mon propos d'vne ferme asseurance,
Diront que se voyans de morernes couuerts,
Ils ont cherché secours de maints vnguents diuers,

Extrait du vif amas de cent diuerses sortes
D'herbes fortes de soy, mais conioint es plus fortes,
Dont l'effect toutesfois à sy peu de-monstré
Leur puissãce enuers eux qu'vn chascũ d'eux frustré
De tout humain secours, faisant heureuse adresse
De ses vœux larmoyants a la celeste presse,
A recouuert santé par la force d'vn bain
Que la gent Armorique a de l'heureux sainct Main.
De mesme qu autre part de la mesme contrée
Se void vn clair surgeon, ou la personne outrée
De la goutte aux gros nœuds soigrãt de cest humeur
Peut en bref appaiser sa fascheuse tumeur.
Ce n'est pas que ceste eau de sa propre substance
Se puisse vendiquer vne telle puissance,
Ains, benisté, elle sert de moyen seulement,
Par lequel mon patron opere sainement
A l'endroit des humains, C'est toy, Dieu Tutelaire
Apres le Dieu des saincts, qui me serts d'exẽplaire,
Et qui des bords pecheurs de mon giste natal
Me receuz par baptesme en ton berceau Royal.
Mais le fil doux-coulant d ces Ondes emporte
Mon esquif a vau-leau, que d'vne main peu forte
Ie ne puis arrester, pource il faut que des deux
Pressant le gouuernail, ie m'ãchre aux bors herbeux
Pour là chanter qu'enfin le ciel par trop seuere,
Ny par encens fumeux, ny par humble priere,
Ne pouuant s'amollir, nos plorables neueux
En vain presenterõt aux saincts leurs tristes vœux.

He ! combien en void-on, mesme de la noblesse,
Qui n'ont aure element que leur tendre mollesse,
Prendre au temps renouueau vn complet vestemẽt,
Sans cousture basty, d'vn si sale excrement?
Sans que le Chirurgien, ny par art, & vsage,
Puisse onques empescher que cette lente rage
Ne dechire leur peau, & ne ronge sans dents,
Leur chair dessus les os, leur mouelle au dedans.
Ie scay qu'ẽ maints endroits, mesme de nostre Frãce
Se trouuẽt maints ruisseaux, dõt la force, & puissãce
Produite de l'alum, du Bitume glueux,
Du Salpetre gelé, & du Soufre fumeux,
Preserue maintenant nos corps de pourriture,
Et pourrys, les reuest de leur viue charnure:
Mais l'ingrate Thetys tirant à soy ses eaux,
Dessechera l'humeur de tant de sains ruisseaux,
Qui seront sans vertus, estants priuez de source,
En ce temps que le ciel voudra borner sa course.
Le mal contagieux du Syrien Naman
Desormais, par les eaux du fleuue de Iourdan,
Non plus que par l'humeur de la trouble Piscine,
Ne pourra se purger de sa galle-resine.
Ie compare vn enfant en son aage premier
A la moitte verdeur d'vn seiour primtanier,
Et dy que tout ainsi qu'vn printemps frais-humide
Noz corps emplis d'humeurs par sa puissance vuide,
De mesme l'enfançon purge son tendre flanc
Bien souuent des humeurs qui procedent du sang

Congelé par l'amas d'vne crüe semence
Qu'il prend en l'amarry dés auant sa naissance:
Telles chaudes humeurs repoussées dehors,
Maintenant par embas, ores par sur le corps,
Rendent sa molle chair, & sa teste plus dure,
Plus infectes cent fois que quelque peste impure.
Tels sont le roide flux de son ventre pleureux,
La dommageable dent des vers longs, & glaireux,
La teigne sur le chef, la roigneuse verolle,
La tumeur sans humeur de la chaude rougeolle:
Et tous ces tendres maux que nos cheris enfans
Esprouuent maintenant en leurs nouueaux printãs,
Qui les priuans alors de leur santé premiere,
Cruels, les pousseront du bers dans la biere,
Sans que le sain secours qu'à chaque mal diuers,
Adam, pour maintenir son petit vniuers,
Receut au premier iour de sa virile enfance
De la prouide main de l'Eternelle essence,
Puisse oncques resister aux furieux assaults
Qui leur seront liurez par mille & mille maux.
Au ventre lasche alors sera peine perdue
De faire aucun apprest de farine moullue
De froment destrempé dãs vn vin chaud vermeil,
Pour des deux cuits ensemble en faire vn appareil
Sur le ventre applicable, ou d'ongnement de lye
De vin ia vieil assis, ny de molle bouillie
D'Auoine, & de Millet, prise à certain repas,
Puis que l'art ne peut riẽ cõtre vn fatal trespas.

Le Coriandre infus aux doux ius de Grenade
Ne pourra soulager le ieune enfant malade
Des vers entrelassez, qui comme fiers mastins
Vont rongeant peu à peu ses caues intestins,
Traistres vipereaux, qui prenans nourriture
Chez leur hoste deceu, luy donnent la torture
Pour salaire, & paiment des viures qu'à foison
Ils despencent, goulus, dans sa propre maison:
Ainsi le fier soldat qui a de nuict surprise
Le toict d'vn paysan, ayant tout mangé, brise
Meubles, vaisseaux, outils, &, comme non content,
Va saoul du bien d'autruy son hoste tourmentant.
Les enfans de Chiron ne trouuans plus idoine,
Pour la teigne arraser, le suc de Chelidoine,
S'estonneront vn iour qu'auecques la douceur
Du miel entre-meslé, ceste humide noirceur
Promptement ne desseche, ou que l'aspre saumure
Ne pourra nettoyer la tendre cheuelure
De leurs mols nourrissons, qui auront la pasleur
Pour marque sur le front de leur tendre douleur.
A la chaude rougeolle, & la verolle verte,
Dont leur humide chair lors se verra couuerte,
Les medecins futurs n'auront medicament
Qui leur puisse apporter aucun soulagement
En ces maux naturels, dont la force traistresse
Priuera tels enfans de leur proche ieunesse.
L'vn de ces maux fascheux d'vn rougeastre pinceau
Brusle, & peint tout ensẽble, & la chair & la peau,

D'vn pauure patient, sans qu'vne telle flamme
Ny la chair, ny la peau de ce malade entame.
Peau qui ressemble au verre ayãt soubs sa rõdeur
D'vne viue chandelle, & la flamme, & l'ardeur,
Le feu flambe au dedans, sans que ceste lumiere
Consume en trauersant la luisante verriere.
Ce mal qui n'est que feu dans nostre chair espris,
Par l'onde ne s'esteint, ains il met à mespris
Ces refrigeratifs, dont nos mains medecines
Souloient au-parauant estouffer ses racines.
Cõme au tẽps le plus chauld, quãd les rais dessechãs
Du plus proche midy, boiuent l'humeur des chãps,
Le berger matineux qui, penible, achemine
Quant & soy les outils de sa maigre cuisine,
Se repose à l'abry de quelque buis touffu,
Où d'vn soin mesnager met son pot pres du feu
Qu'il irrite, importun, d'vne bouche venteuse,
Mainte Bluette sort dans la brosse rameuse,
Qui des fueilles aux troncs estendant son ardeur,
Cendroye tout ce buis, sans que par la froideur
De la Nymphe prochaine à cruches aportée,
Sa course à flots bouffans puisse estre onq' arrestée.
L'autre n'obmettãt rien que la tresse, et les yeux,
Desguise nostre corps d'vn habit chassieux,
Plastré d'vn souffre noir qui la chair outreperce,
Et soubs son pesant fais les tient à la renuerse:
Sans que le suc tiré du sauuage Prunier
Par l'alambic crochu, ny le ius saffrannier,

Ensemble, ou separez, par eux pris en breuage,
Puisse alonger d'vn poinct la trame de leur aage.
Ie mettois en oubly cet incurable mal
Qui domta autrefois le Thebain domte-mal,
Mal qu'est presque commun à l'imbecile enfance,
Pour autant qu'elle porte vne espoisse abondance
De grossiers vapeurs que le sang bilieux
De l'estomach enuoye à la source des yeux:
Ceux qui par le moyen d'vne docte lecture
Ont visé de plus pres les secrets de Nature,
Tiennent pour arresté qu'vne telle douleur,
Du nom de mal caduc, naist de ceste vapeur,
Qui regorgeante à mont la capitale veine,
Bousche les ventriculs de la ceruelle humaine,
Si que le cerueau froid, qui pource ne iouyt
De ses esprits vitaux, tout soudain s'esblouyt.
Mais si dés à present l'homme n'y remedie,
Doutant des vrais motifs de ceste maladie:
Hé: qu'ay-ie de besoin de dire que le ius
Du Coriandre espreint, n'y profitera plus?
Et toy mal estranger, qui de l'Inde nuitale
Es venu te camper sur les bords de l'Itale,
Prenant maints noms diuers, tãtost d'Americain,
D'Espagnol, de François, & de Neapolitain:
Dea tu merites bien qu'icy ie te remarque,
Pour deuoir estre vn iour des outils de la Parque
Encontre nos neueux, puis que des maintenant
Tu vas superbement en triomphe menant,

Courbez deuant ton char, la pompeuse Noblesse,
Les Herculs, les Hectors, & l'ardente ieunesse:
Par toy, l'hōme approchāt du Printēps renouueau,
Ainsi que le serpent, laisse sa vieille peau,
Et le mesme par toy, deuant l'aage chenue,
Sans barbe, & sans cheueux, porte la teste nuë.
Mais outre que ce mal tels effects produira
Dessus l'aage dernier, d'abondant il sera
Incurable du tout, sans que la saincte plante
Qu'aux Indes d'Occident la dextre benissante
De l'Autheur de tout bien y sema de tousiours,
Contre ce mal honteux leur donne aucun secours.
Or d'où viēt qu'auiourd'huy chaque saisō diuerse
Dōne aux pauures humaīs maīte, et maīte trauerse,
Et que ce que Nature auoit iadis construit
Le tout pour nostre mieux, c'est ce qui plꝰ noꝰ nuit.
L'Esté bouillāt d'ardeur n'est en riē moins seuere
Contre nous, que n'aguere estoit la Prime-vere:
Car il a tout ainsi que ceste autre saison,
Tousiours auec soy sa mortelle poison:
L'homme en Esté cuidant ses appetits repaistre
Des fruits cruds q̄ Pomone en sō verger fait naistre,
Feuure de son malheur, aualle quelquefois
Le morceau qui l'ameine à ses derniers abois:
» Comme du fruict non meur l'humeur indigerée
Qui reste en l'estomach, cause la Diarrée
Par qui nos nerfs perdans leur suc nourricier
Que le foye souloit, fidelle despensier,

Leur

Leur departir entr'eux par iuste symmetrie,
Perdent l'aspre vigueur de leur force flestrie.
Quel ordre est-ce en Nature aussy tost requerir
Le morceau qu'elle donne au corps pour se nourrir,
Qu'a peine le laisse elle en l'estomach descendre,
Qu'il faut, comme par force, aussi tost le luy rẽdre?
C'est vn fiel boüillonneux qui, s'estant applacé
Dans le vuide profond de l'estomach glacé,
Cause vn vomissement qui mal-gré nous reiecte
Ce que nostre appetit auidement souhaitte.
Mais les aspres chaleurs que le chien d'Orion,
Et le bruslant Phœbus logé chez le Lyon,
Dardent à mesme coup dessus nostre demeure,
Accroissent tellement la flamme interieure
De nos corps chaleureux, que de nuict, & de iour,
Nous esprouuons ce feu qui s'augmente tousiour:
Car ceste viue ardeur premierement embrase
Nostre cœur chaud de soy, seruant comme de base
Bien propre à receuoir ce bruslant element,
Dont le cœur par trop plein en faict departement
A noz membres prochains, qui de mesmes en dõnent
Vn autant a ceux là qui le plus s'en esloignent:
Ainsi la chair aduste, & les nerfs, & les os,
Font que le corps entier demeure sans repos.
C'est de là que la fieure auarement cruelle
Extraict son origine, & de la qu'on l'appelle
De tant de noms diuers, selon qu'elle produit
Maints effects differents dont elle nous destruit.

Celle qui moins nuisible, ains plus souuet envoye,
Sa dessechante ardeur dans nostre humide foye,
Est celle dont l'effort ne donne aucun relais
Au pauure patient, qu'elle accable du fais
De son mal continu, & qu'elle tient sans cesse
Dans sa couche espineuse atterré de foiblesse.
L'autre qui prochement regne en ceste saison
Ressemble tout à faict quelque rouge tison,
Dont l'extreme chaleur tant soit peu ne s'appaise
Mais qui de plus en plus ard cõme vne fournaise.
Outre que la vertu de cet aspre chaleur
Apporte aux sens humains vne griefue douleur,
Elle nous met souuent en telle resuerie,
Que de là par apres nous tombons en furie,
Et perdons pour iamais nostre humaine raison,
Y laissant pour vn temps nostre crespe toison.
La tierce my-partit par égalle mesure
Le temps enfant aile de la claire voûture,
Qui nous suçant en huy la moëlle des os,
Le l'endemain apres nous delaisse en repos,
Puis au troisiesme iour, viue, elle recommence
Ses efforts demy-morts, & bastit sa naissance
Dessus les fondemens de son my-froid tombeau,
Faisant d'vn noir cachot vn logis tout nouueau.
La quarte marche-tard, mais d'autãt plꝰ nuisãte,
Qu'elle rend par son feu la personne tremblante,
Qui, esteinte, ce semble, en nos membres s'esprend
Par le laps nourricier du delay qu'elle prend.

Comme le vif charbon qu'vne humble mettayere
Laisse, sans y penser, cheoir sur vne littiere,
Ne meurt enseuely soubs le glé craquetant:
Mais tant plus il y dort, & plus va dilatant
Sa secrette chaleur, qui tout à coup s'esueille,
Rongeant le sec amas de froment, ou de seille,
Et des vents secouru, le broye en peu de tans,
Le departant apres auecques les Autans.
Soudain que l'vne d'eux de nos veines s'empare,
Le froid auant le chaud subitement desmare,
Causans par leur debat vn pareil tremblement
Dedans nos tiedes corps, que fait le brouillement
Et du froid, & du chaud, dans la vogante nue,
Quãd leur cõtraire effort tout l'air vẽteux remue.
La feruente chaleur du bouillonnant Esté
Vuide souuentefois de son impureté
Nostre humide cerueau, dont la crasse trop vieille
Bousche les torts conduits de nostre double oreille.
De là l'homme reçoit si grand empeschement,
Qu'au defaut de ce sens, decroist l'entendement,
Ainsi qu'vn trou bouché qu'vne corde trop lasche,
Qu'vne dent mal en ordre, ou qu'vne foible gasche,
Rend le fifre enroué, donne au luth mauuais son,
Difforme le parler, nuist au cours d'vn chalon.
Nostre bouche en pareils a sa fatalle playe
Quãd le rouge auãt-chien sur nous la gueule baye,
Faisant qu'vn chaud amas de grossieres humeurs,
Au lieu de se dissoudre en humides sueurs,

Glace & brusle a la fois noz veinettes rameuses,
Et les plus tendres nerfs de noz dents raboteuses.
A peine mon esprit pourroit adiouster foy
Aux parolles d'autruy, sy, expert, ie nauoy
Senty quel est ce mal, & suporte sa rage,
Non sans vn dueil extreme, au plus gay de mō aage.
Par la mesme raison, l'incurable Cancer
Naist en petits esteufs que l'on voyt s'amasser
Dans la plus tendre part de nostre chair humide,
Pareil au Cancre vif de la plaine liquide,
Qui lentement chemine a maints torts auirons
Parmy les champs salez, ayant aux enuirons
Mille moindres que luy, qui de façon semblable
Rament, en viuotant, par l'onde, sur le sable.
Mais a peine pourront aux siecles aduenir
Noz neueuz esplorez a ces maux subuenir,
Bien que pour opposer à la dissenterie
Ils meslangent en vn par iuste simmetrie,
La cendre d'os humain auec la rougeur
Restrictiue à l'effect, du Pæan vandangeur,
Car l'expert medecin qui aura dans sa caue
Le doux ambre Angeuin, & le pourpre de Graue,
Au ventre mol de soy iamais n'ordonnera
Celluy la laxatif, ains plustost luy don'ra
De ce pourpre engroßi, dont l'humeur plus espesse
Que du blanc trop subtil qui sa vertu ne presse,
Penetre plus a tard le delié tamis,
Que ne fait l'Angeuin dessus le mesme mis.

Neuf grains d'ail detrẽpez dans vn peu de saumure
Auec autant de poiure a la noire pelure,
Reduits a sept apres, puis à cinq seulement,
Ne pourront retenir le creux vomissement:
Encores que, Chrestien, ie pense d'auantage
Estre vn charme sorcier, qu'vn naturel breuage,
Mais qu'y pourra sathã, puis que les saints heureux
Ne pourront nous aider en ces maux langoureux?
Celuy que le trauail d'vne fieure ennuieuse
Retient tout vn long temps sur sa couche plumeuse,
S'efforce pourneant d'y mettre empeschement,
Sy n'est par le moyen d'vn noueau changement:
Mais noz neueuz cuidants par ce nouuel eschange,
En bref se depestrer de ce malheur estrange,
Tomberont en chaud mal, biẽ qu'ils soignent la peau
D'huylle chaude meslee en la froideur de l'eau.
La cerise confite en la saueur plaisante
Du sucre Candien, ne sera suffisante
Pour appaiser ce feu, non plus que la froideur
Du pauot ne pourra temperer son ardeur.
Le fieureux tierce-lict, encores qu'il aualle
Auec vn œuf my cuit la punaise estiuale,
Ne sera deliuré, combien que tous les deux
Soiẽt ensẽble autãt sains que cettuy semble hydeux,
Comme on void bien souuent qu'vn poison mortifere
Pressé d'vn doux adioint, est apres salutaire,
Et que cela de soy, qui n'a point de pouuoir,
Aidé par vn second, sa puissance faict voir.

La quarte plus fascheuse à peine nous delaisse
Depuis qu'elle a pris pied sur l'humaine foiblesse,
C'est pourquoy l'homme doit donner empeschement
Au mal naissant encor dés le commencement.
Nos neueuz toutefois armez de diligence
Pour preuenir ce mal desarmé de puissance,
En vain s'oindront le corps d'huile de Scorpion,
Ny du noir Mithridat feront vne onction,
Pour l'espine du dos, pour le front, pour la temple,
Pour la plante du pied, & pour la main plus ample.
La souësue douceur du profitable miel
Ne pourra plus vuider les aureilles du fiel
Qui du cerueau descẽd, et dãs leurs trous demeure,
Au lieu de se purger par leur torte embouc heure.
Le miel mesme confus auec la blanche fleur
Du laict dessus cramé, n'ostera la douleur
De la bouche vlcerée, où les Meures my-meures
Oinctes de miel rosat, n'osteront les blessures
De leurs chãcreuses dẽts: Mais, bõs dieux! que serõt
Nos pleurables neueuz, quand viendra qu'ils serõt
De chancres tous couuerts, ne trouuans ia personne
Qui leur peust mettre en main du Petun de Lisbõne,
Herbe dont les effects vtils, & merueilleux,
Or' rediment nos corps des maux plus perilleux?
Voicy venir l'Automne auec son fruictage,
Apportant aux humains beaucoup plus de dõmage
Que de bien & profit, si la posterité,
Reduicte au poinct chetif de la necessité,

Reçoit encor vn coup de la riche Pomone
Quelques fruicts sauoureux au retour de l'Autõne.
Le prince Aolien relaschant en ce tans
La bride aux postillons de ses pesteux autans,
Impiteux, soufflera mainte fieure incogneuë
Dessus les habitans de la terre chenuë.
Toy, qui pendant l'ardeur du chaleureux Esté
T'es veu greué de mal & priué de santé,
Prends garde à la saison qui fait choir de son ante
Le fruict cuit par les rais d'vne chaleur ardante:
Car la Parque en ce temps à tout sa large faux
Couppe pied bien souuent aux plus meurs animaux.
Hé! qu'est-ce que ie voy, quelle mer se desborde
Parmy tout l'vniuers, quelle eau si sale & orde,
Auec des flots sãguins, cour par nos chãps Frãçois,
Est-ce la rouge mer? Non, ce n'est elle, ainçois
Vn flux de sang commun dont la rouge abondance
Empourpre maintenant presque toute la France:
Mal dont les durs acces enfantent tant d'ennuis,
Qu'au plus fort patient il est tousiours aduis,
Que cent rudes bourreaux luy tirent ses entrailles
Auec le bout pinçant de cent rouges tenailles.
Cet effect prend subiect de la trop grand chaleur
Des esprits remuez, estouffans de douleur
Les hommes plus mouuãs, dont la prõpte allaigresse
Faict en eux regorger ceste humeur rouge-espesse.
Mais les moins rigoureux, à qui l'aage plus meur
Semble oster à la fois, & le mal, & la peur,

Ne faisants point du tout, ou bien peu d'exercice,
N'euiteront ce mal ny par autre artifice:
Sy que les ieunes d'ans, & les hommes ja vieux,
Seront soumis ensemble a ce mal ennuieux,
Qui portant l'œil bandé, faict aussi peu d'estime
D'attaquer vn grād Roy, que l'homme plus infime.
La pesante ratelle assize au pres du cœur,
Offensée ne tue, ainçois tient en langueur
Celuy qui son plaisir à sa santé prefere,
Et qui se va paissant de maint fruict mortifere.
Car outre qu'en Automne en s'enflant elle faict
Paroistre nostre flanc plus gros, & plus refaict:
De l'vlcere fascheux de la mesme ratelle
Des poulmons abbreuée, vne liqueur ruisselle,
Qui grosse ne pouuant les pores deboucher,
A la longue s'aigrit entre cuir, & la chair.
Pendant ceste saison que les vuides bocages
Se despouillent du tout de leurs tenues fueillages,
Vne maigre phtisie accable bien souuent
Soubs vn fardeau leger, l'homme ne receuant
Profit de ce qu'il mange, & qui boiuant sans cesse,
S'efforce d'humecter la trop grand secheresse
De ses poulmons venteux, qui sans chaleur soufflāts
Ne cuisent desormais les viures dans les flancs:
Sy que l'homme approchant de son heure supreme,
De son humeur s'abreue, & se paist de soy mesme.
De la vient que le corps, pesant, se refroidist,
La force luy defaut, chasque nerf s'engourdist,

L'esprit vital se perd, sa moëlle desseche,
Le sang figé deuient, & son boyau s'empesche,
Ne pouuant ia tirer la moindre goutte d'eau
Du marest endormy de son reclus vaisseau.
C'est delà qu'ẽ nos corps naissẽt tãt d'ordes pestes,
Suyuies d'vn scadron de cent fieures molestes,
Qui s'esprennent par fois dans les grandes citez,
Accablant de malheurs, noyant d'aduersitez
Les bourgeois sans support, dõt la plus grãd partie,
Pour euiter la mort, euite sa patrie.
C'est toy, charbon ardẽt, c'est toy, rouge brandon,
Qui seul icy deuois me seruir de guidon,
Parmy les coings obscurs de ceste maladrie:
C'est toy, peste, c'est toy, dont la bosse pourrie,
Pour te pourtraire au vif, pleine d'vne encre espois
Deurois ores seruir de crayon à mes doigts.
Mais d'autãt que l'effort du moindre mal qui presse
Nos neueux demy-morts, tout de mesme les blesse,
Qu'vn air contagieux dont la pointe se peut
Euiter, ou guarir, aussi tost, si Dieu veut,
Que du pl⁹ simple acces, qui passãt d'heure en heure
Tant soit petit, ne laisse vn traict de sa demeure.
Or' libre , ie me plais d'vn oblique discours
Accompagner le char de l'astre enfante-iours,
Et, suyuant Apollon, veoir en vne iournée
Tous les maux donne-mort d'vne parfaicte année.
Les remedes communs, dont l'on vse en ce tans,
Afin de resister à ces maux inconstans,

N'aurõt plus de vigueur, n'aurõt plus de puissance,
Quand nos neueuz mal sains, pour faire resistance
Au flux de sang par bas, feront vn composé
Du membre genital d'vn Cerf, puluerisé,
Et de l'eau de Plantain, le tout pris en breuage:
Ou bien au flus qui sort par le plus haut estage
De l'humain bastiment, approchant de ce sens
Qui iuge par l'odeur, de la poudre d'encens.
Estreigne qui voudra d'vn renoué cheuestre
Le doigt plus aguisé de la paulme senestre,
Qui voudra face encor' vn pinceau de ses doigts,
Pour tirer de son sang sur sa face vne croix,
Iadis heureux tesmoin de la reserue sainte
De ceux à qui l'auoit l'Ange sur l'huis dépeinte:
Ce remede commun, ny ce fidel espoir,
Ne le garentiront des eaux de l'Orquenoir.
Le Coral destrempé dans l'humeur Acheloise,
L'huile Irin meslangée à la mente Gregeoise,
Ne pourront desenfler la ratte, & le costé,
Elle pleine d'humeur, luy d'vn vent arresté.
La subtile vertu de l'onde de Melisse
Ne pourra deuant soy pousser l'eau qui se glisse
Entre la tendre chair, & la plus dure peau,
Non plus que la liqueur d'escorce de Sureau.
L'humeur qui des poulmons tardiue ainsi decoule
Dãs les sombres cõduis de la chair qu'elle empoulle,
Est telle que ceste eau qui tombant lentement,
Par sur vn toict moussu, dans vn vieil bastiment,

Où l'on voit que l'humeur trouuãt ceste ouuerture,
Rongearde va changeant le bois en pourriture,
Dommage, qui trop tard par le maistre apperceu,
Met le logis abas deuant qu'il soit preueu.
Celuy qui desgousté, semble vne anatomie,
Ne pourra reschauffer sa chaleur endormie,
Or' par viures exquis, ores par changement
D'air sain, & temperé, ny par autre oignement.
Ainsi qu'vn arbre poind de la dent venimeuse
D'vn nuisible Serpent, dont la branche rameuse
Commence à se dorer, my-mort, ayant perdu
Sa vigueur par le mords de cil qui l'a mordu,
Fanissant peu à peu, son tyge se desseche:
Et bien que le labour d'vne bignante besche
Trauaille aux enuirons, ou que pour le ranter,
Le soigneux iardinier le face replanter
Dans vn fond plus fertil, qui peu sçauant accuse
La maigreur du terroir, en sa peine il s'abuse,
Asseuré de ne veoir ce tyge onques couuert
Du bel habillement de son pauillon verd.
Le Safran, la Canelle, & la Casse mondée,
Ne pourront débonder l'vrine retardée
Dans l'humide vessie: & pour se preseruer
De l'air contagieux, ne vaudra s'abreuer
Du suc alambiqué des fleurs de giroflée,
Ou, si ia nostre chair nous apparoist enflée
D'vne noire tumeur, monstrant appertement
La source dont procede vn si cuisant tourment:

L'Antimoine luisant, la verte Pimprenelle,
Ny le Chardon benist, ny l'Auronne nouuelle,
N'y auront point d'effect, non plus que la douceur
D'huile de Scorpion, pour preseruer le cœur.
Le remede plus seur que l'homme puisse prendre
Contre ce mal rampant, est de point ne l'attendre,
Dit le sage Fernel: Mais dea, pardonne moy
Miracle de ton aage, & disciple recoy
De l'eternelle voix, que la folle personne,
Qui çà, qui là discourt, tant soit peu ne s'esloigne
De son bras punisseur, ains la Scylle euitant,
Elle tombe au profond d'vn Caribde flottant.
Mais le beau tẽps s'enfuit, & l'hyuer porte-glace,
Mange-tout, catarreux, ia succede en sa place:
Muse, fille du ciel, inspire ton ardeur
Dans mes membres gelez, de peur que la froideur
De l'Aquilon venteux auec sa troupe humide,
De si pres à mes nerfs ne resserre la bride,
Qu'auiourd'huy ie ne puisse emprãdre dãs mes vers
Les maux qu'auecques eux apportent ces hyuers.
Dõc quand l'Ost froidureux de l'hyuer sasse-neige
Nostre corps maladif estroictemenr aßiege,
La naïfue chaleur reserrée à l'estroit
Dedans nostre estomach par la force du froid,
L'estouffe de sa flamme, & à la moindre goutte
D'eau froide, qui sans pain par la bouche degoutte
Dedans nostre gosier, ce bruslant element
Par si peu de froideur prend tel accroissement,

Qu'il entame au dedans nostre venteuse gorge:
Ainsi l'eau que respand dans sa flambante forge
Le Cyclope enfumé, fait redoubler l'ardeur
Du feu qui prend vigueur de si peu de froideur.
Ces contraires humeurs par leur querelle lente,
Apportent aux humains mainte toux violente,
Ore seche, ore humide, & causent bien souuent
Qu'ils ne peuuẽt se paistre vn lõg temps que de vẽt:
Je m'en croy volontiers, & par sommaire enqueste,
Ie produy seulement vn fascheux mal de teste
Que mes vieilles sans feu, mon penible deuoir,
Et le bruslant desir vn iour de faire veoir
A nos lointains neueux les maux que ie souspire,
M'ôt n'aguere aporté: Quãd pour mieux les escrire,
Distrait de tous soucis, & separé du bruit,
Ie me ceints du manteau d'vne frilleuse nuict.
Tãt de reumes cõioints à maint pleureux caterre
Dessechant par l'oreille, & par mon double verre,
L'humeur de mon cerueau, ne se mõstrent plus doux
A l'endroit de mes ans, que la dolente Toux,
Qui cõme ces deux là me rendẽt sourd, & lousche,
Me cõtraĩt de cracher mes poumõs par ma bouche.
Mais d'où ce mal, sinon qu'apres vn chaud repas
Trop soudain embrasser les outils de Pallas,
Et conioindre à Phœbé la torche iournaliere:
En suyuant le dessein de ma Muse escoliere,
Que pour entretenir de quelque graue autheur,
Il faut que ie luy sois & disciple, & lecteur?

Mais si ceux que l'esbat presque d'vne iournee
Tient ores à lancer vne fléche empennée,
Ores à tripoter vn ballon sautelant,
Et ores à pousser vn Cylindre roulant:
Si ceux, dy-ie, qu'on void en la saison qu'il gele
Accroistre en s'exerçant leur flamme naturelle,
Veulent tout aussi tost d'vn gosier escumeux
Refroidir la chaleur de leurs poulmons fumeux
Par la Nymphe excessiue: adonc le froid succede
A l'esparse chaleur qui, peu ferme, luy cede,
Noyant l'estomach d'eaux, qui luy poissent au flãc
Sa ratelle eschauffée, & luy figent le sang.

Par toy langoureux mal, pleuresie incurable,
Le vieillart & l'enfant, le fort & le ployable,
Ne peuuent respirer: ta glace ne se fond
Par nulle aspre chaleur, & l'aide que nous font
Hippocrate, & Galen, qui d'vne page obscure
Nous donnent maints poisons ennemis de Nature:
Helas! c'est qu'au besoin ne pouuans secourir
L'homme atteint de ce mal, ils l'aident à mourir.

Hé! que seruira donc de faire ouurir la veine
A ceux qui sur la fin seront en telle peine,
Non plus que la douceur d'vn chaud estuuement,
Ne la tendre chaleur d'vn plaisant aliment,
Leur pourra profiter? tout de mesme l'vsage
Du vin le plus puissant, ou l'hysope en breuage,
En rien ne seruiront aux malades derniers
Pour adoucir l'aigreur de leurs rudes gosiers.

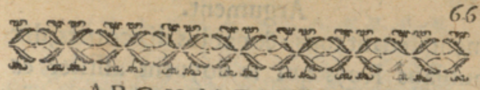
J'ay pris cent & cent fois de la poudre menue
D'Ebaine, & de Coral, pour le mal de la veuë,
Et presque autant de fois ay, my-sourd, distillé
Dans mon ouye à plain, du ius d'oignon pilé:
Voire contre la toux à chasque heure ie masche
Figues, miel, & raisins, & coup sur coup arrache
Maints flots froidemẽt gras de l'estomach peu chaud:
Mais ie profite autant, que celui qui peu caut,
Entreprend d'espuiser l'humeur & froide, & perse,
Qu'vn surgeon plantureux onde sur onde verse,
Ne pouuant, ennuyé, tarir parfaictement
De tant d'humeurs mes yeux, ny mon entendemẽt.
Mais si dés à present la vraye experience
Desment à chasque fois l'imbecille science,
Et que pour le secours des choses d'icy bas
L'homme ne puisse en rien differer son trespas:
Que sera-ce, bon Dieu? ô bon Dieu, que sera-ce,
Quand dessus l'Occident de nostre humaine race,
Nos neueux & de l'ire, & de toy preuenus,
Se verront exposez à cent maux incognus?
Si ie dy qu'en Hyuer la goutte froide-humide
S'attaque plus souuent à la race Adamide,
Qu'en nulle autre saison, & si ie dy encor
Qu'elle agraue plustost vn chef d'argent que d'or,
De crainte, qu'abusé, l'incredule ne pense
Que d'vn discours menteur telle chose i'auance,
Sans faire monstre au iour de la preuue du faict
Que ie mets en auant, par vn visible effect:

I'exposeray soudain vn million de flottes
De vieillards enchainez d'inuisibles menottes,
Et de fers incogneus, contre vn seul Iouuenceau
Qui ploye en son printemps soubs ce pesant faisseau.
Ce long mal tãt cogneu prend tantost sa naissance
Du nœud par trop debile, ores de l'abondance
De deux sortes d'humeurs, l'vn est ce cristal blanc
Qui descend du cerueau, & l'autre tient du sang,
Qui par effects diuers empeschent la ioincture
Que celle-cy depeinct d'vne rouge teincture,
Bouffie de chaleur: mais celle là ne rend
Ny pourpre, ny trop chaud, l'endroit où elle prend.
Mais qu'ay-ie de besoin d'enduire ceste page
De tant de liniments, que maint essay volage
Applique à traict perdu sur nos debiles mains,
Sur nostre dure hanche, & sur nos pieds mal sains,
Pour cuider appaiser l'importune chiragre,
La roide Ischiatique, & la lourde podagre:
Car puis que l'Eternel d'vn bras iuste-vangeur
Delibere auiourd'huy prendre tout à rigueur,
Et puis que parmy nous ne se trouue personne
Qui fuye auant les coups de son yre felonne,
Que tout souffre à la fois, & que mesme la mer,
La terre, & ses enfans, le ciel, la flamme & l'air,
Se sentans de l'odeur de nos maux execrables,
Sont presque autãt q̃ nous, vn peu moĩs punissables:
Que doit l'homme esperer, sinon qu'en delaissant
Perir son corps mal sain, offrir au Tout-puissant

Ce vent sainct empenné, ceste viuante flâme,
Ce ioyau sans valeur, bref ceste immortelle ame?
Dieu ressemble à celuy, qui pour battre son chien
Vers son maistre offensif, le tient par le lien:
C'est vn contre-Dauid desarmé de clemence,
Qui l'endormy Saül de ses armes offencé:
C'est icy le combat de l'Aspic veneneux
Contre l'humble Belette, à qui le limonneux,
L'homme né de la terre à present ie compare,
Et le mal au Serpent: Celle là se prepare
Vn buis pour sa retraicte, où le tyge moussu
D'vne blanche molaine est par elle apperceu:
Soudain que cestui-cy de sa noire fourchette
A breché tant soint peu la peau de la Belette,
D'vn pied viste elle court à l'arriere buisson,
Et sur ce mol cotton descharge le poison:
Le fermier qui la void, reduisant à memoire
L'ennuy qu'il reçoit d'elle, enuie sa victoire,
Et du buis approchant, d'vn long fér esmoulu
Couppe dans terre auant ce blanc tyge velu,
Si qu'au retour subit de la beste escorchée,
Elle meurt en l'endroit sur la plante arrachée.
Comme ores l'Eternel baissant les yeux en bas,
Apperçoit, irrité, les dangereux combats
Des hommes mesprisans ses ordonnances sainctes,
Contre les maux armez de cent milles attaintes:
Il tranche à l'impourueu l'herbe dessous le pied
Des mortels, dont l'espoir sur tãt d'herbes s'assied,

D'oignemẽts, mineraux, poisons pierres, fruitages,
Qui ia presque nous sont inutils en cet aage.
I'obmets à mon escient cent mille maux diuers,
Que, craintif, ie ne veux pourtraire dans mes vers:
Bien que les truchemens de la Muse Françoise
Ne soient pas moins fecõds q̃ ceux de la Gregeoise
A les bien exprimer, si ne veux-ie pourtant,
Que par maĩt lõg discours, sur vn poĩct m'arrestãt,
Ie donne aucun subiect à l'enuieux de dire
Que ie ressemble vn asne accordante vne lyre,
Ou que ie mets ma faux en la moisson d'autruy,
En parlant de cet art dont ie ne suis instruy.
Tels sont le dur Calcul, la graue Apoplexie,
Les Oedemes bouffis. l'estreinte Anorrexie,
Les Scyrrhes plains d'humeurs, l'Incube suffoulãt,
Le vuide-humeur Diabete, & l'Astme pantelant,
Phtyriases, phlegmons, Boulime, Epilepsie,
Squinance, Ictere, Epieme, & la Vradilepsie.
Et plus, que seruiroit faire vn denombrement
De tant de maux diuers, puisqu'en vn seul momẽt
Dieu peut, quand il voudra, de puissance absoluë,
Frapper le monde entier d'vne peste incogneuë.
Doncq' puisque ce subiect est si large, & profond,
Qu'il produit mille mers, & sans riue, & sans fond:
Ie ne veux plus auant ma carriere poursuyure,
Car il me faudroit faire vn tome de ce liure.

Fin du quatriesme iour.



ARGVMENT DV Cinquiesme iour.

LE discours finy des trois signes qui doyuent preceder la fin du monde, aux trois iours precedẽts: l'Autheur parle maintenant du regne de l'Antechrist, là où apres auoir inuoqué l'aide de cet esprit qui reuela à sainct Ican Baptiste tout ce qu'il nous a laissé par escrit dans l'Apocalipse, ensemble des autres escriuains sur ce subiect, qui l'ont precedé: Il commence par la naissance de l'Antechrist, touchant son extraction (où il prẽd subiect de traicter du libre arbitre, & de la predestination) & le lieu de sa naissance, qui doit estre Babylone: Discourant sur sa nourriture, & comme il se doit faire circoncir au Temple de Ierusalem: la structure & beauté duquel Temple il descrit amplement. Disant en fin que par la figure que sainct Ican en son Apocalypse donne à cest Antechrist, comme sept chefs sur vn mesme corps, & dix cornes sur le front. Il faut entendre les sept pechez mortels qu'il preschera aux hõmes, & pour exemple pratiquera visible-

ment deuant tous : & par les dix cornes, dix puiſſans Roys qui le doyuent aſſiſter & maintenir. En apres il raconte les faux miracles de cet Antechriſt, ſes perſuaſions, & eſploicts d'armes contre les fideles Chreſtiens : finalement cõme Dieu doit enuoyer Elie & Enoch, deux grãds ProPhetes, pour annoncer la verité aux hommes : comme ils doyuent eſtre mis à mort par cet Antechriſt, & reſſuſciter trois iours apres : Et bref comme l'Antechriſt doit feindre eſtre mort, & faire ſemblant de reſſuſciter au troiſieſme iour : puis comme par l'aide des diables il ſe fera porter en la nue d'où il doit eſtre renuerſé mort terre par l'ire de Dieu, finiſſant ce iour par la conference & diſparité dudit Antechriſt, & du vray Meſſie.



CINQVIESME IOVR DE LA SEMAINE DE M. Q. Sieur de la Tousche.

DE L'ANTECHRIST.



Esprit Sainct qui de nuict au Pathmique riuage,
Guindas sur l'espesseur d'vn prophete nuage
L'Apostre aimé de Christ, pour d'vn Cœleste trait
Grauer dans son esprit les meurs, & le pourtrait
De l'Antechrist futur, & qu'apres de sa plume
Il nous a faict cognoistre en vn docte volume:
Pour me rendre lecteur d'vn si profond escrit,
Au feu de tes saincts rais espure mon esprit,
Enleue moy d'icy, & que loing de Cybelle,
I'euite la fureur du grand bastard de Bele
Pour d'vn plus calme soin predire à tous humains
Les propos de sa bouche, & les faicts de ses mains.
Et vous chātres diuins, esprits prōpts, & inesles
Qui par le mouuement de vos bruiantes ailes
Deuancez les Autans, soit que vous souhaitiez
De parcourir le monde, ou soit que vous sortiez

De ses bords incogneuz, pour d'vne buble asseurãce
Attacher voz discours à l'Eternelle essence:
Biẽ qu'en vn autre tẽps, & plus rude, & moins doux
Que le vostre poly, i'entreprends apres vous,
Ce grand chemin frayé par mille doctes plantes
Qui viuent maintenant sur les voultes brillantes,
Ne me soyez ingrats de ces rares tuiaux
Dont le ciel enrichit voz bigarrez cerceaux,
A moy qui veux depeindre en faisant mon ouurage
Les maux que l'Antechrist prepare au dernier aage.
Sus donnez moy la main, tirez moy d'icy bas,
Et faittes que grimpant sur la voute d'Athlas,
Ie marie mes tons à voz Odes celestes, (estes.
Et, qu heureux, ie medite aux saincts cieux où vous
Apres que la roideur de maints rudes combats
Aura mis les sept monts de l'Empertere bas,
Qu'vne longue langueur, qu'vne disette extrème
Aura comblé ce tout d'vne perte suprésme:
Vn orage dernier plus dur cent mille fois
Que les maux ja soufferts, mettra fin à ces trois,
Ceux là sõt guerre au corps, cestuy faict guerre à l'a
Ceux-là frappẽt du poing, & cestuy de la lame, (me,
Et qui en outre prend pour bourreaux inhumains,
Ces trois auecques luy pour vexer les humains.
Quand ie veux à par moy entrer en conference
Du mal de nostre mort, au mal de la naissance,
Ie produy de mes yeux vn Ocean de pleurs,
Tant m'attriste l'obiect de cent mille douleurs

Qui, fermes, tiennent bon à l'humaine nature
Des le pleureux berceau iusqu'à la sepulture.
Ie peintz en mon esprit comme dans vn tableau,
La nature d'Adam ja subiette au tombeau,
Ie voy l'Ange impiteux de son ardente espée
Le chasser de l'Eden, & sa femme trompée
Cause de son meffaict: ie voy l'aage enfantin
Despourueu de tous sens, lamenter son destin,
Se fondre tout en pleurs, & d'vne voix aiguë
Plaindre les maux futurs de sa trame incogneuë:
Mais Adam ne voit pas, non plus que l'enfançon,
Quel sera son malheur, ce n'est que le soupçon,
La peur de mal auoir qui tous les deux estonne,
Faisant que cettuy crie, & que lautre frissonne.
Ceux qui, tristes, verront sur le deces prochain
De ce tout esbranslé, Mars, la peste, & la faim,
Qui, vifs, sans sentiment, au milieu de leurs larmes,
Gemiront sans repos, qui combatans sans armes,
A la fin se verront reuoquer d'icy bas
Par l'Ange boute-feu, n'esprouueront-ils pas,
Et la peine qu'Adam subit pour son offence,
Et les maux que preuoit l'enfant des sa naissance?
Or le malheur dernier que l'homme doit sentir
Pour guerdon merité du premier repentir
Qui saisit nostre pere, ores faict de soy monstre
Aux peuples estonnez de veoir ce nouueau monstre,
Qui descendra de Dan, estoc maudit du Ciel,
Prouocquant a son dam l'ire de l'Eternel,

Qui le suit pas à pas, & du pere se glisse
Dans le fils retenant de son pere le vice.
Mais quel antre escarté voudra las! receuoir
La mere enfante-mal qui le doit conceuoir,
Quelle ourse aux crins hideux, quelle fiere Lyõne,
Quelle Once hume-sang, Quelle Tigre felonne
Onques voudra ce fils dans son ventre porter?
Qu'elle Hecube sera ce Paris alaicter?
L'Aeternel pour berceau luy aßigne, & ordõne
L'enclos mal proiecté de la grand Babilonne,
Sa mere est or' sans nom, mais Satan au nom-sceu
D'elle, qui l'ayant ja dans l'amary conceu,
Se coulera, subtil, dans les membres informes
De ce vif embrion, luy departant ses formes,
Ses peruerses humeurs, son malin mouuement,
Sa maudite naissance, & son fier aliment,
Contraire du vray Christ, qui pour prẽdre naißãce,
Bastit son corps humain d'vne vierge semence,
L'eschaufa de l'ardeur de l'Esprit sacre-sainct,
Ses membres façonna dedans le ventre enceint,
En ißit sans macule, & comme la lumiere
Paßant par le trauers d'vne claire verriere,
Tant soit peu ne la souille, ains par son bel effort,
Bien qu'il la passe a iour, ne luy faict point de tort.
Cet enfant, Dieu parfaict, issant de la matrice,
Rendit sa mere ensemble, & pucelle, & nourrice,
La deschargea sans peine, & deslors en auant
Croissant de plus en mieux, fils né de Dieu viuant,
A qui

A qui il ressembloit en honneur, & substance,
Comme estant le miroir de toute sapience.
Dieu n'a pas toutesfois des le commencement
Priué cest enfançon de commun Iugement,
Ny du secret appuy d'vn Ange qui modere
L'appetit effrené de sa chaude cholere:
Dieu fait tout sans reproche, & cil qu'il apperçoit
Se deuoit perdre vn iour, non moins de luy reçoit
Vn cœleste support des auant sa naissance,
Que cellui qui luy doit porter obeissance. (*aduis*
Mais comme vn sage Prince ayant eu quelque
Des desseins proiectez par ses forts ennemis,
Que ia leur camp se bouge, & que l'armée entiere
Tourne teste, & vient droit vers sa basse frontiere,
Prouuoyant au futur, il despesche soudain
Quelque aide pour tenir dans le rampart prochain
Du superbe estranger, qui arriuant grand' erre,
Faict trainer apres soy cent tonnerres de guerre,
Et, braue, met en l'air tout autant d'estandarts
Soubs le moindre desquels marchẽt mille soldarts.
Ainsi l'vn de nos Rois & prudent, & robuste,
Pour, hardy s'opposer à l'heritier d'Auguste
Charles quint de ce nom, feit entrer autrefois
Dans la cité de Mets, l'or aisné des François.
L'*Aeternel tout ainsi pour, puissant, faire teste*
Aux efforts de Sathan, qui bracque sa tempeste
Nuict & iour contre nous: auecq nostre raison,
Met chez chascun de nous, vn Ange en garnison.

Ange plain de secours, qui resserre la bride
A nos bas appetits, qui, precurseur, nous guide
Par les orbes sentiers du Dedale mondain,
Comme cil qui fendit les ondes du Jourdain.
Qui bataille pour nous ainsi que fit l'armée
Qui de mort præserua Samarye affamée
Qui pour nous, liberal, faict offre deuant Dieu
De noz ardents souspirs, & de nostre humble vœu,
Ainsi Dieu receuoit par l'Ange de Tobie,
Les œuures qu'il faisoit pendant sa saincte vie.
Outre l'ardent amour qui ces Anges parfaicts
Meut à nous departir tant, & tant de biens faicts,
Qui sont du tout sans poids, voire qui sōt sans nōbre
Soigneux de nous garder de tout mortel encombre,
Le sacré-sainct souhait de nous voir dans les cieux
Succeder aux honneurs de leurs ingrats ayeux,
Pour d'vne voix commune, & à mesme cadence,
Chanter du tout puissant la iustice, & clemence,
Les faict nous departir tant d'aide, & de support
Contre les prompts hazards de l'Aeternelle mort.
Donq les deportemens de l'Antechrist pariure,
Preueuz auant le temps, par l'Auteur de nature,
Ne le rendent ingrat, & ne font que moins doux,
Il ne luy donne vn Ange, aussi bien comme à nous.
Dās ce sainct exemplaire, ou mesme auāt le mōde,
e tout puissant moula ceste machine ronde,
'n ses parts non confuse, ainsi que par ses vers
dis chanta l'Autheur des changements diuers:

Le Prototype sainct de l'humaine figure,
Estoit si bien pourtrait, que dans ceste peinture
Le tout puissant ouurier pouuoit parfaittement,
Bien que libre il l'eust faict, preuoir son mouuemẽt.
Comme cil qui du haut d'vne airée eschauguette
Aperçoit tout de loin vn homme qui empiette
Quelque sentier public acconduisant tout droit
Aux pieds de l'edifice ou est cil qui le voit.
Celuy preuoit assez que cestuy qui chemine
Vient droittement à luy, non pas qu'il l'y ameine,
Ny que son seul regard impose quelque frain
Au pieton esloigné qu'il voit prendre ce train,
Car il est libre encor a cestuy qui s'auance
Retourner sur ses pas, où prendre autre cadence.
Ainsi voit l'Eternel du cœleste contour
Les pelerins du monde entrer en maint destour
Qui les conduit au Ciel, ou bien prendre autre voye
Le delaissants à dos, non pas qu'il les enuoye,
Ains le libre vouloir que pour vn plus bel heur,
Ils ont en don du Ciel, leur sert de conducteur.
L'homme sans ce vouloir seroit vn morne Busle,
Vn sot Ours edenté qu'on traine par le musle,
Priué de la raison, qui d'elle-mesme peut,
Or le bien, or le mal, choisir ce qu'elle veut.
L'homme sans ce vouloir n'auroit point de merite,
Et peu luy seruiroit de prendre la garite
Auant ses doux plaisirs, voire ces fols apasts,
Qui nous rengent souuent à vn forcé trespas,

S'armeroient contre nous, & de fer, & de flamme,
Pour meurdrir nostre corps, & dissiper nostre ame.
Dieu, plus, par ce moyen seroit premier moteur
Des maux dont l'homme apres seroit executeur:
Et en vain le pecheur d'vne bouche zelée
Ietteroit maints souspirs sur la voulte estoilée,
Son espoir estant vain, & Dieu, contre tout droict,
Donnant loier aux bons, les meschants puniroit,
Ceux-là ne se disant autheurs de leur iustice,
Non plus que sont ceux-cy causes de leur malice.
Celuy qui de raison, & d'ame despourueu,
Vn tel crime oseroit supposer contre Dieu,
Et qui voudroit astraindre à la dure cadene
D'vn destin inuenté, nostre raison humaine,
Voudroit, ô quel blaspheme, accuser l'Eternel
D'estre autheur de tout mal, d'estre ingrat & cruel.
Ma muse arreste toy, & pour prendre carriere,
Sus r'engraue tes pas sur ta piste premiere.
L'infidelle Antechrist a donques pour vn temps
Son Ange auecques soy, mais ses rudes autans
Que l'escadre venteux des enfans de tenebre
Soufle a gosier ouuert dans sa voile funebre,
Font à l'Ange quitter, qui desia preuoit bien
Qu'onques dessus cestui il ne gaignera rien,
Veu qu'il vaudroit autant battre sur vne enclume,
Que corriger celuy qui peche par coustume.
Or ce maudit guenon estant à peine esclos,
Tasche de se monstrer digne d'vn sacré los,

Et comme quand Satan veut mettre en euidence
Vn abus controuué, plus souuent le commence
Par vn œuure pieux, & sous pretexte feinct
Donne à croire que c'est quelque chose de sainct.
Ce renard tout de mesme aussi tost s'achemine
Vers la saincte Cité de la grand' Palestine,
Là vn grand temple assis au cœur de la Cité
Ha l'Orient en front, & voit de l'vn costé,
A sa dextre le sud, & le Nord à senestre,
Ou l'œil des regardãs, d'vn seul clin, peut cognoistre
Tous les plus rares traits de ces ingenieux
Dont l'antique memoire honore nos ayeux.
Le plus beau qui paroist en ce grand ædifice,
C'est lart elabouré du doré frontispice,
La l'Iris recourbé, peint de mille couleurs,
Entoure le portail passementé de fleurs,
La porte en est de Cedre ou par vn docte ouurage
Est graué d'vn costé le premier mariage,
Et de l'autre l'Erreur, par qui ce couple aisné,
Tout honteux, se cogneut aussi tost mort que né.
Le deluge au dessous paroist, là ou ce semble,
L'onde qui est sur nous a la nostre s'assemble:
Au tour de l'arc celeste, où remarque amplement
L'horreur pourtraite au vif du dernier iugement
Que dessur ce tableau, non sans pleurs, ie craionne
Tant la peur de ce iour a chasque trait m'estonne.
Au coings de ce portal deux termes faicts en rond
D'vn Iaspe griuolé, s'esleuent contre mont

Maints autres sõt de rang, qui de couleurs diuerses
Blanches, noires, pourprin, vertes, rouges, & perses,
Decorent le quarré de ce grand Temple sainct,
Qui d'vne escarpe d'or est au dehors enceinct.
Le toict est faict d'argent, qui par mainte goutiere
Tournee en la facon d'vne serpente aiguiere,
Vomit les eaux du Ciel loin de son fondement:
Ce n'est qu'or au dedans, & le moindre ornement
Est faict d'or emaillé, sa courbe lambrissure
Est bastie d'vn Cedre esclatant de dorure,
Les parois sont couuerts des peres anciens
Tous pourtraits main à main, les marbres Pariens
Ne sont icy prisez que pour pauer la place
De ce temple vitré d'vn Cristal faict de glace.
Il entre dans ce Temple, & d'vn propos menteur,
Se vante estre le Christ, il se dit Redempteur
De tout le genre humain, qu'il est le vray Messie
Né de vierge, & qu'en luy la loy est accomplie;
Bref en parlant ainsi, auant son aage deu,
Il faict croire a demy qu'il est vn petit Dieu,
Il met les genoux bas, & sa priere faicte
Souffre que d'vn couteau son prepuce on reiecte,
L'amas impetueux des Iuifs tant obstinez
Contre le Christ deffunct, demeurent estonnez
Par le charmeur recit d'vne telle merueille,
Rauissant traistrement leurs ames par l'oreille,
Desia le peuple entier cent fois plus inconstans
Qu'vn leger panonceau, que la mer, que le temps,

Attirez par l'aymant de sa douce parolle,
Ne veulent desormais partir de son escolle:
Desia chasque le suit, les ignares bourgeois,
Les hommes de scauoir, les paurres, & les Rois
Luy font vn ioug pareil, ses propos ils honorent,
Ils reuerent ses pas, & sa face ils adorent,
Peuple helas despourueu de sens & de raison,
Qui pour vn sain repas se repaist de poison.
Donq le regne quatriesme, & la beste cornue
Issant des moites flots de la grand' mer chenue
Faict paroistre aux humains son chef sept fois testu,
Dont le vice elle embrasse, & combat la vertu.
Droit au milieu du frond elle à dix grandes cornes
Parées a l'endroit de dix riches couronnes,
Et plus sur chasque teste elle porte en escrit
Les blasphemes maudits de l'impie Antechrist.
Ces sept chefs sont autant de diuerses manieres
De pouuoir offencer le Prince des lumieres:
Tels sont l'ire boüillante, & le venteux orgueil,
La paresse endormie, & l'auare pareil
Au beant Hydropicq, la luxure fieureuse,
L'appetit desbordé, & l'enuie lepreuse.
Outre que le courroux transforme le Chrestien
En vn Lyon hautain, & l'orgueil en vn Chien,
Le tiers en Loup, le quart en Asne, & le cinquiesme
En poignant Herisson, en Ourse le sixiesme,
Et le dernier en Porc, cest insigne pippeur
Desguise finement soubs le masque trompeur

D'vn profit apparent, le mal qu'il nous pourchasse,
Cachant sous tels appasts ses haims, sa glus, sa nasse.
Par luy l'homme est induict a briguer les estats
Dignement affectez aux meilleurs magistrats,
Non pour soy, ce dit-il, mais pour mettre police
Aux affaires publicqs, & rendre la Iustice:
En lieu qu'au plus profond de son intention
Il recelle, orgueilleux, le feu d'ambition.
Il enseigne à cestuy de prendre la vengeance
Du tort qui luy est faict, de peur qu'on le r'offence,
Palliant la fureur de son aigre couroux
D'vn instinct naturel de repousser les coups.
L'autre aprend de luy mesme a desguiser l'enuie
Qu'il porte a son prochain, de qui l'heureuse vie
Luy faict autant de mal, que les tresors exquis
Font de bien a celluy qui les a bien acquis:
Ie crains, dit l'enuieux, que l'heureuse abondance
Des biens de cestui-cy, ne luy face nuisance,
Causant vn desespoir, attendu qu'icy bas
La fortune n'a point de reigle ny compas,
Que ce qu'est ferme en huy, peu stable ne demeure
Iusques au lēdemain, mais change d'heure en heure,
Et bref, que la vertu des lingots pretieux
Rend l'homme fesneant, & luy poche les yeux.
Le Faitard qui croupist dans l'eau de sa paresse,
Se targue du bouclair d'vne feinte sagesse
Disant qu'il luy vaut mieux ne faire du tout rien,
Que faire ce qu'il craint ne pouuoir faire bien,
Et qu'à

Et qu'à l'homme idiot l'on impose silence,
Plustost que d'escouter sa bauarde eloquence,
Se seruant à propos d'vn simulé desir
De fuir à l'orgueil, pour viure à son plaisir.
L'auare curieux d'adiouster le domaine
D'vn prodigue voisin à sa terre prochaine,
Hydropique alteré, & riche souffreteux,
Pour ce tant seulement est des biens conuoiteux,
Qu'il a peur, ce dit-il, que la pauureté dure
Ne l'incite au besoin de faire quelque iniure
A son riche prochain, & par vn art trompeur
Luy soustraire, brigand, le fruict de son labeur.
Le glouton appetit de l'homme insatiable
A pour son fondement vn proiect fort loüable,
Repaissant son gosier de maints doux aliments,
Afin de mieux porter le ioug des mandements
Que l'Eternel ordonne, & que par sa foiblesse
Il ne demeure à coup soubs le fais qui le presse.
Celuy qui semble né pour son propre plaisir,
Qui ne pense à rien plus, qui n'a autre desir
Que de viure pour soy, consumant son ieune aage
Aux esbats impudics de l'amoureux seruage,
Met à part son espoir, & s'asseure, incertain,
Du succes à venir, bien qu'encores lointain,
Où, fol, il se promet d'amplement satisfaire
Aux maux qu'ores il faict, & ne cesse de faire,
Soustenant, peu discret, que quand deux ennemis
Sont reünis ensemble, en sont plus grands amis.

Et que du vieil peché la tarde penitence
Est suyuie souuent de plus de repentance.
Tels seront les propos que l'on orra tenir
A ce faux orateur, pour nous circonuenir.
Les *dix cors sur le front, & dont la pointe aiguë*
Menace les hauts cieux, & entr'ouure la nue,
Ce sont dix puissans Roys qui, Titans furieux,
Se ioindront à ce chef pour combattre les cieux.
A peine a l'on veu naistre en ceste aage derniere,
Depuis Dieu faict mortel, opinion legere
Contre la foy de Christ, qu'elle n'eust pour appuy
L'aide de quelques grands: Voy celle du iourd huy
Qui remplissant les bords de la grande Bretagne,
Dauantage s'estend aux deux parts d'Allemagne,
Et presque a faict mentir ce pere Milanois,
Qui dit qu'onq' ne nasquist mõstre entre les Frãçois.
Si celle ne suffit, au surplus te souuienne
De tant de pilotis dont l'erreur Arrienne
Fut iadis estayée: & bref, voy le Sultan,
Soubs lequel dure encor l'erreur Mahumetan.
Ah! que doit on penser de la force future
Dont Satan maintiendra sa derniere imposture,
Attendu que celuy qui, mesmes d'entre nous,
Est pressé par le temps, haste, & double ses coups,
Soit à bien, soit à mal, & bruslant recompense
Le iour presque finy, par sa grand diligence:
Et veu que d'autre-part l'ennemy des humains
No⁹ tẽd tãt de gluaux, de lacs, de crochets, d hãs,

Que la part que nostre œil, rauy, tourne sa veuë,
Il ne voit rien qu'appasts, en terre, & dans la nue.
L'Antechrist parfumé de musc attize-amour,
Charme-sens, charme-esprit, & passeport de cour,
Pour entrer, respecté, dans la chambre secrette
Des Roys plus partiaux: à coups perdu se iette
Dans leurs superbes toicts, où le peint damoyseau,
Le fier couppe-iarrets, l'auare maquereau,
Celuy qui sçait cacher la poison venimeuse
Soubs vn apprest commun, celuy qui mieux amuse
L'oreille d'vn chacun, & palliant ses mots,
Flatte, & mẽt tout ensemble, en ses cõmuns propos.
Là qu'il est arriué, soudain la molle presse
De ces mignons de Court, le cherit, le caresse:
Et son dessein cogneu, chasque brusle à par soy
D'vn extreme desir de refondre la loy
Qu'il tient de ses ayeulx dans vn nouueau modelle,
Et d'eschanger sa foy à vne foy nouuelle,
Tant des plus apparens l'oblique iugement,
Tel qu'vn Cameleon, se plaist au changement.
Ayant ainsi gaigné iusques à dix grands Princes
Suyuis des habitans de toutes leurs prouinces,
Soudain il met au champ, & de cent fleaux diuers
Afflige, maupiteux, les saincts de l'vniuers:
Mais outre qu'il nous meine vne cruelle guerre,
Nous fait mourir de faim, &, foibles, nous atterre
Soubs cent sortes de maux, il suppose aux humains,
Que tout ce que l'on voit c'est œuure de ses mains,

Qu'il a tout faict de rien, & qu'il est la semence
Du vray Dieu son egal, de force & de puissance.
C'est de moy, bien aymez, c'est de moy que dépēd
Le salut de vous tous, las c'est moy qui pretend,
Liberal, vous ouurir l'immortelle richesse
Du regne de mon pere: Hé: dea quelle allaigresse
Le bien-heureux troupeau de vos deffuncts ayeux
Desireux de vous voir, demeine dans les cieux?
Mō pere vous regarde, et d'vn cœur plain de flāmes
Souspire en son palais, de regret que tant d'ames,
Seduites par le fils d'vn chetif bucheron,
Ont postposé le ciel à l'ombreux Acheron.
Las mes chers nourrissons, c'est le vueil de mō pere
Que de vous voir vn iour dās son heureux repaire,
Voulez vous aller contre? hé, ne voulez vous pas
Preferer vostre vie aux horreurs du trespas?
Ainsi parle aux humains ce pleureux Crocodile,
Pour lequel escouter accourent à la file
Les peuples circoncis: Le Magistrat public
De son siege descend: le marchant son trafic
Abandonne, & relaisse: ainsi que le champestre,
Le mignard courtizan, le bourgeois, & le Prestre,
Pour venir embrasser leur ennemy mortel,
Quittent les champs, la court, la ville, & son autel.
Aux dangereux accents de sa feinte parole,
Leur corps se refroidist, & leur ame s'enuole,
Auec l'air mesuré de ses ailez propos,
Mesprisans, affolez, & repas, & repos,

Pour, captifs, desormais tallonner, & poursuyure
Ce peruers enchanteur qui leur raison enyure.
Mais celuy qui promet mõstrer vn nouueau fait,
S'il ne conioint en bref la parole à l'effect,
N'est pas creu bien souuent, encor que l'efficace
Des mots bien arrangez charme vne populace:
Si est-ce que l'esprit des hommes de sçauoir,
Pour ouyr, ne veut pas croire deuant que veoir,
Si n'est que le motif de sa brusque eloquence
Visast à la raison, & que par l'apparence
De ce qu'il met en ieu, l'on peust facilement
Tirer le point final d'vn notoire argument.
Cet insigne pipeur se rend presque semblable
Au basteleur ruzé, plaisant, autheur de fable,
Qui se voyant circuit d'vn peuple sans cerueau,
Attendant de sa main vn miracle nouueau:
Apres le son charmeur de sa trompe animée,
Il coule soubs l'obscur d'vne artiste fumée,
Ce qu'il propose à voir, donnant si dextrement
A la chose couleur, façon, & mouuement,
Que le vulgaire apres rend sa prophane bouche
Tesmoigne en cas douteux, de sa prunelle louche.
Plus cestuy, desireux de mettre empeschement
Entre les cieux voutez, & ce bas element,
Et par ses durs efforts priuer l'ame fidelle
Des biens qu'elle pretend en la gloire eternelle,
Appelle à son secours du profond de l'Enfer,
Les enfans de tenebre, & leur chef Lucifer:

Il les conuoque à soy, puis leur troupe venuë,
Cestuy par leur moyen, fait pleuuoir de la nue
Or' la flamme, or' le sang, & en imitant Dieu,
Inspire ses esleus par des langues de feu:
Il donne mouuement, & preste la parolle
A la froide espesseur d'vne prophane idole:
Et se fait adorer dessous ce tyge dur,
Par qui il fait à mesme annoncer le futur:
A son seul mandement les bocages florissent,
Les arbres portent fruicts, & les prez reuerdissent,
Les brutaux indomtez, les voltigeans des airs,
Obeissent à sa voix, & la terre, & les mers,
Font ce que bon luy semble: & bref par sa parole
Il tarde quand il veut, le mouuement du Pole.
Apres tant de beaux faicts, cet impie voleur
Cognoissant par essay, que la viue couleur
De l'or chasse-soucy nostre veuë rebousche,
Voire qu'il engourdist les membres qu'il attouche,
Comme le blanc argent, par le charme du son,
Oste souuentefois l'ouye à la raison,
Il vse de presens, & attize de souffre
Les auares humains, ses tresors leur descouure,
Et afin de pouuoir plus de monde gaigner,
Il delibere en soy de ne rien espargner.
Plus, il a pour consors la déesse Promesse
Qui l'appuye à main gauche, & sa fille largesse
Marchant de l'autre part, qui, liberale, met
En main aux suppliens ce que l'autre promet.

Il n'est point de cité qui ne se puisse prendre,
Si comme soustenoit le pere d'Alexandre,
Vn cheual recourbé soubs vne somme d'or
Pouuoit bien, qu'à grand' peine, entrer dedãs le for.
Celuy qui, peu discret, de son cœur fait offrande
A ce traistre enchanteur, obtient ce qu'il demãde,
Il se part des honneurs, il emplist tous ses vœuz,
Et de sa dextre prend la fortune aux cheueux:
Mais ces riches presens par qui leur est rauie
Et l'vsage, & le fruict de l'eternelle vie,
Leur sont bien cher vendus, ainsi nuisoit iadis
Eutrapel, à ceux-là qu'il reuestoit d'habits.
Ce-pendant les flambeaux de la voûte celeste
D'vn feu moitte œilladans nostre perte funeste,
S'escrient dessus nous: O vous hommes peruers,
Qui secouans le ioug du Roy de l'Vniuers,
Cherchez vostre malheur: Hé! bõ Dieu, quelle rage
Vous esmeut tout à coup de changer de courage?
Que pour remplir, goulus, vos bruslans appetits,
Du pere de tout mal vous vous rendez captifs?
Dressez les yeux à mont, dessillez vos paupieres,
Et, sages, contemplez le Prince des lumieres:
Estes vous ignorans, quoy? Ne sçauez vous pas
Que tandis qu'à ressort vous demeurez là bas,
Vous n'esprouuez nul bien, vous ne souffrez q̃ peine,
Et que le plaisir mesme, est la plus dure geine
Que vous puissiez souffrir: bref qu'au cõmencement
Ce qui plaist, cuit apres, & se change en tourment?

Et que qui d'entre vous cherche au monde son aise,
Decheu de son espoir, n'acquiert onq' que malaise.
Au murmure plaintif de leurs douces clameurs
L'*Eternel sourd auant, contemple ores les meurs*
Des humains detraquez de leur premiere sente,
Tournans le dos aux cieux, & prenans la descente
Des regnes de Pluton, où l'on voit tresbucher
Les humains plus souuent que du ciel approcher.
Afin de coupper broche à leur plainte future,
Accusans volontiers l'autheur de la Nature
De leurs pechez commis, luy plustost que ce voir,
R'appelle sa pitié, preuenant le deuoir
De ceste ingrate gent plus encline à meffaire,
Qu'à poursuyure l'obiect qui luy est salutaire:
Plus sçachant que celuy que l'ō cōdamne à mort,
Pour la moindre raison, dit qu'on le iuge à tort:
Afin que les humains ne reiectent leur perte
Sur ce que nostre Eglise est maintenant deserte
De vigilans Pasteurs, & de doctes Prelats:
Il reuoque d'Elie & d'Enoch le trespas,
Qui, pendant cet orage, & la dure tempeste
Qui d'vn bat continu gresle sur nostre teste,
Cōme chefs courageux de tout le camp Chrestien,
Interposent leur voix d'vn asseuré maintien:
Bref pour plus aisément annoncer la parolle
Du Sauueur de ce monde, ils dressent vne escolle,
Où ces doctes Regens paissent leurs nourrissons
Du subiect eternel de cent belles leçons.

Soudain la renommée à la course legere,
Au vol prompt, & hardy, à la voix langagere,
Qui des piez touche à terre, et de la teste aux cieux,
Qui porte cent gosiers, cent oreilles, cent yeux,
En peu de temps parcourt d'vne aile vagabonde
Tous les coins habitez de ceste marche ronde,
Annõce en maints endroits, affige en maĩtes parts.
Les diuines leçons de ces maistres aux Arts,
Sans cotter lieu ny heure, attendu qu'ils cõportent
Leur escolle auecq' eux, & qu'ils entrẽt & sortent
De chaire d'heure en heure, & font cõme autrefois
Enseignoiẽt en marchãt certaĩs maistres Gregeois.
Les discours fabuleux que le chien infidele,
Contraire du vray Christ, traistreusement recele
Soubs le charme flateur de son langage doux,
Bien que l'effort soit grãd, ne nous forcẽt pas tous.
Ceux qui sont plus soigneux de la vie future,
Que du temps compassé soubs l'estroitte mesure
Des celestes flambeaux, qui par leurs mouuemens
De nostre aage inconstant font les departemens,
Embrassent volontiers la doctrine qu'anonce
Aux peuples escoutans, & l'vn, & l'autre nonce:
Fermes en leurs propos, & qui pour paruenir
Au but de leurs desirs, font peu de soustenir
De Buzire l'ardeur, le Taureau de Perille,
Les liens de Mezence, ou la rage d'Atile:
Tant le sacré souhait d'atteindre quelque iour
Au repos eternel, les transporte d'amour.

Au contraire, celuy qui serf de sa misere,
A ses fols appetits prolonge la carriere,
Et poussé d'vn despit, n'ouure l'œil qu'à demy,
Fasché de veoir les cieux, dont il est ennemy:
Cestuy bousche l'oreille à l'heureuse doctrine
De ces Prestres sacrez, & furieux, s'obstine
Contre son propre bien: bref, cuide en euitant
Leurs menaces, fuir la peine qui l'attend.
O troupeaux esgarez qui courez par le monde!
O nochers sans quadran qui voguez dessus l'onde,
Rentrez dans vostre toict, retirez vous à bord,
Et, prudens, euitez les hazards de la mort:
Las! sortez de prison, mettez vous en franchise,
Et, humbles, rembrassez vostre mere l'Eglise.
L'Eternel n'est de ceux qui ayans partagé
L'aisné de leurs enfans, moins prouide qu'agé,
Commandent aussi tost qu'on luy ferme la porte
De leur chiche demeure, & l'en chassent de sorte,
Que venant par apres implorer leur secours,
Ils le laissent, cruels, souffreteux pour tousiours.
Mais au nouueau cahier de son sainct Euangile,
Luy mesme se compare au pere de famille,
Qui pressé par ses fils, desireux d'habiter
Vn logis separé, ou bien de visiter
Les variables mœurs des nations estranges,
Ores dignes de blasme, or' dignes de louanges,
Premier, sur ses enfans il iette ses regards,
Puis, le nombre apperceu, diuise en tant de parts

Son entiere cheuance, & lors baille en commande
Sa portion congrue à cil qui la demande:
Le plus friant d'entr'eux, rauy d'aise, la prend,
S'en va chercher l'esbat, & prodigue, despend
En plaisirs cher vendus, pour vne matinée,
Le reuenu, non meur, d'vne parfaicte année.
Ayant mis fin à tout, vn extreme regret
S'empare de son ame, & l'inuisible traict
De son mesfaict commis le poinçonne sans cesse,
Le comblant de douleur, d'angoisse, & de tristesse:
Bref semond par la faim d'auoir encor recours
Aux biens-faits paternels, implore le secours
De son pere attrempé par l'onde qui ruisselle
Des yeux de son enfant sur sa leure iumelle:
Le pere espoind d'amour, & transsi de pitié,
R'embrasse son enfant, r'allumant l'amitié
Que ia presque il auoit esteinte dans son ame,
Et d'vn charmeur baiser sur sa bouche se pasme:
Il oubly' le passé, luy remet son erreur,
Digne cent & cent fois de sa iuste fureur,
Le prend à beaux propos, & doucement l'appelle:
Viença mon cœur vnicq, vien mon ame fidelle,
Essuye tes beaux yeux, mon fils appaise toy,
Et sage, desormais, ne t'esloigne de moy:
Vien, ie te donne encor ta part hereditaire
Sur ce que ie possede, & ne veux point te faire
Exempt de tant de biens, dont ie vuide mes mains,
Et dés or' m'en desmets en vous mes fils germains.

O Pere, qui de l'eau de ta douce clemence
Temperes la chaleur de ta iuste vengeance,
Toy qui es plus humain aux hommes inhumains,
Que l'homme n'est à soy, qui ne trempes tes mains
Dans le sang des peruers, qui meritent pour peine
De leurs ingrats forfaicts, vne eternelle geine:
Ne destourne iamais les doux rais de tes yeux
De nostre foible Adam, ne ferme onques les cieux
A nos tendres souspirs, aux plaintes que nos ames
Eslancent chasque iour vers les celestes flammes,
Mais comme l'ire en toy cede à ton amitié,
La rigueur en pareil fuye auant ta pitié.
Or ceux en qui l'ardeur de la parole saincte
R'allume le flambeau de leur foy presque esteinte,
Bref tous ceux qu'elle poind du desir d'approcher
De ces Legats sacrez, pour les ouyr prescher,
L'Eternel les reçoit, & leur tient à toute heure
L'huis ouuert tout au grand de sa riche demeure.
Mais cõme aux iours plus chauds du bouillonnãt
Le feu tendant à mõt est souuent arresté (Esté,
Par la froide espesseur de quelque gros nuage,
L'attendant aux aguets dans le moyen estage:
Le felon Antechrist voyant que sur les cieux,
Ces deux saincts Orateurs emmeinent, glorieux,
Tant d'humains eschappez de sa griffe maline,
S'arrachant les cheueux, & plombant sa poictrine,
S'oppose à leurs desseins, & de coups pressé en bas
Tous ceux qui font essay de grimper sur Atlas.

C'est alors ô Chrestiens, que pour cotter la doibte
De ses fermes subiets, il veut qu'en la main droitte,
Et sur le front paré, chasque porte l'empraint
De son rouge cachet, c'est alors qu'il restraint
Sa main sur sa poignée, & qu'il ne lasche en sorte
La bride aux desuoyez qui luy ont fait escorte:
Ainsi l'Ange trompeur se voyant vne fois
Maistre de l'vn de nous, luy baille telles lois,
Qu'il ne veut que cestuy tant soit peu se separe
Des malheureux confins de l'horrible Tartare.
Donc voicy ce tyran qui voulant mettre au chãp,
Huche tous ses subiets, & pour armer son camp
D'espieux, casques, bouclairs, & d'estocs, & de mail-
Impiteux nourrisson, dechire les entrailles (les,
De sa mere la terre, & non content de ceux
Que forgerent iadis ses peres courageux,
Change les rocs en fer, & partant les martelle
Qu'il en faict des outils pour toute sa sequelle.
Les chefs du camp Chrestien soignẽt d'vne autre
A s'opposer, hardis, aux fins de ce renard, (part
Or Lion deuenu, qui s'arme de rudesse
Pour seconder l'effort de sa trompeuse addresse.
Et bien que leur deuoir consiste seulement
A prescher aux humains l'heur de leur sauuement,
Qu'encores que le Ciel leur ait pour toutes armes,
Laissé les veuz, les cris, les ieusnes, & les larmes,
Si est-ce que l'instinct dont nature à pourueu
Tout humain estomach, les rend en cas preueu

Soygneux de destourner le coup qui les menacē,
Et de ietter leur ancre auant telle bourasse.
Et plus quand vn combat vise directement
A l'honneur du grand Dieu, quand le desbordemēt
Des rebelles Titans nourrissons de la terre,
Menace leurs germains, & faict au Ciel la guerre,
Tous ordres, tous estats, tout sexe, & en tous ans,
Doiuent sans nul reproche, estre receus aux rancs:
Ces chefs donques suiuis de la bande Chrestienne,
Et de pieds, & de mains attaquent la payenne.
Desia l'on vient aux mains, & ja les estandarts
Vireuoltent dans l'air, les contraires soldarts
Animez par le son de la trompe guerriere,
Donnent du pistolet, tirent leur lame fiere,
Et chamaillants sans cesse, abbattent, frappēt tant,
Que la terre en gemit, & le son esclatant
Faict vn bruit dedans l'air, la fortune douteuse
Incline des deux parts, la Parque rigoureuse
Frappe des deux costez, & bref au demeurant
Le champ tant debattu demeure à ce Tyrant
Vainqueur sur l'ost Chrestiē, où superbe, il se baigne
Dedans le sang espars par la rouge campaigne.
Soubs le choc outrageux de ces aspres combats
Les deux fidelles chefs tombent entre autres bas,
Le vainqueur insolent les foulle de la plante,
Et dās leurs corps poudreux son estoc ensanglante.
He! comment permets-tu que ton peuple, Seigneur,
Demeure a la mercy de ce rude vainqueur,

Que les sacrez bergers de la troupe fidelle
Seruent ores d'obiect à sa rage cruelle?
Hé! il semble a te veoir, que vaincu & lassé,
Tu as entre ses mains ton espouse laissé:
Où sont tant de beaux faits par qui tu as fait croire
Que tout rebelle effort cedoit a ta victoire?
Desia las! ton troupeau demeure sans berger,
Errant deçà, delà, sans trouuer où loger.
Ia les temples sacrez à ton ame l'Eglise
Ne seruent desormais aux humbles de franchise
Et plus, ta grande nau vogante sur Neptun,
Subiette aux soufflements d'vn Borée importun
Vire, tourne, & reuient, saute contre la nue,
Or du mast touche presque a la face chenue
De la bleuë Thetis, quand son flot irrité
La receuant d'enhaut la met sur le costé.
Elle est ja sans rocher, sans voile, & sans cordage,
Prochaine, ou peu s'en faut de ceder à l'orage.
Est-ce point que tu veux s'y tost borner le cours
De l'astre iournalier, & que les tristes iours
Du monde declinant vers son heure derniere,
Nous vueillent ia priuer de leur douce lumiere!
Seigneur, le doux espoir de ton proche secours
Nous entretient encor' le reste de nos iours,
Et pourueu ce pendant que nostre naue flotte
Sur ceste ondeuse mer, tu sois nostre pilotte,
Bien que pres des dangers, ie ne crains d'approcher
Le Chœur Amyclean, le Caphar é rocher,

Non plus que le sablon de la Syrte mouuante,
Le ventre de Charibde, & la Scylle aboyante.
Dieu n'admet point de cause en aucun sien effect,
Ains sans autre raison, tout ce qu'il veut se faict
Le tout pour nostre mieux: car oncques il n'ordõne
Chose qui ne retourne au bien de la personne:
Sy de ses plus cheris il aduance la mort
Il aduance en pareil leur nacelle du port
Ou tous enfans du Ciel, & de voile, & de rames
Doiuent aller cercher le repos de leurs ames.
C'est la que ces deux-cy, trois iours apres leur mort
S'esleuants de l'endroit ou l'vn & l'autre dort,
Montent comme en triomphe, & à la claire veuë
De leurs vainqueurs vaincus, vollent a mõt la nue.
Les saincts donques meurdris, l'aduersaire n'attẽd
Que l'heure, ny le lieu d'en receuoir autant,
Il cherche son malheur, & aueugle en soy mesme
S'achémine au destroit, de son heure supresme:
Car ayant ia tout faict ce qu'vn homme enchãteur
Sçauroit faire, en ayant le diable pour autheur,
Il a recours en fin à vn œuure supresme
Feignant faire vn miracle à l'endroit de soy-mesme
Qu'il ne scauroit monstrer veritable en autruy,
Bien qu'il ayt, comme ay dit, le diable pour appuy:
C'est que pour imiter le Christ inimitable,
Au dernier de ses faits sur autres admirable,
Il se dit estre mort, bien qu'il ne le soit pas,
Pour a trois iours de là s'esueiller du trespas.

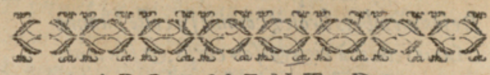
C'est alors qu'en flattant cautement il deguise
Aux peuples estonnez sa damnable entreprise,
Et bien chers nourrissons, a peine eussiez vous creu
Que ie suis le vray Christ, sans que vous auez veu
Tant d'œuures de mes mains, ainsi vostre nature
Est plus prompte cent fois de croire a l'imposture,
Qu'à la verité mesme, or aprenez de moy
Le texte non escrit de la diuine loy.
Le *disciple d'Oreb ministre de la bande*
Qui au centre ombrageux de la terre commande,
Misanthrope cruel, desireux autrefois
D'imposer aux Hebrieux *ie ne sçay qu'elles lois,*
Par maints discours trompeurs les induisit à croire
Que raui sur Sina dans l'immortelle gloire,
Il auoit eu du Ciel, pour tout le genre humain,
La loy que Dieu auoit escrite de sa main.
O dannable imposteur ennemy de ton frere,
Dequoy te sert mentir, qu'elle rage si fiere
T'incite de te perdre, & tirer apres toy.
La perte de tous ceux qui embrassent ta loy?
Non non, mes bien aimez, dõnez vous bien de garde
De vous assubiettir a ceste grand paillarde,
Dont le nom abortif se vante protecteur
Des statuts rigoureux de ce legislateur.
Mõ Pere n'est point tel, que pour se faire craindre
A l'homme son vassal, il vueille luy empreindre
Mille peurs dedans l'ame, où le tienne arresté
Dans les ceps d'vn cachot, priué de liberté:

Il permet qu'vn chascun viue a sa conscience,
Sans crainte de la mort, car par la deffiance
L'*homme erre bien souuent: ains ce pẽdant qu'il vit*
Iouisse abondamment de tout ce qui luy duit,
Il n'a rien fait en vain, mais tout ce qu'est en sõme
Dans cet humain pourpris, est pour le biẽ de l'hõme:
Ce seroit s'attaquer a sa diuinité,
Et surnomer mon pere autheur de vanité,
Si ce qui plaist au corps, & agrée a vostre ame
Deust estre reputé chose digne de blasme,
He! viuez a plaisir, & sus ne croyez pas
Au deffunct Antechrist, qui n'usant que d'appas,
Ainsi que font souuent ces vendeurs de triacle,
A chasque bout de champ faisoit vn faux miracle.
Ia son orgueil l'enleue & pour ne sembler pas
Estre du tout semblable aux hommes d'icy bas
Il se guinde dans l'air sur l'aile non palpable
Des Anges rauisseurs de son pere le diable.
O trop bruslant desir d'vn dommageable orgueil
O triomphe apresté pour seruir d'appareil
A ta prochaine mort, inuitant les lumieres
Du Ciel pour esclairer tes obseques dernieres.
C'est ores que le Ciel fraichement indigné
D'auoir veu massacrer ceux qu'il auoit donné
Pour chefs a ses enfans, sur ce tyran eslance
Son foudre executeur de sa iuste vengeance,
Son test escarbouillé demeure sans cerueau,
Ses os ne sont que poudre, & ne reste vn morceau

De ses membres broiez comme sy ceste flamme
Auoit reduit à rien & son corps, & son ame.
Donq voila l'Antechrist antidote mortel,
Du vray Christ resemblant a son pere immortel,
Comme en l'air cestuy meurt, lautre en lair tout de
mesmes
Bien que dautre façon, rend ses souspirs extremes
Mais apres leur trespas cestuicy pour trois iours
Descend dans les enfers, ains lautre pour tousiours.

Fin du cinquiesme iour.





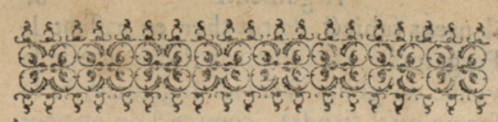
ARGVMENT DV
Sixiesme iour.



Viuant la precedante façon de l'Auteur, & aussi pour la grandeur de la chose, entreprenant auiourd'huy de parler du iugement dernier, Il vse d'vn exorde fort a propos du subiect. Apres lequel il faict vne similitude & comparaison de Dieu offencé par les hommes à vn Prince irrité de ses subiects, qui les ayant assiegez & reduits a toute extremité, par lamẽte quelque temps, seulement pour sauuer & exempter du sac les femmes & les enfans, par lesquels l'Auteur veut entendre les innocens, & ceux qui ne sont pas obstinez, tellement qu'il n'y ait espoir de resipiscence en eux. Disant oultre que Dieu apres la mort de l'Antechrist, donra quarante iours aux hommes pour se recognoistre: a propos dequoy il fait comme vne remonstrance a tous ordres & estats qu'ils ayent à se recognoistre. En apres il parle de l'esbrãlement des partyes dont est composé le monde, & de l'embrazement d'icelles: où

il prent subiect de toucher en passant le Purgatoire. Finablement il discourt de la venue du grand Dieu au Iugement, de la forme qu'il tiendra, comme l'on en peut apprendre de ceux qui en ont escrit, & de ce que Dieu mesme en dit en son sainct Euangile: concluant qu'il ne se perdra rien des Elemens, ains que Dieu les maintiendra en vne autre forme & plus belle qu'ils ne sont à present.





SIXIESME IOVR DE LA SEMAINE DE M. Q. Sieur de la Tousche.

DV IVGEMENT.



VI me don'ra cent yeux, cent bouches, cent oreilles,
Pour voir, dire & ouir tant & tant de merueilles
Que ce iour produira, qui guidera ma main
Parmy les rouges flots du deluge prochain,
Qui fera que mes pas euitent la ruine
Des murs ia recourbez de la ronde machine,
Et que ie puisse, exempt du mal, & de la peur,
Mettre la main derniere a mon triste labeur?
O pere de ce tout, toy dont la main puissante
Fist de rien l'vniuers, donne moy que ie chante
Aux posthumes derniers, le plain embrasement
Des quatre corps serrez dedans le firmament.
O grand Dieu donne moy, qu'en vn corne i'eschãge
Le plat rouge de feu du glaiue que ton Ange
Tournoit aux enuirons de nostre Pere Adan,
Quand il franchit, honteux, les bornes de l'Eden:

Affin que plain de l'air de ma Muse feconde,
Par luy, ie face ouir aux quatre coings du monde
Mes lamentables cris, & que tout l'vniuers
Estonné des clameurs que souspirent mes vers,
Saizi d'vn promt effroy, accoure entendre lire
L'arrest diffinitif que Dieu tout remply d'ire
Et d'esclairs enflammé, au iour du grand courroux
Enoncera sans yeux allencontre de nous.
Dont ia le souuenir entrant dans ma pensee,
Rend mes nerfs tremblotans, & mon ame glacee.
Muse, bien qu'auiourd'huy ie ne vueille entonner
Mon champestre flageol, ou nos rois coronner
De lauriers immortels, ny d'vn vers plain de basme
Adorer les beautez d'vne superbe dame:
Ains que pour façonner mon stile non humain,
Je change maintenant d'esprit, d'encre, & de main:
Ie ne veux toutefois que ma plume allumée
Dans le brazier futur de la terre enflammée,
Mesprise ton ardeur, ainçois qu'en chasque part
De mon rouge cahier paroisse ton belart.
Ce n'est pas pour tousiourp que l'escadre importune
Des Autans courouceez, fait la guerre a Neptune:
Ce n'est pas pour tousiours que l'absence d'Hyas
Induit ses tendres sœurs a plorer son trespas:
Et le bras menaçant du Dieu darde-tonnerre
N'eslance à chasque coup sa foudre contre terre.
Mais l'on voit qu'au contraire il arriue souuent
Que la calme succede aux bourrasses du vent,

Que le beau temps poursuit vne fascheuse pluye,
Et qu'apres vn temps brun le ciel se face essuye.
Comme vn Prince asiegeant sa rebelle cité,
L'ayant fait inuestir d'vn & d'autre costé,
Fait remplir le fossé, fait battre la deffence,
Bref apres luy auoir osté toute esperance
D'aucun humain secours, le mur estant ouuert,
D'où l'asiegé ne peut se deffendre à couuert:
L'on fait trefues pendant que le fort parlemente,
Qui se rend, se voyant decheu de son attente,
Les bourgeois demeurans à la discretion
De leur Prince aigre-doux, n'ayant compasion,
Que du mol enfançon, & de la tendre femme,
Faisant passer le reste au trenchant de la lame:
Et plus, pour reparer la grandeur de ce tort,
Seuere punisseur fait arrazer le fort,
Qui du canon pointé le mur esbranslé frappe,
Qui met le feu par tout, qui trauaille à la sappe,
Si que tout à la fois, & en mesme moment,
L'on voir choir en vn tas tout ce grand bastiment.
L'Eternel tout ainsi, bien qu'espris de cholere,
Se monstre à ses enfans cent fois plus doux que pere,
Et voire, si i'osois dire de l'Eternel,
Bien souuent en frappāt, poind d'vn dueil paternel,
Attire de ses flancs mille flammes venteuses,
Et de ses moites yeux maintes larmes piteuses:
Apres auoir comblé ce tout de mille maux,
Et fait sentir l'aigreur de cent mille trauaux
A l'homme

A l'homme son vassal, refractaire, & rebelle
Aux saincts Commandemẽs de sa bouche eternelle:
Il ne veut tout a coup desployer sa fureur
Dessus son peuple ingrat, ny de son bras vengeur
Mettre le feu par tout pour brusler toute à l'heure,
Et les sales humains, & leur sale demeure,
Mais tarde pour vn temps, & pour ne sembler pas
Vouloir precipiter des hommes le trespas,
Donne quarante iours à ceux dont l'innocence
Merite qu'enuers eux Dieu prenne patience,
Et que sans esprouuer ses dernieres fureurs
Ils meurent à leur aise auant tant de rigueurs.
Vous hõmes-chiẽs sãs Dieu, vous Iuifs, race payẽ-
Ennemis separez de l'Eglise Romaine, (ne,
Helas! que faictes vous, sus destournez vos yeux
Des terrestres obiects, & regardez aux cieux
Où luist vne cité qui, bien-heureuse, abonde
En loyers plus qu'egaux aux ennuis de ce monde.
Le mal desia passé, dont l'immense grandeur
Estonne encor mes sens, & glace de froideur
Mõ cœur qui est sans poux, ne peut il dãs vos ames
Grauer la moindre peur de ces prochaines flames?
Deschirez ce bandeau qui vous couure les yeux,
Mettez le fardeau bas qui vous r'abbat des cieux,
Et d'vn ruisseau de pleurs filles de penitence,
Temperez la chaleur de l'ardente vengeance,
Que cherche l'Eternel animé de fureur,
Des maux qu'auez commis par vn si long erreur.

Mais toy, peuple Chrestien, qui par obeissance,
Humble enfant, recognois la Romaine puissance,
Le danger est passé: mais quoy? te vaut-il mieux
Demeurer fai-neant soubs le somne otieux,
Rouiller dans le loisir, que, soigneux, prendre cure
De resister à temps à ta peine future?
Celuy qui trauersant l'horreur de quelque bois,
Rencõtre en son chemin vn Loup, ou deux, ou trois,
Par la faim amaigris, & qui prompts au carnage,
S'assemblent volontiers pour garder le passage,
Encor que de l'espée, ou d'vn baston à feu,
Tous trois il les ait fait demeurer sur le lieu,
Si ne doit-il pourtant abandonner ses armes,
Plustost que redoutant des secondes alarmes,
Prudent, il n'ait passé le reste des dangers
Que preparent à coup ces hostes bocagers.
Vous Princes qui foulez au pied de vos altesses,
Et les honneurs fumeux, & les vaines richesses,
Et qui pour emprunter vn tiltre plus qu'humain,
Essayez de toucher au Pol, de vostre main:
Mettez vos sceptres bas, déposez la couronne
Qui sur vos chefs mondains plus clairemẽt rayõne,
Que celle dont le lustre à sept platines d'or,
Enrichit le panneau des estoilles du Nor:
Despouillez ces habits dont la fine escarlatte
Bordée de fils d'or, si viuement esclatte,
Qu'elle perce les yeux aux humains qui de pres
Veulent vous approcher pour contempler les rais

De vos habits pompeux, dont la vaine apparance
Les deçoit à l'effect de leur folle croyance:
La haire penitente au fil dur, & poignant,
Vous doit or' esgaller au plus vil mendiant,
Qui couzu de haillons, & couuert d'estamine
De cent trous fenestrée, & blanche de vermine,
S'en reuest ce-pendant qu'il viuote çà bas,
Puis s'en enseuelit peu deuant son trespas.
L'espoux de Iezabel Prince de Samarie,
Riche du magazin des peuples de Syrie,
Et plain d'autāt de biens que, peu chiche, en depart
Le ciel aux puissans Roys soubmis à son regard:
Ressemblant toutefois vn affamé Tantale
Au milieu des faueurs de sa grandeur Royale:
Humble, ne refusa le digne chastiment
Des mesfaicts qu'il auoit commis indignement,
Couurant d'vn sac poudreux sa charnure amolie
Par l'accent enflammé des paroles d'Elie,
Et detestant l'horreur de ses sales pechez,
Dont son ame, & ses sens, estoient lors entachez.
Les pl' grāds sōt souuēt ceux qui cachās leur vice
Soubs le bel apparent d'vne feinte iustice,
Abusent de leurs loix, & qui seruent d'obiects,
En tous genres de maux, à leurs singes subiects:
Mais les mesmes souuent rongez dans leur poitrine
Des maux par eux commis, prennent la discipline,
Se remordent pleureux, & lassez de tant d'heur,
Pour faire penitence abbaissent leur grandeur:

Außi ne faut-il point que l'humaine puissance
Exempte aucuns pecheurs de faire penitence,
Mais desia ie vous voy priuez de tous honneurs,
En habits deschirez, desnuez de faueurs,
De vous mesmes subiects, sans bādeau, ny courōne,
Souffreteux comme Iob, ne suyuis de personne:
Las! il ne reste plus que par deuotion
Vous aueriez le ciel de vostre affection,
Que sans cesse plombans vostre poitrine nue,
Vous iettiez maints souspirs iusques dedās la nue:
Et bref, qu'en souspirant, vous priez l'Eternel
De n'estre en vostre endroit iuge trop criminel.
Vous, sacrez demy-dieux, vous qui par preseance
Deuancez en honneur, toute humaine puissance,
Si l'ignare pouuoit donner enseignement
Aux hommes de sçauoir, aux gens d'entendement,
Ie dirois volontiers qu'vne malice extreme
Accompagne souuent vostre grandeur supresme;
Mais si pour ceste fois ne mesprisez d'auoir
Vostre enfant pour censeur, n'oubliez le deuoir
Qui vous oblige au vueil d'vne grādeur plus grāde
Que celle là par qui l'vn de vous nous commande.
La plus part d'entre vous, se sentans obligez
Pour quelque recompense à leurs propres subiects,
Leur baillent pour guerdon d'vn profane seruice,
Le sa cré reuenu d'vn diuin benefice.
Donq' comment se feroit que l'on peust onques voir
Les plus simples curez suffire à leur deuoir,

Quãd ceux qui vont deuãt, ceux qui guidẽt la dãce
N'obseruent point les pas, ne gardent la cadence?
Prestres qui profanez les mysteres sacrez (crez,
Par mãits boires gloutõs, par maints morceaux su-
Sans obmettre l'orgueil, l'amour, la simonie,
Scachez que Dieu de vous a sa grace bannie:
Voit on ores humain, tant soit il vitieux,
Plus remply de mesfaicts qu'est vn religieux,
Quand pour viure à plaisir il franchit la barriere,
Que luy borne son vœu aux fins de sa carriere?
Malheur par trop commun, & qui peut seulement
Seruir de boutefeu à cet embrazement.
O Pasteurs endormis, ô vous chiens que le somme
Abbat tant doucement, & durement assomme,
Que les Oysons iazeurs en sursaut resueillez
Suppléent au default de vous, qui sommeillez:
Mettez fin au repos qui tous vos sens empesche,
Et gardez que le Loup ne face quelque breche
Sur vos troupeaux craĩtifs, ains plustost ne dormez
Qu'ils ne soiẽt seurement dãs leurs parcs enfermez.
Vous autres qui tiltrez du beau nom de Noblesse,
Tenez tant de rigueur à la timide presse
De vos pauures subiects, qu'il ne leur reste pas
Bien souuent dequoy faire en deux iours vn repas,
Plustost que d'assouuir sur eux vostre cholere:
Pensez au dire humain de l'Empereur Tybere,
„ Que le berger qui veut viure de son troupeau,
„ En doit tondre la laine, & luy laisser la peau.

Vous iuges qui tenans le siege d'vne Dame
Saincte vierge des cieux, abusez de sa lame,
Vendans le droict acquis au simple hõme des chãps,
Pour les mortels presens des plus riches marchans,
Et qui pour euiter vne haine mortelle,
Mesprisez de subir vne peine eternelle:
N'ayez regret de voir ce iour onder le feu
Sur vos toicts mal acquis, n'estans de vostre creu,
„ Car de mesme voit on souuent perir la chose
„ Acquise iniustement, comme l'or de Tholose.
Sus sus purgez vos mains teintes au iuste sang,
Qu'iniustes, vous auez tiré du maigre flanc
De l'innocent prochain, sus rendez la cheuance,
Qu'en vsant des rigueurs d'vne inique puissance,
Iadis auez tollue à vos foibles subiects:
Quitez moy vos parquets, & pleureux, deschargez
Vos habits rouges-noirs, pour apres, hũbles, prendre
Vn mortel vestement teint en couleur de cendre.
Hé que diray-ie plus? l'infidelle rapport
D'vn Scribe corrompu, ne fait pas moins de tort
A celuy qui requiert qu'on luy face iustice,
Que d'vn feint orateur la trompeuse malice:
Le trop profond sommeil d'vn Maire politiq
Souuent preiudicie à tout vn corps public,
Quand le marchant trompeur, par faute de cẽsure,
A faux nombre, à faux poids, vẽd à faulse mesure,
Ses meilleures denrées, qu'il vuide son celier
De vins sans estelon, & de grains son grenier,

Auares traffiqueurs, à qui le dur silence
D'vn Censeur nonchalant permet toute licence
De tromper vn chacun: Hé! ne pensez vous pas
Que Dieu voit tout à clair ce qui se fait çà bas,
Veu que le mouuement des ames plus subtiles
Ne peut fuir ses sens mille fois plus habiles
A deuancer le but de nos mornes desseins,
Que nous ne sommes prõpts en tels desirs malsains?
O peu sages humains! qui prenez en partage
La terre peu durable, & quittez l'heritage
Abondant en tresors, que la rouille, & le temps,
N'amoindrissent en rien, quand serez vous contẽs?
Helas! que faictes vous, que peut vostre richesse
Contre l'arrest fatal de la mort qui vous presse?
Le Cinique Gregeois parlant au Lydien
Deux iours apres sa mort, au champ Elisien,
Mocqueur, luy reprochoit sa nouuelle indigence
Apres l'heur inconstant d'vne grande cheuance.
Thesaurizez aux cieux, car cet or n'est que fer
Que l'homme par emprunt a du prince d'Enfer.
Mais toy peuple sans yeux, qui, priué de lumiere,
Marches par le sentier d'vne erreur coustumiere,
Toy qui loin des honneurs, mais qu'vn mõdain desir
Fait souuent postposer sa peine au fol plaisir
Des Princes fai-neants: toy qui, larron, desplaces
La borne mitoyenne, & croissant les espaces
De ton champ peu fertil, reserres les confins
Des guerets plantureux de tes proches voisins,

Et qui souuentesfois mets ta faux larronnesse
Dans la moisson d'autry, qui trauailles sans cesse
Pour nuire à ton prochain, rauissãt ses troupeaux,
Ses arbres esmondant, & destournant ses eaux.
Si tu es ignorant que la loy de nature,
Prou sage, te defend que tu ne face iniure
A ton proche germain, sçache que l'ignorant
Sera mis en oubly par le trois fois tout-grand.
Sus sus donques humains, desistez de mesfaire,
L'homme n'est plus humain qui se rend aduersaire
De l'homme son semblable, & le ciel irrité,
Tousiours tousiours punist telle inhumanité.
Ia nostre heure s'approche, & le grãd Roy celeste
Pour descendre icy bas, son exercite appreste,
Desia tout bellement s'esmeuuent dedans l'air
Les flambeaux ordonnez pour la terre brusler:
Heureux le seruiteur que son seigneur & maistre
Ne trouuera dormant, ains qui par sa fenestre
Guignant ce dernier iour, ne fermera son œil
De peur d'estre surpris, iusqu'au dernier sommeil:
Il le fera sentir, & ce pour recompense
De ses trauaux passez, l'heureuse iouyssance
D'vne mer de tous biens, & mille autres guerdons
Qu'il reserue là haut pour ses plus grãds mignons.
Or pendant que le ciel donne aux gẽs de la terre
Treues de leurs ennuis, que, piteux, il reserre
A la bride à son courroux: l'vn helas! qui voit biẽ
Qu'encores apres soy il traine son lien,

Qu'il n'est pas eschappé, mais qu'vn aspre supplice
Tallonne à pas legers son antique malice,
Il dresse à mont ses yeux , & implore secours,
Des saincts Peres logez dans les celestes tours,
Où le Chœur rayonneux de ces troupes diuines
Apprehendant l'horreur des prochaines ruines
De ce grand Vniuers, ia fremit en son cœur,
La crainte le saisit, & l'effroyable peur
Fait qu'il n'oseroit plus entendre nos prieres,
Pour apres les offrir au Prince des lumieres.
L'*autre qui sur le front porte encores l'escrit,*
Et l'empraint du cachet du ia mort Antechrist,
S'endurcist en son mal, & à bride auallée
Poste apres son malheur, voire sa course ailée
Ne se peut retenir par la tendre pitié
Des voisins gemissans, ny par l'humble amitié
Des plus proches parens, qui du germain au frere
De l'oncle à ses neueux, & des enfans au pere,
S'efforcent, mais en vain, de sauuer auecq'eux
Leurs peres obstinez, leurs germains, leurs neueux.
Semblable à vn destrier qu'vn Escuyer à dextre
Eschauffe en le piquant, or' à gauche, or' à dextre,
S'embride tout à coup, & sa lice quittant,
Va son foible Escuyer par la plaine portant,
Où sa fureur le guide, il court, auance, & poste
Plus viste qu'vn trait d'arc, sans q̃ cil qui l'accoste
Des deux genoux pressez à force de bander
Les ranges pres du col, le puisse retarder.

La Parque cepēdant meine vne ouuerte guerre
A ces foibles Titans nourrissons de la terre,
Voire par maints destours elle espie leurs pas,
Pour apres les ranger à vn forcé trespas,
Et passant furieuse, à tout sa faux legere
Retranche à l'impourueu leur aise passagere.
Là paroist la pitié qui poind le Tout-puissant
Pour l'homme son ouurage a coup le punissant,
De son crime aueré, sans que par sa demeure
Il le laisse augmenter, sa peine d'heure en heure.
Le François or' guidé par la mesme raison,
Nauré du mal d'autruy, ne fait longue prison
De l'huguenot attaint, & par sa propre bouche,
Et par l effort preignant d'vne bruslante touche:
Car si par la mort mesme aduient fortuitement
Le trespas d'vn esleu, c'est pour ce seulement
Que le seigneur de qui l'homme tient tout à ferme,
Prudent, l'appelle à conre auparauant le terme,
De peur qu'à la parfin il luy feit cession,
Veu qu'il ne peut desia fournir de caution,
Et qu'au defaut d'argent, par rigueur de iustice,
Il faut que le debteur pour la debte patisse.
Sont ceux que Dieu voit estre aucunement tachez
De la vile noirceur d'vn amas de pechez,
Tous tels que l'or rouillé qu'vne terre incogneuë,
Auare, a recelé cent ans à nostre veuë,
Tous les flots blanchissans du riuage d'Atlas,
Ny des bords Eufratois, ne le nettoyroient pas,

Voire le dieu boiteux dans sa rouge fournaise ,
Ne sçauroit l'appurer que par vn long malaise.
Vsant doncques de grace à l'endroit des pecheurs
Qu'il voit abandonner leurs pristines erreurs,
Auant vn plus grand mal, d'icy bas les retire
Comme exempts de porter la grandeur de son ire.
Mais, ainsi que l'on dit, qu'apres nostre trespas
Nos mesfaicts impunis nous suyuent pas à pas,
Et que nul esprit n'entre en la gloire immortelle,
Qui ne soit nettoyé de sa tache mortelle:
Vn feu materiel, soit que pres de l'enfer
Tu le vueilles poser, sus terre, ou dedans l'air,
Reçoit nos esprits nuds, les nettoye, & espure
De la sale noirceur de toute forfaicture:
Esprits bien que subtils, carens d'os & de chair,
Que nostre œil ne peut voir, ny nostre main toucher,
Esprouuans toutefois l'ardeur de ceste flamme,
Non cõme font nos corps, mais ainsi que nostre ame
S'attriste, & se ressent des violents efforts
Que nostre corps mal sain reçoit par le dehors.
C'est le secret caché soubs vne vaine fable
Que le Grec emprunta du faulsaire le diable,
Quand par ses feints propos, menteur, il asseuroit
Qu'apres nostre deces nostre ame impure erroit
A l'entour du tombeau, qui froidureux enserre
Son corps enseuely dans le sein de la terre.
Voire que cependant elle ne iouyssoit
Des celestes plaisirs, mais nue patissoit

Par vn vouloir fatal que l'erreur ancienne
Controuuoit à plaisir, iusqu'à tant que la peine
Ne l'eust entierement purgée des mesfaits
Qu'en ce monde pecheur, viuante, elle auoit faits.
Or cet estrange feu que ie chante, à bien dire,
Au nostre plus grossier, tant soit peu ne retire,
Ains pur en sa matiere, agit plus viuement
Que la lente chaleur de ce nostre element,
Outre que celuy là ne brusle qu'à mesure
Que Dieu le luy commande, ains cestuy par nature
Agit incessamment, si bien que ces deux feux,
De nature, & d'effect, sont differens entr'eux.
Vn mois & demy passe, apres l'homme s'estonne
D'ouyr à l'impourueu l'air qui bourdonne, & tõne:
La mer qui flotte, & bruit: la terre qui se meut:
Et le ciel chancelant sus elle presque cheut:
C'est ores que Pluton, brusque, donne carriere
A l'hydeuse Alecton, Tisiphonne, & Megere,
Qu'il chasse de l'obscur de ses tristes manoirs
Les harpies, l'horreur, la Parque aux habits noirs,
Et si rien de plus fier l'Enfer en somme couure,
Commande à ceste fois que la porte on luy ouure.
L'on ne voit ia que feux, l'õ ne voit riẽ qu'esclairs,
Et ia de toutes parts tombent les astres clairs,
Sur le chef des humaĩs, q̃ par bas, qu'à maĩ dextre,
Qu'en derriere, au deuant, & qu'au costé senestre,
La terre fait trembler, le vent iré combat,
Le ciel flambant opprime, & l'onde rouge abat.

Les soldats, signalez de la marque diuine,
Ne s'esmeuuent au bruit d'vne telle ruine,
Ils voyent, asseurez, le Soleil sans lueur,
La Lune sans clarté, la nue sans couleur,
Si n'est de la rougeur de la flamme ordonnée
Pour purger les Germains de la terre estonnée.
Au milieu des souspirs que les hostes de l'air
Jettent piteusement, au milieu de la mer,
Où les Thuns, Marsouins, les Dauphĩs, les Balenes,
Muglent horriblement sur les cuites arenes:
Bref parmy les troupeaux des plus grãds animaux
De leurs toicts fugitifs, courans par mõts & vaux
Poussans maints cris en l'air, & escumans de rage:
Plus, parmy la fureur de l'escadre sauuage,
Celuy qu'vne foy ferme accompagne en tous lieux,
Attendant le secours qu'il espere des cieux,
Ne change de visage, ains comme essay, repute
Les maux à qui son corps sert ainsi que de butte.
La mort lente luy fasche, & voudroit ia que Dieu,
Non pour fuir au mal, l'eust tiré de ce lieu:
Mais afin, ô grand Dieu, dit-il, que face à face,
De gloire tout remply, & comblé de ta grace,
Ie peusse à tout iamais, esloigné d'icy bas,
Admirer ta grandeur sur les voultes d'Atlas:
Et auecques le Chœur, & des Sãts, & des Anges,
Entonner sainctement tes diuines loüanges.
Mais il demeure court, & parmy tant de bruit,
Son corps se tourne en poudre, & son ame s'enfuit,

Mais il n'en tombe seul, cent mille autres encore
Trebuchent a la fois dessous la Parque more:
Desia tout est confus, le parrain, le filleul,
Les parens, les enfans, les neueux, & layeul,
Sans obseruer les rangs de primogeniture,
Payent en mesme iour son tribut a nature.
Icy le curieux faict barriere a mon cours,
Requerant importun que d'vn leger discours
Ie luy monstre en passant, comment il se peut faire
Que les hommes derniers puissent lors satisfaire
A la plus moindre part des enormes pechez
Que la Parque sur eux trouue encor' attachez.
Sache que la vertu de ce feu qui consomme
Les membres de ce tout, ainsi que ceux de l'homme,
A tout autant d'effects que quatre feux diuers,
Dont l'vn purge les bons, l'autre cuit les paruers,
Le tiers art nostre bois, & lautre elementaire,
Qui rendra de ce tout la matiere plus claire:
Le pecheur net de coulpe espreuuera ce feu
Plus cuisant de beaucoup que si par temps, & lieu
Il eust cent ans deuant quitté ce territoire,
Pour nettoyer son vice au feu de Purgatoire.
Non que ce Iuge sainct, affin de r'enforcer
L'ardeur de ce brasier, ait besoin d'amasser
Le charbon mi-bruslé de cent forests ombreuses,
Ny vn large Ocean d'huiles chaudes soufreuses:
Son ire est son charbon, sa bouillante fureur
Son huyle stincellante, & son vueil son souflleur,

Tous trois contribuants, chascun en son office,
A la iuste rigueur de sa saincte iustice.
La tempeste redouble, & plus fort que deuant
La foudre tintamarre aux costez du leuant,
Les monts baissent leurs fronts, les durs rochers de
Tressaillent en esclats, Amphitrite demare, (Pare
Et la terre a ce bruit entr'ouure ses boyaux,
Pour tirer les humains de leurs sales tombeaux
A la veuë du Ciel, tout ainsi que quand Rome,
Iniuste, feit mourir l'innocent fils de l'homme:
Ceux que de longue main tant de siecles passez,
Ingrats, auoient tenus sous la lame pressez,
Reprindrent, nouueaux nez, leur premiere figure,
Leurs os muscles, tendons, & leur viue charnure:
Alors comme auiourd'huy le Soleil s'obscurcit,
La Lune a son deffault son front d'argent noircit,
Et l'immobile esteuf de la machine ronde,
Tremblotant, feit sauter le plain vague de londe.
Desia les animaux qui voguent par les bois,
Par les airs, & les eaux, meurent tout à la fois,
Comblãts tout de leurs voix, qui subtile, qui grasse,
Qui haute en maints endroits, qui moyẽne, qui basse
Se faict ouir piteuse en mille airs tous diuers,
Plore le dur trespas de tout cest vniuers.
Oyseaux dont le gosier plain d'vn soufle m'eniure,
Et m'esueille par fois quand ie dors sur mon liure:
I'ay regret que si tost ce rapide brasier
Ard vos peints ailerons, & vous clost le gosier

Qu'il ne differe encor, & ne prend patience
Iusqu'à ce qu'il ne faille ouyr nostre sentence,
Afin que de vos airs entonnez en ce lieu
Vous peußiez adoucir le courroux du grand Dieu:
Ia la mer est sans eaux, les forests sans ombrages,
La nue sans glaçons, & les prez sans herbages,
Ou bien s'il reste encor des eaux par les marests,
Du foin parmy les prez, & du bois aux forests:
Ceste onde n'est que sang, ce foin n'est plus q̃ cẽdre,
Et parmy les forests l'on voit le feu s'esprendre.
Ia les hommes attaints par leur propre remord
De cent estranges cas tretous dignes de mort,
Souhaitent que l'ardeur du feu qui les enflamme,
Consomme ensemblemẽt & leur corps & leur ame.
O peruers obstinez, qui plustost qu'implorer
L'aide de l'immortel, qui vous peut aßeurer
Au milieu de ce feu, cherchez vostre biere
Dans vn lieu qui, bruslant, est priué de lumiere?
La femme qui se voit chargee de son fruict
Estonnée des cris, de la flamme, & du bruit,
Qui rendent tout confus, pleurarde, fait requeste
Aux mõts hauts esleuez qu'ils tombent sur sa teste,
Retire toy ma Muse, & laißant quelque peu,
La terre s'embraser dans l'ardeur de ce feu,
Grimpe au ciel vistement, car le mont de Parnasse,
Comme les autres monts, fond dedans ceste masse.
Voicy du ciel venir l'Ange qui d'autrefois
Dechassa nos parens hors des bords Eufratis,
Pour

Pour leur premiere offence: Ha! le voicy qui vole
Du Leuant au Ponant, & d'vn à l'autre Pole,
Lamẽtable, sommãt les vieux, & nouueaux morts,
D'issir de leurs tombeaux, & reprẽdre leurs corps:
N'oyez vous poĩt cõmẽt il nous dõne heure et place,
Pour de bref comparoir au deuant de la face
Du Iuge sans resort, appellant auiourd'huy
Tous les hommes du monde à conte deuant luy?
Ah ie meurs quãd i'y pẽse, hé! cõmẽt peut ma bouche
Ferme, ramenteuoir ceste douleur qui touche
Mon ame de si pres, que sans nul mal souffrir,
La crainte seulement m'en fait presque mourir.
Ceux que le prompt effroy de la trõpe de l'Ange
R'enfantera ce iour d'vne façon estrange,
Ne naistront imparfaits, de leurs membres perclus,
Boiteux, borgnes, ny sourds, contrefaits, ny bossus:
Ceux vers qui la nature ensemble pauure, & riche,
Dãs l'amarry se mõstre, et prodigue, et trop chiche,
Formãt les corps des vns moindres de quatre doigts
Que les autres plus grãds, & d'autres plus estroits,
Naistront à mesme poinct de grãdeur, & de forme,
Le grand que le petit, le beau que le difforme:
Et l'asseuré compas sur qui tant d'hommes morts
Empruntrõt la grãdeur, et grosseur de leurs corps:
Sera, comme ie croy, sur l'entiere mesure
Du corps ressuscité de l'Autheur de nature,
Lors qu'apres son deces il le prit au tombeau,
Bien que desia parfaict, pour le rendre plus beau.

Celluy-là que Vulcan ou le salpetre foudre
A reduit autresfois, & chair, & os en poudre,
Tous ceux que l'Amphitrite a logé du depuis
Les hommes premiers nez, dedans ses larges puits
Bref ceulx que les corbeaux, les feres, & la terre,
Ont iadis engloutis, & maintenant enserre,
Renaissans, ne prendrõt vn corps autre, & nouueau,
Que cil qu'eut en depost leur fidelle tombeau.
Rien des corps ne se pert, encores que leur estre
En chãgeãt d'accident, souuent change de maistre:
Veu que la voix diuine assure mesmement
La reserue du poil qui naist de lexcrement,
Encor que la pluspart des docteurs que nostre age
Titre du nom de Sainct, & croit en tesmoignage,
Tienne que, comme Dieu le deffault suplera,
L'outre plus tout de mesme en nous retranchera:
Ainsi le double rang de nostre blanc yuoire,
Ainsi l'humaine tresse, ou blonde, ou rouge, ou noire
Et le nacre argenté de nos ongles croissans,
Deffaudront sans deffault aux hommes renaissans.
Mais pendant que le temps d'vn pas ailé s'enuole
Auecq tant de discours dignes d'vne autre escolle,
Ah! mes chers cõpagnõs, quoy? ne voyez vous pas
L'Eternel qui du Ciel descend ores ça bas,
Sus sus leuez les yeux aduisez dans la nue
Vn bel ot rayonnant, vne bande menue
D'esprits vrayment diuins, qui fremissans de peur,
Tallonnent l'Eternel empourpré de fureur.

Le *bigarré manteau d'vne nuict claire, & belle,*
Ne produit tant de feux pres la seur immortelle
Du pere des flambeaux, qu'icy de rangs en rangs,
Le grand Dieu des cõbats voit marcher a ses flãcs,
De soudoyez s'oldats, qui reçoiuent pour poye
Les bien-heureux plaisirs de l'immortelle ioye.
Les inesles scadrons qui, comme auant courriers,
Seruent au tout puissant ce iourdhuy de fouriers,
Vistes, donnent deuant, & s'eslancants grand erre,
A droit plõb cõme Autours, fondẽt dessus la terre.
Ie ne veux desormais, ainsi comme deuant,
Sur le rien discourir, & me paistre de vent,
Ie ne veux, ô Lecteurs, pour reuoquer en doute
Ces discours tant communs, dont personne ne doute,
Tarder a chasque pas, & pensif, demeurer
Sur le bord du chemin auquel ie veux entrer.
Ie croy ce que l'on dit que ceste bande ailée
Des Anges, descendra dans la sombre vallée
De l'esleu Iosaphat, ou Dieu a de tousiours
Par l'antique Ioel, aßigné ses grands iours.
Là les heureux bourgeois des estages Cœliques,
Là les hostes noircis des caues Plutoniques,
Ceux qui sont entre-deux, & en vn autre lieu,
Esprouuants pour vn temps vn inuisible feu:
Les enfans au surplus decedez sans baptesme
Se trouuent maintenant tous tous en ce lieu mesme,
Non seulement en ame, ains vestus de leurs corps,
Comme ceux qui ce iour ne sont encores morts.

Bref ia dans cest endroit tout le monde se range,
L'vn conduit par Satan, & lautre par son Ange,
Dont le bon, que mauuais, sans demeure voudroit,
Cestuy estre en enfer, & l'autre en cest endroit,
Ou naguere il estoit, tant l'ire impitoyable
Du Iuge souuerain leur paroist redoutable.
L'*homme est sans sentiment, qui dans lame ne sent*
L'equitable rigueur d'vn iuge si puissant,
Celluy est sans discours, qui en soy ne pourpense
Son extréme rigueur, & sa douce clemence,
Bref, celluy n'est moins dur qu'vn sauuage rocher,
Qui ne tremble, aduisant ce grand iuge approcher,
Iuge qui tout ensemble, & accuse, & ordonne,
Ioignant doux accidents en sa seule personne.
Seigneur dur, & bening qui n'es si plain de fiel,
Qu'il ne te reste encor autant ou plus de miel
Pour les tiens addoucir, he! ne permets, de grace,
Qu'humble me presentant au deuant de ta face,
Ce iour plain de rigueur, ie participe aux coups
Qui naistront a regret de ton iuste couroux.
Voicy donq l'Aeternel dont la face pourprée
Comme vn iaspe poly d'vn œuure elobourée,
Thesmoigne sa fureur, & dont l'humanité
Couure les rais brillans de sa diuinité:
Or'est il que les bons desia comblez de grace,
Des or' en cest endroit verront Dieu face a face,
Non d'vn voile couuert, par qui sont empeschez
Les Anges de Satan tous noircis de pechez,

De gouster tant soit peu, non de la seule veue,
Les rais de sa grandeur qui leur est incogneue:
Attandu que pouuoir voir la diuinité,
C'est le comble parfaict de la felicité.
Ie le voy ia dans l'air, ou il dresse son trosne
Sur larc signe de paix, où prenant pour couronne
Vn tortis espineux, faict monstre de son sang
Decoulant, my-figé, des mains, des pieds, du flanc,
Et pour sceptre, a sa croix entée en la main dextre,
Portant vne balance auecques la senestre,
Dont les iustes baßins ont pour leurs poids egaux,
La pitié pour le bien, & la loy pour les maux.
Celluy qui de plus pres admire sa posture,
Cuide, non sans raison, qu'en son ame il endure
Certaine paßion, mais non, ains c'est helas!
Qu'il faict signe aux damnez qu'il ne les iuge pas
Sans leur crime aueré, veu que leur sale vice
Les noircit aux rayons du soleil de iustice.
Or il ne iuge seul, mais prend pour assesseurs,
A l'vn de ses costez ses douze embassadeurs
Tesmoings de ses decrets, dautre les Patriarches
Qu'il tira des enfers sur les cœlestes arches,
Qui iuges conseillers, reuestus d'habits blancs,
Et d'or fin couronnez, sont aßis a ses flancs.
Alors comme vn berger qui dessur la serée
Ramenant dans le toit, ses troupeaux de la prée,
Arriuez qu'il les voit, trie d'auec le boucs,
En vne troupe a part, ses aigneux blancs, & doux,

Ou tel que le glenneur qui, voulant par eschange,
Mettre dans son grenier le bled qu'est dãs sa grãge,
De son fleau bat l'espy, & de là prend en main
Vn van pour separer la paille du bon grain.
Ce president pourpré voyant deuant sa face
Tous les cantons en vn, de nostre humaine race.
Soudain les mipartit, disposant à futur
Par ce departement, leur bon & mauuais heur,
Et rengeant doucement ses esleuz à la dextre,
Il reiette, fasché, les damnez a senestre.
Puis destournant a coup, & sa bouche, & ses (yeux,
Vers l'ost plain de clarté des futurs glorieux,
Vous, dit il mes enfans, vous benis de mon pere
Venez tost posseder le bien-heureux repaire
Qui des auant le temps, & le monde ordonné,
Par luy doux & bening fut pour vous destiné.
Tandis qu'homme mortel ie marchois par le monde,
Vous m'auez a ma soif departy de vostre onde:
Me voyants affamé, vous m'y auez repeu:
Me voyants estranger, vous m'y auez receu:
Plus me voyant tout nud sans robbe, ny vesture,
Vous auez recouuert ma piteuse charnure:
Me voyants prisonnier, vous m'auez visité:
Et me voyant mal sain, vous m'auez aßisté.
C'est alors que des bons la troupe glorieuse,
De tant de biens narrez s'estonne curieuse,
Demandante, ô Seigneur, las, dy nous quãd ce fut,
Que ton humanité ces biens de nous receut,

Que toy riche en tous biens, voire de qui redonde
Ce que l'hõme a de biens, & d'honneurs en ce mõde,
Tu as, comme indigent, des hommes emprunté
Viures, maisons, habits, & secours, & santé?
Quantes fois, respond-il, d'vn zele charitable
Vous auez departy au pauure pitoyable:
De vos biens en mon nom, asseurez vous d'effect,
Que non pas à luy seul, mais vous le m'auez faict.
Qui faict honneur à Dieu, & ses membres desprise,
Traistre comme vn Iudas, sa volonté deguise
Sous vn bel apparent, & double en ses propos
Tient à Dieu l'huis ouuert, & a ses membres clos.
Delà changeant d'obiect, Dieu change de visage,
Et pour vn autre faict, vse d'autre langage,
I'aurois icy besoin d'vne plume dacier,
D'airain fondu pour encre, & de fer pour papier,
Si d'vn carme pareil a si haute cadence,
Ie voulois maintenant pousser en euidence
L'ire de l'Eternel, & demonstrer comment
Bruslant, il mettra fin a son grand iugement.
Donques araisonnant ceux dont l'ample malice
Les rend dignes cent fois d'vn eternel supplice.
Leur parle de la sorte, ô maudits, & paruers
Separez vous de moy, fuiez dans les enfers,
Ou l'immortel tourment d'vne peine ineffable
Est preparé pour vous, pour vous Anges du diable
I'ay eu faim, i'ay eu soif, i'ay esté estranger,
Et si ne m'auez onq daigné paistre, où leger,

I'ay esté nud, malsain, & dans prison obscure,
Sans receuoir de vous faueur, aide, ou vesture.
Alors comme vn brigand conuaincu d'vn forfait
Par cent tesmoings Iurez qui l'ont pris sur le faict,
Impudent, oze encor se targuer d'innocence,
En oyant prononcer sa derniere sentence:
Se debat, mais en vain, apres l'arrest de mort,
Criant sur leschafault qu'on le meurdrist a tort.
Ceste tourbe mutine, & maudite, & felonne,
Apres larrest donné, tout de mesme raisonne,
Quoy? Tyran, disent-ils, he? où t'auons nous veu,
Que nous ne t'ayons point vestu, logé, repeu,
Que nous n'ayons daigné supporter ta foiblesse
Ny te prester de secours en ta dure detresse?
A ces mots l'Aeternel, dont lardente amitié
Mesmes vers nous pecheurs, le faict fondre en pitié,
Respond humainement, pauure gent, & peu sage,
Qui perds par ton erreur, ton premier heritage,
Ie te dis, mais à quoy? que lors, & quantes fois,
Tu n'as bien faict aux miens, tu m'as autant de fois
Reffuzé tes biensfaits, attandu que le pere,
Biẽ ou mal prẽd pour luy, ce qu'il voit aux siẽs faire
Au son de ces propos l'enfer tremble de peur
Le monde accroist son feu, & le feu sa challeur,
Et les Cieux absconsants, & leur face & leur veuẽ,
Opposent au deuant vne effroyable nue.
Ce dit, il met à part les bons, des vitieux,
Poussant en bas ceux-cy, tirant ceux-là aux Cieux,

Quãd à ce neutre amas d'esprits qui sãs baptesme
Iadis sont nez, & morts, presque en vne heure mes-
Et qui par le defaut d'vne saincte Onction, (me,
Ne prindrent onques part en l'humble passion
Du Sauueur des humains, il reste en ceste place,
Entre l'Orque & les cieux, si ce n'est que la grace
Du Pere de tout bien, repare tel defaut,
Par vn bien-fait non deu, les retirant là haut.
Desia nul n'apparoist, & la commune flamme
Qui repurgeant ce tout, en quintessence l'ame,
Ard plus fort que deuant, semblant haster le pas,
Et, disposte, auancer du monde le trespas.
Or comme la grandeur du general naufrage,
Qui du monde abruty noya le premier aage,
Surpassoit la hauteur des monts plus sourcilleux
De quinze coudes haut, la flamme de ces feux
Qui refondent à neuf ceste immobile masse,
Purgera de nos mœurs la molle, & dure crasse,
Dont l'effect apparent est icy bas empraint,
Mais l'odeur tẽd à mõt, et aux cieux presque attaĩt.
Tous ces corps composez qui decorent la terre,
Qu'elle a dessur le dos, qu'en ses flancs elle enserre,
Fardeaux inanimez, herbages, arbrisseaux,
Animaux fiers, & doux, de la terre, & des eaux,
Ne deuiennent à rien, bien que Dieu face naistre
Auec autant de corps, pour maintenir leur estre,
Des ames, à ceux cy qui ont tant seulement
Pour guide naturelle vn morne sentiment:

Et d'autres à ceux là, qui pour prendre croissance
Ont vn instinct mouuant deslors de leur naissance:
Ames qui tout soudain que leur subiect defaut,
Se reduisent en rien, & par vn mesme assaut
Perissent aussi tost que leur my-morte vie
Leur est diuersement par la Parque rauie.
Bien est vray toutefois, que par ce bruslement
Tous ces corps s'vniront à ce bas element,
Qui, purgé par le feu, rendra vne lumiere
Non moins claire que fait la torche iournaliere:
L'onde sera plus pure, & le feu plus luisant,
L'air plus net de beaucoup, & le ciel plus plaisant
Qu'il ne nous apparoist, veu que chaque platine
Qui redore de nuict la celeste courtine,
Immortelle, sera plus luisante cent fois
Que l'astre qui tout voit chasque iour vne fois:
Astre que le Leuant source de sa naissance,
Immobil retiendra, & selon la distance
Que Dieu mit tout premier entre les feux iumeaux
Du iour, & de la nuict, le second des flambeaux
Fera ferme à iamais sur le moitte riuage,
Où Neptun, contre Atlas pousse ores son orage.
Mais puis que tout prẽd fin, et que le bras humain
Cesse or' de trauailler, pour reposer demain:
Mettons fin à ce iour, & à deux coups de rames
Tirons nous sur le port, pour visiter les ames
Qui n'aguere ont quitté l'ardeur de ces bas lieux,
Pour descẽdre aux enfers, & pour mõter és cieux.

ARGVMENT DV Septiesme iour.

PLusieurs douteroient, peut estre, à quelle occasion l'Autheur a intitulé son œuure du nom de Semaine, s'il n'auoit rencontré ce iour de Sabbat, dont il parle auiourd'huy: car cestuy trouué, il est fort facile d'admettre le reste, voire il est necessaire que les autres iours requis pour accõplir la semaine, le precedent. Discourant donc à propos de ce grand Sabbat qu'ils appellent, il touche premieremẽt les enfans morts sans Baptesme, & le lieu auquel on estime qu'ils soient, le posant neutre entre Paradis & l'Enfer: De là il vient à parler dudit Enfer qu'il diuise en sept cantons suyuans les sept pechez mortels, à chacun desquels il en attribue vn: Par apres il entre au Paradis, que pour le descrire il enrichit de belles inuẽtions: & ayant parlé de Dieu selon son essence à peu pres, auec toute modestie & reuerence, toutefois il colloque les bien-heureux chacun en son rãg, & selon ses merites: puis finit par vne priere qu'il fait à Dieu, à ce qu'il luy plaise le receuoir dans son Paradis apres ceste vie.



SEPTIESME IOVR DE LA SEMAINE DE M. Q. Sieur de la Tousche.

DV GRAND SABBAT.

OV suis-ie maintenant? quelle terre nouuelle
Tiët mes pas affermis? quel air porte mon aile?
Quel Ocean nouueau, quel nouueau firmament,
M'apparoissent en huy priuez de mouuement?
Que fay-ie icy tout seul habitant de la terre,
Aussi pres du repos, qu'esloigné de la guerre?
Quel destin me retient? est-ce vn arrest des cieux
Qui me fait si long temps tarder en ces bas lieux?
Ange qui pris en main deslors de ma naissance,
La guide de mes ans, & qui de ma presence
Ne t'eclipses iamais, dy moy, mon doux appuy,
Ce que veut l'Eternel que ie face auiourd'huy,
Et si deuant qu'entrer en lieu où ie repose,
Il me veut commander de faire quelque chose.
Ha dea ie voy que c'est, mais, las! dy moy cõment
Je pourray, fils d'Anchise, approcher seurement

Des cachots tenebreux, où tant de pauures ames
Souffrent incessamment l'ardeur de tant de flames,
Veu que la seule horreur de deualler là bas
Assoupit tous mes sens & enerue mes pas.
Sus courage, il me faut suyure la destinée
Puis que le ciel me fait imitateur d'Ænée,
Et que par son arrest, Ange sainct, tu me sers
De Sybille auiourd'huy pour descendre aux enfers,
Auançons de ce pas nostre dure entreprise,
L'ardeur de paruenir au sommet où ie vise
Bruslant, ne me permet de tarder desormais
A trauerser l'enfer pour attaindre à la paix.
Qu'est-ce ia que ie voy? quelle bande menuë
D'esprits lents, apparoist au deuant de ma veuë?
Ah merueille à mes yeux, de voir en cet abord,
Tant d'enfans reserrez par vne prompte mort:
Enfans morts peu deuant que la force du Chresme
Dōt l'hōme est fait Chrestien par le sacré Baptesme,
Les eust purifiez du crime originel,
Qui decoule sur nous par le sein maternel,
Tout ainsi qu'vne lepre, ou maint estrange sorte
De maux qu'icy naissant l'homme sur soy apporte.
Esprits morts, & nō morts, qui separez des cieux,
Autant loin, que prochains, du manoir stygieux,
N'esprouuez autre mal, ne humez autre gloire,
Que priuez de tous biens, qu'exēpts de Purgatoire
Vous estes bien heureux parmy vostre malheur:
Car, helas! pour le moins si vous n'auez cet heur

Par l'important defaut d'vne grace premiere,
Que de participer à la saincte lumiere
Qui bien-heure les bons, pour-ce vous n'estes pas
Subiects aux durs ennuis d'vn eternel trespas.
Car pourquoy l'enfançon, net de son propre vice,
Pour autruy souffriroit vn immortel supplice?
Veu que cestuy mourant, priué de sentiment,
Bien qu'il ait tous ses sens, en vsant tellement,
Qu'il gouste, flaire, void, & entend, & attouche
De main, d'ouye, d'œil, du nez, & de la bouche,
Sans offencer son Dieu, sans nuire à son prochain,
N'est coulpable de mal, ny d'esprit, ny de main.
O sacré-sainct Arrest! ô sentence equitable!
L'Eternel ne punist celuy qui n'est coulpable,
Non plus qu'il ne depart à l'hõme aucun bien-fait,
S'il ne l'a merité, par puissance, ou d'effect:
Car celuy qui ne porte emprainct dessus sa face,
Le bien-heureux signal d'vne nouuelle grace,
N'est capable du bien solide, & precieux,
Que Christ pour ses esleuz reserue dans les cieux:
Tout tel que le soldat, qui d'vne main hardie
A fait iour au trauers d'vne armée ennemie,
Ne merite aucun pris, s'il ne porte sur soy,
Entrant dans le combat, les marques de son Roy.
Quel meslange de cris, piteusement s'entonne
Dãs mes sẽs partroublez? quelle odeur m'ẽpoisonne?
Quels brouillards obscurcis? quels orages affreux?
Quels tõnerres grõdans? et quels brasiers souffreux?

Bref quels metaux fondus? et q̃ls mõceaux de glace
Paroissent tout à coup au deuant de ma face?
Ce sont doncques icy les confins de l'enfer,
Où subiect du tourment commande Lucifer.
Ah! que de pas grauez sur la molle poussiere
Du chemin large ouuert de ceste orbe carriere?
Par où las! quels malheurs? nagueres ont passé
Les bandes, que le ciel rigoureux a cassé,
Pour les maux infinis, qu'elles ont dessus terre
Libertines, commis pendant l'humaine guerre.
Ie voy ia sept cantons, où sept sortes d'humains
Esprouuent sept façons de trauaux inhumains:
Icy l'homme superbe, ampoullé de fumée,
Aux sourcils releuez à la bouche pasmée,
Attire vne liqueur de son gosier profond,
Plus amere cent fois que la chair qu'est au front
D'vn cheual nouueau né, que l'aconit noirastre,
Que la rage qui sort de la gueule blanchastre
D'vn brach Tenarien: bref est tel qu'vn poulain
Qui leger se promene, & sans guide, sans frain,
Tenant son col voûté sur sa poitrine ouuerte
A bonds, or' bas, or' haut, tourne sur l'herbe verte,
Maintenant sur le sable, ou se mirant, gaillart
En son ombre mouuante, à coup viste depart,
Et de sa poste attaint les Tygres d'Hyrcanie,
Les postillons d'Æole, & les chiens d'Albanie:
Ainsi l'homme abbatu du poids de son orgueil,
Aux abysmes d'enfer, meine vn esbat pareil,

Tout luy vient à mespris, & la dure memoire
Des plaisirs escoulez, accroist sa vaine gloire,
Qui manquante d'obiect, se cuist en son ardeur,
De mesme qu'en nos corps, la vitalle chaleur,
Que le bat continu des poulmons y allume,
Par defaut de subiect, soy-mesme se consume.
Ce feu ie veux chanter, qui de soy-mesme vit
Sans brasier supposé, qui par sa force cuit
Les corps, ia non plus corps, ains qui nõ plus q̃ l'ame
N'esprouueroient l'ardeur de ceste viue flamme,
Sans que le sort diuin, par sa iuste rigueur
Les contraint de subir vne telle langueur.
Telle ardeur à peu pres ressemble le Lierre
Qui à tard, ou iamais, ne croist dessus la terre,
Qu'au pied d'vne maziere, ou d'vn grãd arbre fort
Qui luy sert à propos d'estaye & de support.
Ou plustost est semblable, au guif qui prẽd naissance
Dans vn arbre fourchu, sans aide de semence.
Ce feu materiel dure tant seulement,
Pendant que les damnez luy seruent d'aliment,
Et sans qui telle ardeur, bien que viue enflammée,
En moins d'vn tourne-main s'en iroit en fumée.
Les rebelles esprits, qui pour punition
De leur antique essay, conceu d'ambition
Iadis furent poussez, par l'archer du tonnerre
De la cime des cieux, en l'air, en l'onde, en terre,
Outre qu'ils sont priuez des plaisirs eternels,
Qui par droit sont acquis à nous autres mortels,

*Pour le guerdon promis à l'humaine semence,
En retour de ses mœurs digne de recompense:
Ils ont pour element ceste immortelle ardeur,
Qui sans cesse les ard, bien que d'autre roideur:
Comme ceux, qui premiers ietterent la semence
Des maux qu'a fait Adam, du depuis son enfance.
Mais ie ne voy qu'aucuns de ses esprits chenus
Soient dedans cet enclos serrément retenus,
Qui deçà, qui delà, courans à toute bride
Où leur mal les conduit, où leur peine les guide,
Pour geiner les humains, dõt le trauail moins grãd
Les fait creuer d'enuy, & fantasques les rend
D'autant plus agitez, d'vne extreme furie,
Que leur playe, à l'esgard, n'est d'autãt amoindrie,
Que celle des humains, qui sont imitateurs
Tant seulemẽt des maux, dont eux sont inuenteurs.
Icy brusle à loisir, & sans qu'il se consume,
Celuy qui plain de vent, de soy-mesme presume,
Qui se flatte ioyeux, & sans honte entreprend
De chanter ses beaux faicts, qui superbe, ne rend
Honneur à ses maieurs, qui ont sur luy puissance
A Dieu pour son salut, au Roy pour sa cheuance:
Mais qui d'vn frõt blãchy, & d'vn propos mẽteur,
Est hipocrite à l'vn, & de l'autre flatteur,
Preferant son honneur au salut de son ame,
Et vn bien peu durable, à l'eternelle flamme.
Non loin de ce canton, dedans vn autre à part,
Tempeste l'homme ireux, armé de force, & d'art*

La fureur qui le poind, le mastine de sorte,
Que, priué de raison, bruyant il se transporte
Par l'enclos de son parc, tout ainsi que l'on void
La chaleur dedans l'air, aßiegée du froid
Boubourdonner, tonner, tremblotter par la nue,
A force de forcer, pour faire son yssue:
Ou comme vn fier torrent, qui baueux renuersant
Le mur qui le retient, va les champs trauersant,
Trouue en fin l'espesseur d'vne roide chaußée,
Qui s'opposant à coup à sa course eslancée,
Le tient ferme arresté, son flot cresté de blanc,
Coup sur coup, importun, babat le mur en flanc,
Il s'ensle à gros bouillons, mais si haut ne s'esleue
Qu'il passe par dessus, ains s'estend sur la greue.
Tous tels sõt ces humaĩs, qui bouillãs de courroux
Ont la bouche baueuse, & le regard moins doux,
Que les hideux aspects d'vne fiere Gorgonne,
Ils ont les nerfs bouffis d'vne liqueur felonne,
D'vn sang noir espoißi, bref veillans sans repos:
Ils sentent le courroux se glisser dans leurs os,
Qui dans leur foye espris, de là prend aduantage
Dessus le corps entier pour exercer sa rage.
Dans ce cachot obscur vn debat sans pitié,
Chassant, loin de ses bords, tout genre d'amitié,
N'admet que le transport, le despit, & l'iniure
Pour hostes eternels, de sa creuse voûture:
L'on n'y entend sinon vn bruit enfante-peur,
Blasphemes, maudissons, que tempeste, qu'horreur:

Qui sortans à la fois, par la porte estroicie
De cet antre profond, rendent vne harmonie
Telle que fait cet air, qui fumeux & pressé
Sort par l'estroit canal d'vn comble creuassé,
Tendant tousiours à mont, là dedans il s'entonne,
Où tant plus il se presse, & tant plus il bourdōne.
Icy sont retenus ceux qui, iuges-bourreaux,
Executent, cruels, encontre leurs egaux
Leur propre iugement, & qui bouffis d'audace,
Ne peuuent tant soit peu faire alte en vne place,
Faisans par le dehors paroistre la fureur
Qu'ils ont secrettement emprainte dans le cœur,
Qui blasphement, criards, contre le Dieu supresme,
Cōtre ses œuures saincts, & ores cōtre eux-mesme:
Et bref, ceux là qui font de l'humaine raison,
Au lieu d'vn Temple sainct, de Satan la maison.
L'*enuie, enfant d'orgueil, horriblement piteuse,*
Maigre par tout le corps à la face hideuse,
Au cœur remply de fiel, à la roussastre dent,
A la langue pareille à celle d'vn Serpent,
Tant soit peu ne sommeille, ains le soin, & la cure,
La nuict apres le iour, luy seruent de torture:
Du mal de son prochain maintenant elle rit,
Et de son bien apres, triste, elle s'amaigrit.
Le miserable toict de coste desolée
Est reclus au profond d'vne sombre vallée,
Où le luisant Phœbus ne darde onques ses rais,
Ny l'Æole emplumé ne desserre iamais

Ses venteux postillons, mais là où la tristesse
Croupit auec le froid, au sein de la paresse.
Les mornes habitans de cet antre profond
Ne tempestent non plus, que la glace qui fond
Aux rayons du Soleil, ou le bois vert qui fume
Sur vn brasier dormant, & qui lent se consume
Sans craqueter au feu: combien que le tourment
De ceux cy ne prend onq aucun finissement.
Ou ressemblent plustost aux parts viues & mortes,
D'vn luisart tronçonné en plus de mille sortes:
Chasque d'elles remuë, & à les voir bouger,
Il semble qu'elles ont desir de se venger,
Mais leur debilité tellement les atterre,
Qu'elles n'ont le pouuoir de s'esleuer de terre.
Tels sont les enuieux au profond des enfers,
Qui retenus en bas par le poids de leurs fers,
Voyent à contre-cœur, au dessus de leur teste,
Le sacré-sainct repos de l'eternelle feste,
Blasphement contre Dieu, vomissent le poison
Qui iadis enyura leur humaine raison,
Contre ceux, dont le vueil sainctement charitable,
Heureux, les a conduits en ce lieu desirable.
Mais de quels fers pl' durs, de q̃ls pl' griefs tour-
Sçauroient estre punis les fols deportemẽs (mens,
De ces esprits malings tous forcenez de rage,
Que du bon heur d'autruy en receuoir dommage?
Les Tyrans de Sicile à peine ont inuenté
Tourment plus conuenable à la meschanceté

De ces hommes peruers, que leur propre malice,
Leur seruant en retour de peine, & de suplice.
Ce vautour affamé qui becquette sans fin
Le cœur de Promethé sur le roc Caucasin,
N'est pas tant importun, que l'immortelle enuie
Qui poursuit son haineux iusques apres sa vie.
Celluy qui fut premier de ce vice entaché,
N'est ô traistre serpent? dans cest antre caché,
Ce fut toy, malheureux, esprit sale, & immonde,
Qui t'esforcant cruel d'attirer tout le monde,
A mesme bal que toy, par ton forcenement,
Taschas de nous soumettre au ioug de ton tourmẽt.
Mais celluy qui depuis par vn coup mortifere,
Premier, trempa sa main dans le sang de son frere,
Enuieux du present qu'il offroit a son Dieu,
Est le chef principal qui commande en ce lieu.
Celluy qui de propos, ou de main faict la guerre
A son proche pareil, pour ses biens de la terre,
Pour ses meurs, son esprit, sa force, où sa beauté,
Dans cest antre profond est ainsin agité.
Non loin de ce cachot, au milieu de la plaine
S'approfondist vn lac siege d'vne autre peine,
L'or y bouffe à gros flots, & l'argent tout ainsi,
Parmy cest or fondu y boubouillonne aussy:
C'est parmy les metaux dont est remply ce gouffre,
Que l'auare indigent, comme vn Tantale, souffre
Tourment de ce qu'il aime, en voulant amasser
Ces liquides metaux qu'il tasche d'embrasser

Et de pieds & de mains, pareil aux Danaïdes,
Qui taschẽt d'espuiser à tout leurs cruches vuides,
Ie ne sçay qu'elle mer que les brutes payens
Songerent pres les bords des champs Elisiens.
Or il me semble voir d'vn paisible riuage
Dans l'Ocean prochain, tout le peuple qui nage,
L'vn sur l'eau, l'autre au fõd, dãs ceste onde ramer
Par chemins non preueuz, & sans cesse humer
De cest aspre element, dont leur bouche assouuie,
Peu ferme tout soudain se vuide par l'oyue;
Car les maigres nageurs qui dans ce lac boüillant
Vont or' bas, ores haut, ces metaux auallant,
Les randent aussi tost, puis apres les reprennent
Par la bouche, & l'ouye, & ainsy entretiennent
Leur desir, & leur mal, parce que leur tourment,
D'vn desir trop ardent procede seulement.
Car outre que l'ardeur de ce riche meslange,
Les brusle incessamment d'vne façon estrange,
Sans leur chair entamer, ny sans faire aucun tort
A leurs corps esloignez des pointes de la mort,
Vn charbon rayonnant dans leur chaude poitrine,
D'vne plus viue ardeur, importun, les mastine,
Trauaille leur esprit, & glouton, les semond
D'aualler à longs traits de ce gouffre profond:
Pour esteindre a plaisir la soif immoderée
Qui brusle incessamment leur poitrine alterée.
Mais comme l'appetit d'vn debile fieureux
Eschaufé, pense auoir l'estomach assez creux,

Pour loger dedans soy toutes les eaux Pontiques,
Plus il boit, & tant plus ses poumons hydropiques
Prenent de cest humeur, si que souuentefois,
Il esteint & sa soif, & sa vie a la fois.
L'auare tout ainsi, bien qu'entier il se plonge
Dans cest or desiré, toutefois son esponge
N'en tire tant a soy, qu'apres vn bref loisir,
Il ne soit comme auant, pris du mesme desir,
S'esforçant mais en vain d'estaindre ceste flamme
Qui va bruslant son corps, & eschaufant son ame.
Par ce goufre bouillant rament a toutes mains,
Ceux qui vers leurs egaux sont partant inhumains,
Que le pauure indigent mourroit plustost de rage,
Qu'onques de leurs moyens ils luy feissent partage.
Qui pour croistre en grãds biẽs cõpagnõs de l'hõneur
Trahissent leur pais, leurs parens, leur seigneur,
Qui pour vendre plus cher, malheureux, se pariure,
Qui pour tost s'enrichr, preste tout a vsure,
Et bref celluy de nous, qui pour faire vn amas
De tous biens, met arriere, & repos, & repas.
Mais qui sõt tous ceux-cy qui sẽblent d'apparẽce
Estre plus morts que vifs, qui couchez sur la pance,
L'œil en terre fiché, renfroignent leurs sourcils,
Qui ont la barbe humide, & les cheueux moisis,
La main sale, & le chef tout emplastré de teigne,
Et le reste du corps tout couuert de vermine:
Ressemblants aux forçats qui liez deux a deux,
Ne bougent d'vn endroit, où plustost semblent ceux

Qui par l'estonnement d'vn horrible tonnerre,
Demeurent l'vn sur l'autre accablez dessus terre,
Qu'elle fiere Mduze a par ses durs regards
Empierré ces captifs, qui çà qui la espars?
Quel baume, quel pauot, par sa sourde energie
Les tient vn si long temps en ceste lethargie?
Mais ils ne dorment pas, ains le faitard sommeil
Cruel, ne leur permet onques de clorre l'œil:
Car c'est lors ô bō Dieu qu'aucū d'eux moins repose,
C'est lors que leur esprit obmet toute autre chose,
Pour, songeard, mediter à tant de maux diuers
Qu'il ont faict autrefois riblants par l'vniuers.
Son repos n'est qu'ennuy tallonné de misere,
Il est des pleurs, du soing, & des langueurs le pere,
Inuenteur de tout mal, & sans sçauoir pourquoy,
Il faict que le damné se tourmente à par soy
Dans sa prison obscure, où froid, il se desole
N'ayant en son malheur amy qui le console.
Le remede plus seur que le Ciel nous apprend
Pour destourner ce mal, & qui, parfaict, nous rend
D'auantage munis contre telle occurrence:
C'est sçauoir posseder nostre ame en patience,
Vertu qui n'approche onq' de plus pres des enfers,
Que n'approche l'enfer du toict de l'vniuers.
Le laron attaché sur le haut d'vne roüe,
Qui brizé tout par tout, tant soit peu ne secouë
Les membres, ny le chef, ains qui ia presque mort,
Faict croire aux retardans que la peine l'endort:

Se resserre en soy mesme, & tendrement souspire
Le mal qu'il souffre encor, mais le plus grãd mar-
Qui tenaille son cœur, est le dur souuenir (tyre
De ses crimes passez, & du mal a venir
Qu'vn triste desespoir s'emparant de son ame,
Luy promet de souffrir en l'Eternelle flamme.
L'homme oisif tout ainsi, que son deffault passé
Detient en ces bas lieux froidement terracé,
Ne se paist que de pleurs, de cure, & de tristesse,
Le passé luy faict honte, & parmy l'ombre espesse
De son cachot obscur, son desespoir luy peint
Les horribles mesfaits dont il se voit attaint.
Icy le paresseux qui, desbauché, mesprise
Le respect asßidu qu'il doit à son Eglise,
Est pesamment puny: qui pour n'entretenir
Son esprit en trauail, morne, y laisse venir
Des ronces, & chardons: qui, lasche, perseuere
En son oisiueté, puis qui se desespere
Sur la fin de ses ans, se voyant tout a faict
Desnué de merite acquis par son bienfaict.
Dans vne mer sans fond, de viures toute plaine,
Nage l'homme glouton a la fumeuse haleine,
Au vẽtre nõ moins grãd que quatre a cinq tõneaux
Plain de vent seulement, se roulant dans les eaux,
Comme vn porc eschaufé qui non loin de son auge,
Pour froidir sa challeur se veautre en la bauge,
Il n'a le col moins long qu'vn heron prissonnier,
Portant le chef sur leau, & ouurant le gosier,

Comme vn chien haletant, retourné de la chasse,
A qui la langue pend toute noire de crasse.
L'on voit cy que les corps des hommes reprouuez
Sont tous tels que la mort les à iadis trouuez,
Sales par le dehors, & reuestus d'ordure,
Et qui sont au dedans remplis de pourriture:
Ils estoient tout ainsi deslors de ce grand iour
Qu'ils eflerent crimez en la sanglante cour
Du Iuge sans appel, où priuez de lumiere,
Ils nasquirent grossiers de la mesme maniere:
Car le vice iamais ne reçoit de clarté,
Mais à pour element l'espesse obscurité.
Dans ce chaud Ocean, plus de sortes diuerses
De mets les plus exquis, que dans les ondes perses
L'on ne sçauroit trouuer de bizarres poissons,
Nagent abondamment, en cent mille façons.
Icy le gras sanglier, là la biche sauuage,
Icy le veau, le beuf, le laict, & le fromage,
Des fruits, du pain, du vin, du sucre, des oyseaux,
Bref autant de poisson qu'il en croist sous les eaux,
Mais quoy? l'homme glouton, & malsain, & auide
Pour n'accroistre son mal, laisse sa pance vuide,
Encor que d'autrepart la deuorante faim
L'importune sans cesse, & luy ronge le sein,
Il demeure douteux, asçauoir s'il doit prendre
Le morceau qu'il seroit soudain forcé de rendre,
Pour la trop grand' ardeur de ces mets delicats
Sans apprests apprestez, & luy seruis sans plats:

Semblable aux chaßieux, qui de son œil malade
N'ose donner au iour la plus petite œillade,
De peur de s'offencer, encor qu'il ait souhait
De regarder a plain cela que plus il hait.
Parmy les flots bouillans de ceste mer profonde,
Voguent incessamment les plus riches du monde,
A peine se trouue-il dans l'enfer spatieux
Endroit mieux parfourny d'hõmes priuez des cieux
Et qui, soubs le fardeau de leur mortelle offence,
Endurent plus de mal sans prendre patience.
Celuy qui tout farcy de pain, de vins, de chairs,
De mets plus delicats, plus rares, & plus chers,
Abuse priuément de ce que la nature
Fait naistre pour tous ceux que la claire voûture
Du ciel voit, & comprend: qui, chiche, ne fait part
Des biens à son prochain, que le ciel luy depart:
Qui pour son appetit glouton, met de l'enchere
Sur les viures communs, dont il fait si grand chere,
Que, plain iusqu'au gosier, souuentefois il rend
Par la bouche les mets que par la bouche il prend.
Ie n'auois point encor dans ces ombres nuitales,
Veu les hommes souffrir tant de peines fatales,
Ie n'auois point encor apperceu de mes yeux
Au profond des enfers, tant d'hommes vitieux.
O bon Dieu qu'est-ce cy! quel comble de tristesse,
Quels pleurs, & q̃ls souspirs, & q̃lle ample detresse
Occupent cet endroit? Hé! ie ne pensois pas
De iamais rencontrer tant d'hommes icy bas,

Que i'en voy dans ce parc, où l'impudique vice
Des hommes est suiuy d'vn eternel supplice.
Icy l'homme eschauffé d'vn feu ie ne sçay quel,
Pour vn bien passager, souffre vn mal immortel:
Car ceux qui ont graué dans leur viue pensée
L'image des plaisirs de leur vie passée:
Ainsi que de Circé le gobeau charmereux
Autrefois eschangea ses lascifs amoureux
En Chiẽs, Liõs, Pourceaux, & en mille autres sortes
D'animaux sans raison: parmy ces ombres mortes
Gisent, qui çà, qui là, priuez de la raison,
Les humains enyurez d'vne telle poison.
Croupissans à iamais dans leur puante ordure,
Comme sales brutaux confits en pourriture.
Tout ainsi que iadis vn Acherot vainqueur
Leur banda les deux yeux, & leur naura le cœur
D'vn inuisible trait, leur supplice de mesme
Aueugle ores leur ame, & d'vne peine extresme
Cicatrise leur cœur, allumant dans leurs os
Vn brandon qui iamais ne leur donne repos,
Outre qu'en mille endroits leur charnure entamée,
Et mal saine, & rongneuse, est ainsi enflammée.
Bref celuy qui d'entr'eux apperçoit deuant soy
L'obiect de son mesfaict, en prend vn tel esmoy,
Que le double tison qui, petillant, enflamme
Sa chair par le dehors, & au dedans son ame,
Ne le tenaille tant, que voir deuant ses yeux
Le malheureux obiect de son crime odieux:

Mais quoy? d'autãt qu'vn mal par sa dure presence
N'apporte tant d'ennuy, que la fascheuse absence
D'vn bien desesperé, celuy qui apperçoit
Son obiect garenty, malheureux, en conçoit
Vn despit, qui le poind & geine dauantage
Que ne fait la terreur de son propre dommage.
Cõme quãd deux brigands qui se sont maintefois
Rencontrez compagnons au bout de quelque bois,
Celuy d'eux qui debout, au haut d'vne potence,
Proche de son trespas, escoute la sentence,
Par qui seul il se voit iugé digne de mort,
La vie estant donnée à son libre consort:
Se despite en luy mesme, & forcené de rage
Fait paroistre son mal sur son pasle visage,
Fasché de ce qu'il n'a compagnon de douleur,
L'autre, qui comme luy feit acte de voleur.
Par vn cõtraire effect biẽ souuẽt l'on remarque,
Que quãd deux fiers brigãs subiets à mesme parque
Se rencontrent, piteux, sur vn mesme eschaffaut,
L'vn sur l'autre crians reiettent le defaut
Du crime par eux fait, & attisent leur haine
Par mutuels propos iusqu'à leur fin prochaine.
Ceux qui flattãs leur chair passent tout leur loisir
A cherir les douceurs d'vn immonde plaisir,
Qui çà, qui là, bouquins eschauffez, vagabondent,
Qui leur sang adultere auec l'autruy confondent,
Qui corrompent, charmeurs, la tendre chasteté
Des vierges sans mary, qui par leur saleté

Rauissent le tresor acquis au Dieu celeste,
Qui ne font point d'estat de commettre vn inceste,
Auec leur propre sang: & bref ceux qui bruslans
D'vn amour insensé, mastins, se vont couplans
Ores en mesme espece auecques leurs semblables,
Et or' en autre auec des corps irraisonnables,
Sont icy bas punis de leurs sales pechez,
Selon que plus, ou moins, ils en sont entachez:
Car comme entre les maux se trouue difference,
Qui moindres, qui plus grands, la peine en recõpense
Est aussi differente, & selon la grandeur
Du crime des damnez, ils sentent cet ardeur.
Mais sortons d'icy bas, où tant de pauures ames
Souffrent, ô quel malheur! tãt d'immortelles flãmes,
Où les pleurs, les souspirs, les grincemens de dents,
Et le ver importun qui les ronge au dedans,
Sõt tousiours en quartier, ou parmy l'ombre espesse,
Les regrets inutils, & la lasche tristesse,
Errent incessamment, pour d'vn superbe sault
Approcher du repos, & attaindre là hault,
Où i'entreuoy, ioyeux, vne grande lumiere
Plus luisante cent fois que l'aube matiniere.
Ce fut dédans ce lieu, que quand Dieu partagea
Les qualitez du feu, la lumiere il logea,
Exilant la chaleur dans ceste ombre profonde,
Où n'agueres i'estois apres la fin du monde.
Ce lieu ie veux chanter, qui, remply de clarté,
Dans ses bornes comprend la plaisante cité

Du Pere de ce Tout, où les saincts, & les Anges
Entonnent hautement ses diuines loüanges:
La figure en est ronde, entant que la rondeur
Accomplie de soy duit mieux à la grandeur
De l'ouurier qui a fait, tout ainsi que le monde,
Tous ses plus beaux essais d'vne figure ronde.
Dans le riche lambris de cet estre infiny, (vny,
Large, estroit, hault, profond, creux, plat, par tout
Reluisent maints tableaux, où l'autheur de nature
A par le sainct émail d'vne viue peinture,
Et d'vn sacré pinceau, moulé fort dextrement,
Les gestes merueilleux du double testament,
Cõme vn grand Empereur, qui ialoux de sa gloire,
Desire de sacrer ses faits à la memoire
De ses neueux futurs, en remplit les paroits,
Et les lambris dorez de ses plus riches toicts.
Là l'ouurier Tout-puissant de sa dextre diuine
Façonne le pourpris de la ronde machine,
Forme le corps d'Adam, & d'Adam forme encor
Celuy d'Eue sa femme aux cheueux blõds cõme or.
Icy le bon Noé, ses fils, & sa compagne,
Encrez heureusement sur vne aspre montagne,
Repeuplent l'Vniuers d'hommes que le desbord
De trois diuerses eaux auoit tous mis à mort.
Icy deuient à rien la superbe arrogance
Des grands murs de Babel par faute d'alliance,
Là la mere d'Isaac par merueille conçoit
Sur son aage dernier: Là son pere reçoit

Mandement du Seigneur de faire sacrifice
De son cher fils Isaac, preserué du supplice.
Icy l'Egyptien par Moyse conduit,
La nuict comme de iour, le iour comme de nuict,
Passe la rouge mer à pied sec, & sans voile,
Pour aller habiter vne terre nouuelle,
Où le ciel, pouruoyeur, luy dresse ses apprests
Là demeurent en l'eau ceux qui suyuent apres.
Le Serpent fait d'airin, qui d'vne seule œillade
Par miracle rendoit guerison au malade,
S'esleue en cet endroit. Là le cours du Iourdain
Fait alte tout à coup à l'vne & l'autre main,
Tandis qu'à talon sec le peuple Israëlite
Eschappe à la fureur du grand Tyrant d'Egypte.
Le peuple mesme ayant fait iusques à sept iours
Autour de Ierichо, en renuerse les tours.
Tout contre Iosué faisant vn aspre guerre
Encontre Gabaon, sans s'esleuer de terre,
Fait barriere au Soleil; Là le grand Roy du ciel
Iette au camp Madian vn glaiue mutuel,
Dont tout le camp armé, l'vn sur l'autre se rue,
Qui de fil, qui d'estoc, son proche voisin tue.
Icy le Philistin enorgueilly d'auoir
Surpris l'Arche de Dieu, s'esmerueille de voir
Les faits qu'elle produit: Cy Dauid de sa fonde
Renuerse Goliat: Ionatas le seconde,
Qui luy deuxiesme charge, & ensemble deffait
Des mesmes Philistins, vn milion parfait.

Là peint en cheueux blancs, le S. Prophete Elie
Serre,& lasche la bride aux vents,& à la pluye.
Deux fois par chasque iour, il reçoit d'vn corbeau
Du pain,& de la chair : il tire du tombeau
Vn enfant my-pourry,le rendant à sa mere
Aussi sain que deuant, par sa viue priere.
Il fait tomber du ciel le feu pour consumer
Le sacrifice offert pour sa foy confirmer:
De son plissé manteau il diuise le fleuue
Du Iourdain,& apres,dedans vn char s'esleue
Sur la voûte du ciel:Là tout proche de luy
Est dépeint Elizée, fameux comme cestuy
Pour l'œuure de ses mains, & qui fait dauantage,
Que le fer si pesant dessus les ondes nage:
Qui donne guerison à Naman le lepreux,
Qui aueugle le camp des Syriens peureux,
Bref,dont les ossemens tous couuerts de poussiere,
Rendent aux hommes morts leur pristine lumiere.
Là Moab & Amon,vnis ensemblement
Encontre Iosaphat, au seul entonnement
Des louanges de Dieu,que les sacrez Leuites
Deuotement chantoient,voyent leurs exercites,
L'vn l'autre se meurdrir: icy Ezechias
Fait tarder le Soleil,en l'orloge d'Achas.
Icy au bon Tobie,apres la quarte année,
Par le fiel d'vn poisson,la lumiere est donnée:
Là,trois ieunes enfans dans le feu retenus
Ne sentent aucun mal,encores qu'ils soient nus.

Tout contre, Daniel est exempt de la rage
Des Lyons, enfermez pres luy dans mesme cage.
Mais voy de l'autre part, où d'vn plus S. pinceau
Sõt pourtraits les beaux faits du Testamẽt nouueau.
Icy l'Ange annonçant à la vierge Marie
L'aduenement de Christ, dans elle viuifie
Sa semence encor vierge apres l'enfantement.
Trois Princes estrangers de leur seul mouuement
Viennent voir Dieu le fils, & d'vne ample abondãce
De myrrhe, or, & encens honorent sa presence.
L'acte saint, qui premier feit cognoistre le Christ
Pour fils du Tout-puissant, est icy pres descrit,
Où luy pour approuuer le sacré mariage,
Au besoin feit du vin, de l'Achelois breuage.
Là pres de deux poissons, & de cinq petits pains,
Par merueille, il repaist iusqu'à cinq mille humains,
Faisant outre cela, ô chose esmerueillable!
Que le reste est plus grand, q̃ ce qu'il met sur table.
Icy, crachant à terre, & du doigt détrempant
La poudre en sa salive, il va, subtil rompant,
Le voile tenebreux, qui priuoit de lumiere
L'enfant aueugle né du ventre de sa mere.
Là par le retentis de sa voix seulement,
Puissant, il fait à coup yssir du monument
Le my-pourry Lazare, & luy donne la vie
Qui luy auoit esté par la parque rauie.
Il marche maintenant sur la face de l'eau
Pour, à temps, secourir le perilleux vaisseau

Où flottoient ses esleuz, & de là fait que Pierre
Marche dessus les eaux, ainsi que sus la terre.
Vne femme tout contre, à qui le flux de sang
Ne donne aucun repos, passant iouxte le flanc
Du Sauueur des humains, à sa robbe elle touche,
Et soudain ceste humeur dans ses veines se couche.
Icy finablement, le fils Dieu visitant
Le sec Paralitic, le va admonnestant
De prendre son grabat, & d'aller au riuage
De la Piscine esmeuë, où d'vn si sain lauage
Cestui-cy S'arrouzant, s'en retourne gaillard
Guery par sa foy seule, & non par aucun art.
Là le plaisant iardin, où l'Autheur de lumiere,
Les genoux contre terre, adressoit sa priere
A son Pere celeste, où l'aueugle Iudas,
Suiuy d'vn escadron de barbares soudats,
Par vn traistre baiser, liura son propre maistre,
Entre les mains des Iuifs, large se fait paroistre.
Cy les Iuifs estonnez, dés le premier propos
Du Sauueur attristé, tombent dessus le dos;
Cy mesme l'Eternel, remet par grand merueille
Au serf porte-flambeau, sa froide, & morte oreille
Que Pierre luy couppa: icy l'iré Soleil,
Voyant son autheur mort vest vn crespe de dueil,
Refusant pour vn temps, les rayons de sa face
Aux rudes habitans de ceste ronde masse.
Icy les durs rochers s'ouurent d'estonnement
Les morts dessus mille ans, sortent du monument,

Et la terre pesante en elle toute esmeuë,
Sans aide d'aucuns vents, tremblante se remuë
Icy pres est pourtrait le tõbeau sacré-sainct,
D'où sortit Iesus Christ, sans qu'il eust riẽ enfraint,
Et qui non loin de là, voire à la claire veuë
Des siens esmerueillez, se guinde à mont la nue,
Pour aller prendre place, & regner à iamais
A la dextre du Pere, où il est or' en paix,
Là par ses saincts rayons il dore la peinture
Qui parfait la rondeur de ceste grand' voûture:
Ainsi qu'vn clair flambeau sur la table allumé,
Du riche cabinet d'vn Prince renommé,
Illustre de ses rais, malgré l'ombre nuitalle,
Maĩts precieux lingots, maĩt portrait, maĩt oualle,
Et qui, sans la clarté, de ce luisant flambeau
Auroient toute la nuict les ombres pour tombeau.
Or doncques, l'Eternel reside en ceste place,
Et sur vn mesme tronc a vne triple face,
N'ayant rien qu'vne essence; & si a toutefois
Qui Pere, Fils, Esprit, des noms iusques à trois.
I'entreprendrois, hardy, de chanter son essence,
Vne, simple, immuable, eternelle, & immense,
N'est qu'à bõ droit ie craĩs perdre l'vn et l'autre œil
Les voulant approcher des rais d'vn tel Soleil,
Ou que ie ne me noye, en taschant de ma sonde
Mesurer les hauteurs d'vne mer si profonde.
Car sa simplicité, au regard opposé
De tout cela, qui est ou simple ou composé,

Est plus pure beaucoup, que ne se monstre claire
Aupres de nostre feu, la lumiere Solaire:
Et mesme, quand des yeux de mon entendement,
I'essaye en mendit ant, viser plus prochement
Sa simple pureté, ma trop großiere veuë
Ne sçauroit remarquer essence si menuë.
Son estre est immuable, & n'a de mouuement
Autre que son vouloir, qui oncq ne se desment:
Mais qui ferme en to⁹ lieux, pour occurrẽce estrãge
Est semblable à soy-mesme, & iamais ne se change,
Et qui plus est, iamais Dieu du ciel ne depart,
Pour, en quittant son Throsne, habiter autre part:
Bien qu'en beaucoup d'endroits l'ignare populace
Pense qu'il ait iadis fait monstre de sa face,
Où il s'est fait paroistre: ainsi qu'au fond d'vne eau
Le globe radieux du iournalier flambeau,
Sans descendre du ciel, paroist à vostre veuë
Presque tout tel qu'il est, au dessus de la nue.
Son estre est eternel, n'ayant commencement,
Fin, endroit, ny milieu, mais qui parfaictement
Cõprẽd tous les trois tẽps, dõt se parfait nostre âge,
Paßé, present, futur, sans vieillir dauantage:
Non plus que le Soleil, qui passant d'Orient
Par le Sud, à l'Ouest, son beau lustre retient,
Sans que le soir obscur, ny l'Aurore fumeuse,
Brunissent tant soit peu sa clarté radieuse:
Mais qui soir & matin, de moment en moment,
Marque son clair Midy sur ce bas element:

Là part de nostre globe, où sa viue lumiere
Sus rayõne à droit plõb vers nostre hũble poussiere.
Sa grandeur est immense, & au proche regard
D'elle, & de l'Vniuers, ce tout n'est qu'vne part,
Ou plustost n'est qu'vn rien, que tout hõteux ie n'ose
Comparer par esgard, à si parfaicte chose.
Le ciel de sa rondeur enuironne les airs,
Or' bruslans, or' venteux, & la terre & les mers:
Mais Dieu, de la grandeur de ses bruyantes ailes
Cõprẽd, & fait mouuoir les cieux brillãs d'estoilles,
Qui contiennent en eux tous ces quatre Germains;
Car au dessus des cieux ne restent des lieux vains,
Iadis imaginez par la race payenne,
Pour y faire mouuoir la voûte Olympienne.
Mais c'est par trop couru sur les bords perilleux
D'vn mont droit escarpé, & au front sourcilleux,
N'entrons ia plus auant, ains couurans l'ignorãce
D'vn subiect si profond, par vn sage silence,
Chantons ma chere voix, sus ma Muse entonnons
Son essence, commune à trois sortables noms:
Nombre sainct & parfait, qui par mainte figure
Emprainte en la plus part des œuures de nature
Apparoist icy bas, tesmoins ces trois amis,
Qui visiterent Iob au fort de ses ennuis:
Ces trois Anges du ciel, qui receurent passage
Du bon pere Abraham, en leur humain voyage,
Dont il adora l'vn: ces trois tous puissans doigts,
Qui tiennent balancé de ce monde le poids:

Ces trois belles citez, retraictes d'asseurance
Entre elles separés, de pareille distance:
Les trois autres que veid le Prestre Ezechiel
Basties, ce sembloit, entre nous, & le ciel:
Bref mille autres pourtrais, qui ont pris pour exēple
L'incomparable obiect d'vne chose si ample.
Or, celuy de ces trois, qui tient le premier lieu,
Bien qu'vnis, ou distraits, ils ne facent qu'vn Dieu
C'est le Pere, d'autant que tout autheur precede
La chose qu'il produit: apres le Fils succede
A son Pere engēdreur: puis l'vn & l'autre attaint
D'vn reciproque amour, produisent l'esprit sainct,
Qui ce nombre accōplit, dont l'estre non palpable,
A l'esprit & aux sens est du tout ineffable,
Et de le rechercher auec plus de discours,
C'est vouloir se mirer dans l'astre enfante-iours:
Veu que, pour le pouuoir parfaictement cognoistre
Il faut participer aux graces de son estre:.
Car cōme nostre corps prend & force et vigueur,
De l'estre subsistant de son plus noble cœur:
Et comme le surgeon d'vne onde ruisselante,
Par māts canaux diuers, & par māte autre sēte,
Humecte de son eau les prateaux d'alentour:
Cestuy directement, l'autre par vn destour,
Selon que plus, ou moins, chasque d'eux s'auoisine
Du rocher, qui produit ceste onde cristaline:
Ou plustost, tout ainsi que le luisant Soleil
Rend par ses rais brillans vn feu presque pareil

A cent mille flambeaux, qui chasque de sa place
Reçoyuent, par emprunt; la clarté de sa face.
De mesme, en cet endroit, ceste triple vnité
Communique les rais de sa diuinité, (ges,
Au bien-heureux troupeau des hõmes, & des An-
Qui d'ordres separez en troupes & phalanges,
Occupent lieux diuers, qui de Dieu plus prochains,
Qui plus haut esleuez, qui plus bas, qui loingtains,
Humẽt ensemblement, ains de sorte diuerse,
Le sauoureux Nectar que sa bonté leur verse
A plain verre & hanap, les faisant comme Dieux,
Gouster de mille apprests, que luy dedans les cieux,
Long temps auant ce tout, mit en belle parade
Pour ceux qui feroient voile à ceste heureuse rade.
Dõq, outre que les corps de tant d'hõmes mortels,
Qui, par vn tel bien-fait, deuenans immortels,
Impaßibles seront, clairs, subtils, & agiles,
Purgez de toute crasse, & sainctement habiles,
Pour receuoir tant d'heur: bref outre que d'erreux
Le moindre icy sera parfaictement heureux:
Où nul trait imparfait, nul ennuy, nulle peine,
Ne paruiennent iamais, ains où chasque demeine
Vne vie plaisante, & bien-heureux, reçoit
Mille fois plus de biens que l'esprit n'en conçoit
Pendant qu'il est çà bas: L'on y voit d'auantage
Vn bel ordre tenu des bien-faits, non de l'aage:
Ou, d'autant plus que l'homme a ça bas merité
Vers l'hõme, par bien-faits, vers Dieu, par charité

Il reçoit, par apres, plus ample iouyssance
Des biens, dont l'Eternel les hommes recompense.
Les œuures des humains, leurs bienfaits, & leurs
Qui grãs, petis, moyẽs, ne sõt iamais egaux, (maux
Pour ce l'vn d'eux reçoit diuerse recompense,
Celuy là de son bien, cestuy de son offence.
Celuy qui son pays preserue d'vn danger,
Dont il est menacé, par vn Prince estranger,
Merite vn plus grand los que celuy là qui pare,
La mort d'vn hõme seul, qu'vn autre luy prepare.
Et qui plus, le Chrestien qui s'offre sur l'autel,
D'vne croix volontaire, au nom de l'Immortel,
Merite cent fois plus que celuy qui s'expose
A vn trespas subit pour quelque humaine chose.
Ha sont ceux que ie voy tenir le premier rang
Dans la celeste Cour, & qui sis, flanc à flanc,
Aupres de l'Eternel, plus clairement rayonnent,
Que le troupeau restant de ceux qui l'enuironnent:
Chasque sanglante playe emprainte dãs leur chair,
Par la force des cloux, des pierres, ou du fer,
Est telle qu'vn rubis, dont la viue lumiere
Obscurcit par ses rais, la torche iournaliere:
Car, encor que ce soit le seul consentement
De souffrir pour son Dieu maint estrãge tourment,
Qui merite loyer, non la tendre charnure,
Exposée aux rigueurs d'vne longue torture:
Si est-ce que le Christ veut, par droit presque egal,
Qu'apres que chasque mẽbre a souffert tãt de mal,

Il reçoiue guerdon, aussi bien que remporte
L'ame vn riche loyer des maux qu'elle supporte.
Au second rang assis les vierges i'apperçoy,
Qui, resserrans leurs cœurs, chastement dedans soy
Resolus ont fait teste au plus chaud de leur aage
A l'aueugle armé d'arcs, de traits, & de cordage.
Je ne place auecq eux la Vierge, qui porta
Le fils de Dieu dans ses flancs, qui mere l'alaicta,
Du laict qu'elle portoit dans sa vierge mamelle,
Demeurante à la fois mere, ensemble & pucelle.
L'honneur d'auoir iadis esté mere de Dieu,
La rendant, à bon droit, digne d'vn plus haut lieu.
C'est pourquoy son enfant la comblant de sa grace
Pres de son trosne sainct, luy a dressé sa place,
Ou, comme par dessus les astres de la nuict
La Lune se fait voir, ceste Vierge reluit,
Et claire, estend ses rais par sus l'heureuse presse
Des humains, admirans la diuine sagesse.
Au tiers ordre abbaissé de ces bancs erigez,
Non loin du saint des Saincts, en ordre sont rãgez
Ceux qui pour declarer la diuine parolle
Haranguent en public, en priué dans l'escolle,
Et qui par oraisons chassent de leurs germains
Le secret ennemy de nous autres humains.
Si ie dy qu'en ce lieu la bien-heureuse race
Des esprits Anges-nez, d'auenture se place,
Veu qu'à chasque propos ils nous vont annonçant
La parole, & les faicts du Pere Tout-puissant,

Qu'ils cõbattent pour nous, & souuẽt nous deliurẽt
Des assauts que Satan & sa troupe nous liurent,
C'est parler par raison: Si ne veux-ie pourtant
Rien asseurer de vray, ny bailler pour content:
Car ce seroit me rendre vn peu trop temeraire
D'oser rien affirmer d'vn si secret affaire.
I'aimerois beaucoup mieux dire que c'est icy
Comme chez vn riche homme, où apres le soucy
De sa moisson cueillie, on dresse en diligence
Vn banquet enrichy, & d'art, & de despence,
Pour les lassez ouuriers, que d'vn ioyeux arroy
Il fait par ses seruans festoyer deuant soy,
Seruãs, dy-ie, soigneux, dont le moindre peut estre,
Et plus qu'aucũ de ceux q̃ fait traiter leur maistre.
I'accompare cet homme au souuerain des Dieux,
Ses ouuriers aux Esleuz, & sa demeure aux cieux,
Ou comme ses seruans: les Anges tout de mesme
Surchargent des apprests de la gloire supresme,
Ceux qui ont icy bas pendant leurs tristes iours,
Remply le champ de Dieu de leurs veillãs labours.
Car comme dans l'enfer la troupe Satanique
N'aura point de lieu seur, ceste race Angelique
N'en retiendra non plus, mais ainsi que ceux là
Pour vexer les damnez courent deçà delà:
Les Anges en pareil ne font point de demeure
En aucun lieu certaĩ, mais chãgẽt d'heure en heure
Qui discourt auecq nous, qui approche de Dieu,
Qui nous y fait parler, qui nous change de lieu.

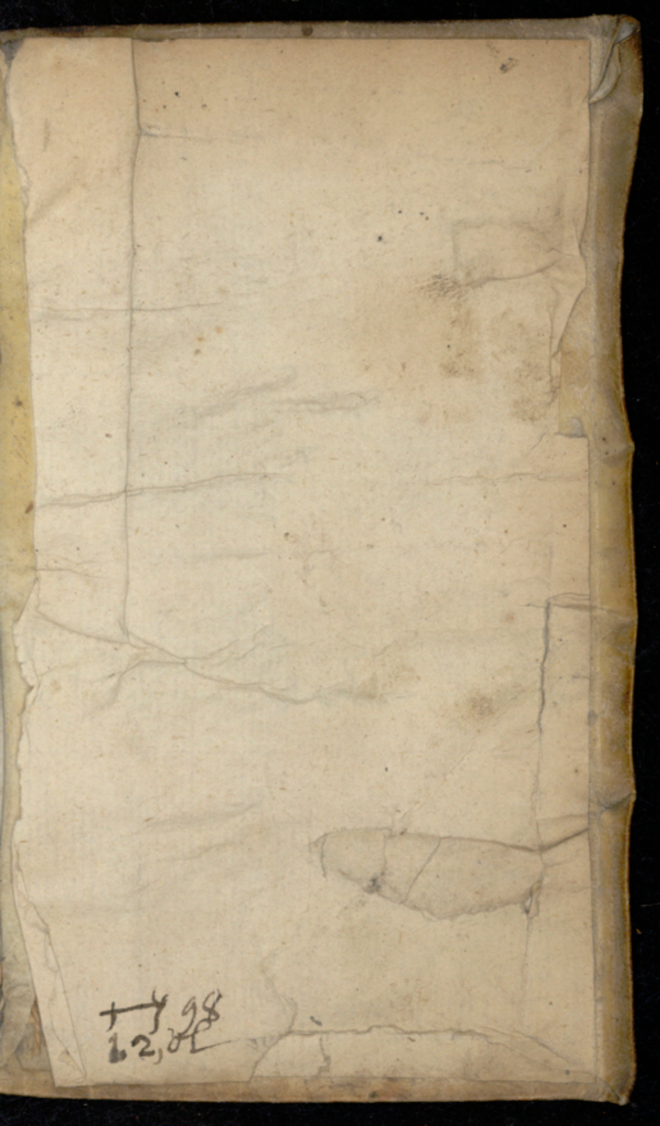
Celuy doncques qui a remporté la victoire
Sur le pipeur Satan, iouyst de ceste gloire,
De mesme que celuy qui reprime sa chair
Tient la seconde place: & l'estage premier
Est tout remply d'humains, qui par leur continence
Ont iadis mesprisé toute humaine bobance.
Du gros des bien-heureux resultent seulement
Ces trois ordres à part, qui plus parfaictement
Iouyssent des plaisirs de l'eternelle vie,
Que ne fait le commun de la tourbe infinie
Des humains garentis de l'eternelle mort,
Non tāt pour leurs biēfaits que pour viure sās tort.
Le moindre toutefois de la commune bande,
Participe aux honneurs d'vne gloire si grande
Qu'icelle est sans mesure, & sās nōbre, & sās poids,
Ne pouuant s'expliquer par nostre humaine voix:
Car outre que les Saincts ont ample iouyssance
Du bien qui naist, de voir au dessus d'eux l'essence
Du Pere de tout bien, leurs corps glorifiez,
Et les quatre Elemens, soubs eux purifiez,
A leur veuë opposez, accroissent dauantage
Leurs plaisirs non subiects à la rouille de l'aage.
Ayās Dieu pour obiect de leurs sens nō humains,
De l'œil, du nez, du goust, de l'ouye, & des mains,
Ils verront, estonnez, le Soleil de lumiere,
Ils flaireront, ioyeux, la roze printaniere:
Ils gousteront, contents, du miel Hymettien,
Rauis, ils entendront le luth du Cinthien,

Et, douillets, toucheront de l'vn & l'autre pouce
Des plus mignardes fleurs, la fueille molle et douce.
Mais quoy? les rais brillans d'vne telle splendeur
Ne se peuuent borner de nulle ample grandeur,
Non plus que la douceur d'vne telle harmonie,
Par aucun laps de temps, ne se verra finie:
Que la soüefue odeur ne se peut augmenter
Par nuls sens attrayans: que si plaisant gouster
Nuls ouuerts appetits iamais ne ressasie
De la riche douceur d'vne telle ambrosie.
O regne bien-heureux, & plus heureux cent fois
Que celuy là d'Auguste, & de tous autres Roys?
Icy les sages mœurs, la beauté, l'allaigresse,
La force, les longs ans, & la grande richesse
Des plus parfaits humains qui iamais ont esté,
Ne sont que fols aduis, laideur, tardiueté,
Foiblesse, mort subite, & chetiue souffrance,
Aupres des dons du ciel, dont la riche abondance
Dure eternellement, & comble de tous biens
Ceux qu'vne heureuse mort tire de ces liens.
Vous terrestres humains, qui n'auez autre cure
Qu'amasser nuict & iour vsure sur vsure,
Thesaurisez aux cieux, ou le iour, & sans nuict,
La ioye sans tristesse, & le repos sans bruit:
Bref, où l'heur est si grand, que si rare merueille
N'apparut onq à l'œil, au cœur, ny à l'oreille
D'aucun homme viuant, & pourquoy raconter
Ie ne sçaurois assez suffisamment chanter:

Partant i'ayme trop mieux retenir ma parole
Que l'exposer en vain aux postillons d'Æole.
Seigneur, qui n'as voulu permettre que des yeux
L'homme veit d'icy bas ce qu'est dessur les cieux,
S'il n'estoit desuestu de sa pesante masse,
Et qu'il ne fust flanqué des ailes de ta grace:
Dõne moy, pour le moins, qu'en apres mon trespas,
Par ton Ange conduit, m'enleuant d'icy bas
Sur la voûte du ciel, à iamais ie contemple
Le riche parement de ton illustre Temple:
Et que ie participe à l'heur dont tu repais
Tous ceux qui pres de toy viuent là haut en paix.

FIN.




+Y 98
12,

